

<<-- Je rebranche le truc , Alexandre, hein! Tu sais , je viens de me réécouter. Je me trouve formidable. Formidable, il n'y a pas d'autre mot , Dis: qu'est-ce qu tu fais? Ça sent le café. Tu prépares du café, Alexandre? Ah très bien, c'est une excellente idée. Tu as des gateaux aussi? Dis moi, à propos du salon, vous allez le laisser dans cet état là? C'est pas croyable comme il paraît plus grand. Vous avez enlevé des meubles? Il y avait une bibliothèque ici, Alexandre? non ?

-- Tiens Zénéto, ton café. J'ai pas de gateaux. Je t'ai mis des machins d'apéritif sur la soucoupe. Fais attention, le café est très chaud. Tu veux du sucre dedans?

-- Non. Vous avez bougé des meubles ici? Je n'me trompe pas?

-- Je ne sais pas. Quand je suis arrivé c'était comme ça. Peut-être que l'huissier est passé? Enfin, je ne crois pas: il n'aurait pas laissé la télé. Tout ce remueménage ça doit être en prévision de son passage.

-- Et l'appartement, plus personne n'y habite?

-- Normalement, il est sensé être inoccupé, parce qu'il a été vendu. Les nouveaux propriétaires doivent emménager dans un mois.

-- C'est parfait pour toi , tu vas recevoir de la maille. C'est avec cet argent que tu comptes te tirer?

-- Exact.

-- Et quand devez vous déménager le reste?

-- Je n'sais pas. Une semaine? Deux semaines? Dans pas longtemps quoi.

-- Mais avant de recevoir l'argent, tu sais ce que tu vas faire? Où espères tu aller?

-- Me presse pas de questions Zénéto: j'y ai pas encore réfléchi. Je dois partir. C'est tout.

-- Ouais. Si je te comprends bien, rien n'est sûr? Heureusement que, malgré tout, tu as réussi à maintenir un rythme de travail. Non?

-- Et toi Zénéto, tu fais quoi pour faire avancer le chmiliblique? Tu construis des cocktails Molotov dans ton laboratoire?

-- Vas te faire voir Alexandre. Tu débloques, tu en as conscience? Quoi? Notre amitié t'a bouffé les neurones, ou il y a quelque chose que tu me caches?

-- Excuse moi Zénéto. Depuis que je me suis échappé, tout va mal. Avant que tu n'arrives, je me disais , il ne reste de moi même, de mon entité passée que les larmes que je n'arrive plus à pleurer. Tout a fondu dans mon encéphale. Non de Dieu, qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce qui m'arrive?

-- Il y a, je crois bien, que tu as trop abusé et maintenant tu regrettes . T'as fait trop de conneries, c'est tout.

-- Non Zénéto. Il n'y a pas que ça. Ma perception interne du monde externe n'est destinée qu'à de nombreux et vains efforts... . Toutes les nuances qui pouvaient faire d'elle son originalité ne me sont plus perceptibles. J'ignore ce qu'il me faut attendre de cet état. Rien, sans doute. J'éprouve doreSet déjà la curieuse sensation de ne plus former un tout, un ensemble originel... . Chaque organe ou partie spécifique de mon corps semble concevoir un chemin qui lui est propre, mais malheureusement différent. L'entité devient parties, morceaux, ma structure organique se détache, mon esprit est traversé par un rayon lumineux qui sépare

disperse, de part en part, ses fonctions. Je n'avais, à ce jour, jamais atteint un tel degré de malaise. Ainsi, chacune des parties maintenant autonome est susceptible de percevoir ce qui lui était et ce qui lui est propre. Et la caractéristique du cas pathologique qui fait de moi une chenille emprisonnée dans son cocon, provient d'une impossibilité à coordonner les multiples réactions de ce nouveau corps. Cette dernière sensation est, crois moi, difficilement supportable.

-- Mais où tu vas, Où tu vas, Alexandre? Ca tourne vraiment pas rond, la haut.

-- Peu importe, Zénéto. il y avait incompatibilité certaine entre mes ambitions et le futur. Ce dernier pouvait-il même se dessiner à mon avantage? Jusque là en a-t-il été ainsi? Non, alors pour quoi devrais-je espérer? Notre désir était trop beau pour habiter un homme, Zénéto. Il faut y deviner là la marque du destin, ou de je ne sais quel autre déterminisme contraire. Nous aurons forcé de ces portes interdites qui donnent sur des oubliettes sans fond. Car, il faut bien trouver là-bas les raisons qui me condamnent à être un perdant et à l'avoir toujours été avec toi.

-- Décidément, tu es vraiment malade. Est-ce que tu t'entends parler?

-- J'aimerais Zénéto que tu saches que je ne me considère pas et ne veux pas être considéré comme le sujet de nombreuses plaintes et désolations. Toutes nécessités matérielles m'apparaissent bien trop superflues pour que la parole ne me semble pas la plus futile d'entre elles. Depuis que j'ai perdu l'appétit, je ne laisse plus échapper aucun rire sans l'avoir étranglé de mon silence. Depuis que je ne suis plus Alexandre, le désir en moi flétri s'est transformé en haine et mépris. Je hais ce qui m'est externe. Je méprise à en pourrir le tout environnant... . As-tu observé comme l'entité organique qui te cerne agit de manière continuellement désordonnée, dénuée de toute logique ? Tout est pitoyablement hypocrite, tu l'es aussi. L'atmosphère n'est donc pas vraiment moulée à mon échelle, en ce sens où tous mes désirs, toutes stimulations sont vouées à l'échec. Je suis l'échec et le gâchiS personnifié. J'ai l'intime conviction que le sens de mon existence n'est que successions d'erreurs, de déceptions, une constante évolution vers le besoin de parfaire ma décrépitude.

Rassure toi, une destruction lente et étouffante n'est plus vraiment mon objectif. Je pense que c'est plutôt le monde, l'environnement, l'existence qui m'étouffe irrémédiablement. Ma lâcheté est détestable, je l'admets. La décision n'est pour une fois pas destinée à la collection des objets non fonctionnels et des pensées hétéroclites de Zénéto. Je ne désire plus exister dans la gorge de l'absurde. Tu te doutes que bientôt, je n'existerai plus sinon en tant que pensée...

-- Mais qu'est-ce que tu dis, Alexandre?

-- Je dis que je désire contempler dans un dernier et détestable-souffle de vie, ma gorge se déchirer, observer avec attention les convulsions de mon corps laissant entrevoir mes entrailles glisser en dehors de mon abdomen. Je veux voir! Voir mes yeux exploser comme de vulgaires boules de graisse. Il faut que le sang de ma carcasse infecte et ruisselante se répande tel une marée noire destinée à polluer les eaux du ciel où toutes imperfections deviennent évidence...

Les cauchemards qui hantent maintenant continuellement mes nuits ne sont-ils pas un signe probant du mal dont je souffre? En ce sens où toutes personnes égorgées m'égorgent elles-mêmes, ce n'est pas mon esprit qui les hante, mais le leur qui me perturbe dans le vide de mes jours.

Tu sais, il est curieux que je ressente des pulsions faibles et de faible intensité en pensant à toi. Il est évident que ma perception à ce niveau est sérieusement perturbée. Elle ne subsiste pour plus rien ni personne. Tout fond, se consume dans mon encéphale. Je m'enflamme le soir et je dois attendre ce qui reste au petit matin. Ce soir, que va-t-il rester? Des cendres bien sûr. En considérant que plus grand chose ne me rattache à la vie, à une existence programmée par mes chers conceptualisateurs, il ne restera donc rien de moi. Me demeure seul le choix du moment et du moyen qui mettront fin à toutes ces atrocités, ces tortures psychiques... .

Faut-il que je sois totalement défiguré et inidentifiable pour que l'acte devienne représentatif de la douleur mentale subie? Peut-être penses-tu que j'exagère? Tout ça paraît trop anodin, pas assez douloureux et subtil? Tu aurais raison de le penser. Mais, il est, je pense suffisamment clair que la prévention est devenue à la fois le premier et l'ultime de mes soucis. Ne préférerait-on pas guérir une petite blessure lorsqu'elle est susceptible de s'aggraver? Il est préférable, en somme, de ne pas devenir une épave n'importe quand. A un moment, je pensais même te proposer de me tuer. Cela aurait été un privilège et mon dernier plaisir matériel. Evidemment, cet acte est compromettant donc impossible, par la suite du résultat de ta compréhensible lâcheté et plus encore à cause de la faible incandescence de ton amitié envers moi.

Du reste, si tu changes d'avis, tel que je te connais tu ne te culpabiliseras en aucune façon. Je ne te cache pas que je préférerais savoir que tu regretterais ton acte à t'en déchirer les tripes. D'ailleurs, j'aimerais que tu me rejoignes le plus tôt possible.

Il serait imaginable également que je vive encore plusieurs années. Dans ce cas, cette existence serait l'affreux résultat d'une lâcheté non plus physique mais également morale. Non, non, je ne peux le concevoir. Tu dois me considérer comme décédé; KIA. Killed in action!

Zénéto, tu resteras par ton choix, non pas synonyme d'amour comme moi je dois le rester, mais tu te mouleras, à jamais, dans mon esprit telle une statue qu'on exhibe sur une place publique, avec ces mots écrits sur le socle: A Alexandre, en témoignage de sa destruction.

-- Pff ! quelle fumisterie! Mon pauvre Alexandre, tu es resté enfermé trop longtemps, ou bien ils t'ont bousillé la tête avec leur traitement. Mon ordonnance à moi stipule que tu as besoin

plus que jamais de bénéficier de l'enseignement du grand Zénéto. Alors faisons un marché: corrigeons le manuscrit du livre, dans la semaine. Je te tuerai, ensuite.
-- Tu tournes toujours en ridicule ce que je te dis, mais je marche pour que tu me tue ensuite... . >>

Bande d'enregistrement n° 3

<< - Quoi? Comment ça le delirium tremens? Mais qu'est ce que tu veux que je te dises? Je n'comprends déjà pas pourquoi tu m'as amené ici. On était pas mieux dans l'salon?

- Pourquoi, tu n'aimes pas ma salle de bain?

- J'ai pas dit ça, Alexandre. Ta salle de bain j'la connais par coeur. D'ailleurs je crois pas qu'on puisse encore appeler ça une salle de bain. Enfin merde quoi !, j'ai pas envie d'm'enliser dans ce bordel et dans cette puanteur. Je préfère encore le salon. Tu peux comprendre ça quand même?


- Mais, je n't'ai jamais dit le contraire. Moi non plus j'ai pas envie d'y passer la soirée. Je veux juste qu'on se lave, qu'on se change et qu'on sorte de là au plus vite. Tu n'y vois pas d'inconvénients?

- Mais j'ai aucune envie de m'doucher ici, figure toi. J'ai assez donné comme ça. L'eau froide et les morceaux d'mur qui tombent dans la baignoire, c'est fini pour moi. Ca n'm'amuse plus Écoute ... j'ne dis pas ça méchamment. Toi aussi tu devrais changer d'air. Je sais pas moi, c'est pas bon de vivre comme tu l'fais. Et tu ne peux pas dire que je ne sais pas de quoi je parle, non? Écoute Alexandre, ne te vexe pas. C'est pas contre toi que j'dis ça. Mais je n'me sens pas bien dans cette salle de bain. Il y a quelque chose qui me met mal à l'aise, c'est tout. Alors si tu me promets qu'on n'vas pas y passer une plombe, je te promets qu'on finit la soirée sur les chapeaux d'roues. On va où tu veux et c'est moi qui paye. Mais on reste pas ici. Ça te va comme ça?

Alexandre, dis moi quelque chose quand même.


- Arrête là tu veux? Je suis désolé que tu te sentes mal à ton aise ici, mais tu me laisses sans réponse. Je ne sais pas ce qui te gêne. On t'a toujours reçu à bras ouverts. Tu as toujours fait comme si tu étais chez toi. Personne n'est venu te le reprocher. Personne ne t'a fait et ne te fera jamais de remarques, et ce n'est pas moi qui commencerai. Pourtant, je ne te reconnais plus. J'ai beau t'écouter, je n'arrive pas à t'entendre. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne réussis pas à trouver quelle chose, quel évènement, quelle personne a pu te fermer les yeux de la sorte. Parce que bien sûr comme un gros nigaud, je me dis que ça ne vient pas de toi toutes ces paroles. Et tu vois, je ne focalise pas sur la crasse puisqu'elle me dégoûte autant que toi. Je la vois comme toi tu peux la voir. Ca ne m'empêche pas de regarder les choses comme elles sont réellement. Et à dire vrai, je ne crois pas que les choses me seraient aussi transparentes si elles n'étaient pas sales.

- Qu'est-ce que tu veux de moi Alexandre? Ce n'est pas comme si je défendais une certaine idée du confort, ou quoi que ce soit d'autre. Je n'ai pas changé, et toi tu n'es pas lucide. Regarde dans quoi tu vis. Observe dans quoi tu t'laves. Comment ne sens-tu pas que cet endroit est trop froid, sans fonctionnalité? Moi non plus, je ne te parle pas d'foutoir. Je crois que ça m'amuserait assez de rechercher la salle de bain sous les décombres. Mais il est bien question d'autre chose et je ne l'ignore pas. Ici, les objets sont devenus fou. Tout a vacillé. Tout a été abandonné à sa propre pourriture. L'air n'y est passeulement irrespirable parce qu'il a moisie. Il est en plus devenu malsain parce qu'on sent que c'est un



air de chaos soigneusement désiré. Pire, aucun homme n'a accompli ce néant. Par suite de la nullité de toutes résolutions, ce sont les choses qui se chargent de produire la mort lente en série. Vous avez laissé s'implanter une usine à destruction dans votre salle de bain, Alexandre. Comment ne le vois-tu pas ? Comment lors de l'apprêt de ton corps, lorsque l'eau prépare ta peau, ta chair ne te fait-elle pas sentir qu'elle a été changée en matière première ?

Ne dit rien Alexandre. La question est sans réponse car aucune réponse ne peut aller sans soulever d'autres questions. Et si cela est, le questionnement ne peut avoir pour logis que ton seul silence.



Maintenant si tu veux me parler de tout ce qui est fantastique, fantasmagorique, voire poétique ici, ne me reproche pas d'essayer de chercher un sens à tout ce capharnaüm. Moi aussi, les choses me parlent au travers de leur inadmissible saleté. Moi aussi, j'aime quand l'air du temps s'oublie dans les objets. Je suis toujours intrigué à l'idée qu'ici les serviettes raclent la crasse des dessous d'bras avant d'essuyer le sol. Ca me dégoûte d'avoir déjà constaté comme cette dernière fonction ne vous semblait pas incompatible avec la première. Pourtant la fascination l'emporte. La salle de bain s'impose à moi comme un aquarium avec ses mutations complexes, et elle accouche des monstres devant mes yeux. Les serviettes mouillées sont d'étranges créatures. Ici qui gisent comme dans un marais. Là qui cohabitent avec la dernière poubelle du dernier rangement que personne n'a eu la force de terminer. Regarde moi bien, je ne suis pas devenu borgne, Alexandre. Mes yeux sont encore les tiens quand ils voient un rasoir nager dans les replis de cette plante-serviette. Je sais avec toi combien ces petites bêtes s'apprivoisent mal. Il en tombe souvent du lavabo. Ca ne sert à rien de les remettre à un endroit précis. Parfois, ils sont réticents à prêter leur lame et tous se tiennent cachés. Il faut en choper des tout neufs dans le sachet qui doit être quelque part par ici, avec toute ses gourmandises à l'intérieur. Si le sachet est éventré, les lames de sucre d'orge ne doivent pas être très loin. Elles seront vautrées sur une cuillère. Et je surprendrais bien la mienne à ramper près d'un verre, te dis-tu. Et effectivement, près du lavabo, tu découvres un banc de rasoir. Il glisse comme un seul voilier et veut entrer dans une bouteille. Un tube de dentifrice à la menthe et au fluor mal rebouché. Des troussees de toilettes et de fouillis débraillées de lassitude. Un sèche cheveux moderne qu'on a cassé et qui depuis traîne sa jeunesse, accoude contre les tuyaux du mur. Les quels tuyaux montent jusqu'au plafond, tandis qu'à hauteur de tête nous sourit le placard de rangement. Notre rasoir se cache peut-être dedans ? Tête de linotte tiens !, les placards





sont pleins à craquer de nécessaires rangements. Et celui-ci est un glouton. Peu importe la couleur la grosseur, hop !, on fourre tout dans l'bordel et on ferme très vite. Et comme tout se casse la gueule à chaque fois, on prend plus la peine de l'ouvrir. Ou alors, pour des raisons exceptionnelles. Lorsque l'on va travailler, ou lorsqu'on va courir avec l'autobus ce n'est pas une raison exceptionnelle. C'est le soir qu'il faut préparer sa toilette du lendemain. Le matin est réservé à la préparation de l'excuse du manque de préparation. Mais je pense comme toi, je souris et je me dis : Juste pour cette fois ne pourrait-on pas utiliser les rasoirs qui paradent sur l'étagère de la glace. Avec le néon, ils brillent. Il y en a même un tout en or. Il pend sur le présentoir avec dans le dos un blaireau à l'ancienne, et tous deux sont accrochés à un manège qui tourne. La mousse jaillit de la bombe. Et dans le noir se forme le nez blanc d'un clown. La barbe de Barbe Bleu. Les moustaches de Salvador Dali. Et les anges d'Orient qui s'échappent du flacon d'après-rasage, viennent tripoter les joues.

- Et le miroir ? Le miroir qui passe pour être sans teint ? Il ne pèse pas comme la porte d'acier d'un manoir. Son cadre de bois doré ne bruisse pas jusque dans son épaisseur. Il ne sommeille pas d'un souvenir de coiffeuse et de dames élégantes blanchies à la chaux. Il ne lui arrive pas de vibrer de ses lèvres rouges qui en baisant sa surface ont espéré, un jour, troubler l'éternité. Il n'a pas même suivi le chemin d'une roulotte longeant un fleuve, ni gardé l'odeur d'un mystère caché dans un confort de foin, ou dans le silence d'une buanderie. Il ressemble à l'ennui des miroirs de salles d'attente, avec ce côté standard de chambre d'hôtel qu'on oublie. Et pourtant, ne sens-tu pas qu'il risque de nous avaler quand même ?

- Bien sûr.

- Et la lampe du néon, Zeneto, ne brûle-t-elle pas le relief de ce festin nu ?

- Bien sûr que si et il faut éteindre cette lumière. Il faut se risquer dans le noir. Il faut risquer de trébucher sur une chaussure et d'entraîner la quincaillerie de l'armoire qu'on ouvre pas, dans sa chute. Et le peigne qui trace des sillons dans les cheveux ou les soulève négligemment, la gomina qui sent la gomme et le frais. Et tous les autres instruments



CBA



de la pharmacie nécessaires à l'acte chirurgical qui ajustera le masque. Les pilules aiguisées pour taillader le plâtre de l'humeur. Celles de nuit, rondes comme des yeux dilatés par la fièvre. Celles de jour, longues et colorées aux nuances de l'arc-en-ciel sur la peau diaphane. Avec fracas, s'entrechoquent sur le carrelage bleu, rebondissent dans une serviette et sonnent comme des billes en butant sur le cache de la baignoire. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N° 6

« - Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu n'vas pas couper le son de cette télé, c'est pas avec ce bruit dans les oreilles que j'vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que j'peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.

- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. Si c'est pas suffisant, c'est toi qui va l'éteindre. Je préfère te prévenir...

- Zeneto ? Un dernier truc avant d't'installer dans la baignoire : Ca te gêne de regarder pour voir si le magnétophone est bien en route ?

- T'es emmerdant tu sais ? »

Salle de bain : bande d'enregistrement N° 5

« -Détends-toi : C'est pas grave si y'a pas d'programme, ça fait bruit de fond. Et puis ça gêne personne : Tout le monde dort à cette heure là. Et même si c'est pas l'cas : On s'en fout des voisins. Qu'est-ce que tu m'fais ?

- Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu n'vas pas couper le son de cette télé, c'est pas avec ce bruit dans les oreilles que j'vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que j'peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.





- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N° 4

« - Soulèves-toi un peu Alexandre, j'aimerais allonger mieux mes jambes.

- Comme ça ?

- Non, pousse tes coudes un peu plus ... parfait, ne bouge plus : j'ai trouvé ma position ... Je t'écoute Alexandre ... tu me disais quelque chose tout à l'heure ? »


Salle de bain : soupir de la baignoire et de nos corps passagers. Tout autour de nous, il règne une légère pénombre. Les lumières de la rue passent par les interstices des volets. Zeneto sort des feuilles, un sachet de tabac et me dit qu'il va rouler une cigarette magique. Une de son invention précise-t-il. Une de celles qu'il a testé dans toutes ses variations, et dont aujourd'hui il garde le thème comme on garde un secret. Il me dit aussi que compte tenu de l'occasion, celle qu'il roule pourrait très bien être aussi fameuse que le revolver d'André Breton, tu sais me dit-il, le revolver à cheveux blancs. Moi, je lui dis que je n'sais pas, et je lui demande pourquoi il me parle de revolver à cheveux blancs et pourquoi il me parle d'André Breton. Il me demande si je ne sais pas qu'il s'agit du titre d'un de ses livres, mais il ne me laisse pas répondre. Il me confie que ce titre l'a toujours intrigué. Un revolver à cheveux blancs n'est-ce pas étrange ? D'ailleurs, est-ce que quelqu'un sait pourquoi ce revolver a des cheveux, qui plus est des cheveux blancs ? Et pourquoi, ce qui a plus d'intérêt,






“ le revolver à cheveux blancs ” est-t’il un titre dont il émane comme une évidence qui soustrait le mot à l’absurdité ? Zeneto me dit qu’il ne sait pas encore répondre à ce paradoxe. Mais selon lui, si on laisse advenir l’image, on se dit que les cheveux blancs sont un attribut visible de la vieillesse. Et il dit que c’est de ce côté là qu’il faut chercher, parce que les pistolets de l’époque de Breton étaient peut-être vieux. Pas tous, mais assurément ces pistolets qui à chaque coup de feu brouillaient le champ visuel du tireur par un écran de fumée. Et André Breton avait du les connaître, de même qu’il avait du connaître leurs successeurs, les revolvers à barillet, ceux qui crachent le feu sans fumée et permettent un tir ciblé à répétition. Aussi le revolver du livre de Breton, celui qu’il tenait dans sa poche, ne pouvait-il être que vieux, avec une longue crinière au sortir du canon. Ce ne pouvait être que ce revolver qu’on utilise dans la rue. Ce revolver à cheveux blancs, celui qui vous traîne à sa suite vers la vieillesse comme pour devancer la mort qu’il va donner. Zeneto m’a répété alors, que la





cigarette magique qu'il préparait était une variation de ce revolver à cheveux blancs. Puis il a tenu à préciser le sens qu'il donnait au mot "variation" en s'appuyant sur les paroles d'un grand acteur : Gary Grant ou Clark Gable. Il a dit que l'un des deux avait affirmé un jour, qu'il ne fumait pas des cigarettes mais des clous de cercueil. Or, la cigarette magique de Zeneto était la variation d'un clou de cercueil : En fait, il s'agissait d'une cartouche, la cartouche du revolver à cheveux blancs. Et à ce moment, comme il avait terminé d'effriter le bloc de Haschisch avec ses doigts, Zeneto a disposé ce qui avait pris l'apparence d'une poudre sur une longue et épaisse feuille à cigarette. Il m'a dit que la feuille avait été trempé dans du Whisky, puis séchée, et qu'il y avait juste à répartir la poudre en longueur. Ensuite il a disposé





la couche de tabac en prenant soin de ne pas mélanger les deux composants. Il a placé la feuille et sa garniture sur le rebord de la baignoire pour ne pas la perdre, et a entamé la préparation du filtre. Un double filtre m'a-t-il dit. Un plus petit pour le haschich et un autre plus grand pour le tabac. Pour ce faire, il a détaché les oreilles en carton de mon paquet de cigarette et d'entre ses doigts agiles sont apparus deux tuyaux de papiers. Il a disposé les tuyaux à une extrémité de la feuille et l'a roulée de manière à ne pas trop mélanger le tout. Enfin, d'un coup de langue il a




collé les bords de la feuille l'un sur l'autre. Puis le mélange a grésillé dans l'obscurité en un point lumineux. Le visage de Zeneto m'est apparu comme au sortir des ténèbres. Il baignait dans un reflet rouge. Je l'ai vu introduire la cigarette dans le barillet d'un revolver. Il a fait tourner le barillet invisible dans le vide, et m'a présenté la cigarette à la manière

CSA



d'une arme à feu. J'ai regardé le double filtre. Il avait la forme d'un 8, un huit menaçant comme une Winchester. J'ai dit à Zeneto : La réponse est dans le coeur même quand il bat à cent mille kilomètres à l'heure. Il m'a regardé. J'ai placé le canon

CSA



dans ma bouche. Et avant même que mon nez ne rende une épaisse fumée aux longs cheveux blancs, le projectile m'avait éclaté dans la tête.



C. 30

Je peins ou dessine dans des conditions chaque fois différentes, toujours plus ou moins mauvaises. Dans tous les cas, ceci est peu académique: l'avantage reste celui d'un acte de création spontané, généralement unique et supporté par une technique modulable selon les circonstances.

Là, les circonstances étaient simples: un stylo, une feuille, dans une nuit d'insomnie, à ne plus savoir que faire des minutes. Tandis que Zénéto s'était endormi où je l'avais laissé: dans la baignoire, pour moi la fumerie a continué. Il ne s'agissait plus d'avoir l'esprit vapoureux mécaniquement, j'avais besoin de nourrir mes visions à une source étrange dont l'eau croupie et boueuse servirait à provoquer l'énergie des rêves. J'ai trouvé ce qu'il me fallait dans un livre sur les camps de concentration. Pulsions macabres, morbides ? Peut-être ? Les juifs suppliciés semblaient fixer ma nuit pour lui retirer toute sa fausse profondeur, eux dont les yeux avaient tout vu. Puis l'envie irrésistible m'a pris de sortir un regard du livre, et dans le tracé de ma main, ce sont plusieurs corps décharnés qui ont jailli. J'en fus si saisi de mutisme qu'il me sembla reconnaître dans le charnier reconstitué une coïncidence formelle avec tous les charniers de tous mes cauchemards.

Nom des Dieux du ciel, faut-il donc que je sois une merde pour n'avoir rien à offrir, sinon des vues sur la vie en putréfaction! Est-ce qu'à vingt cinq ans on est tous, au fond, terriblement triste, comme ça ? Est-ce cela la douzième porte, la sortie de l'univers des signes? Pour qui est sensible et nostalgique des signes magiques de l'insouciance enfantine: une confrontation avec la réalité froide des choses, une plongée dans l'anus du monde et une résignation à une mort lente?

Je ne ressens ni le feu, ni l'eau, ni la force de la terre. Je ne vois que de la boue, mélange de tiédeur et d'humidité, de tout ce qui a eu forme et l'a perdu. Pareil à elle, je suis empli de la tristesse fade et de l'indifférence de la matière abandonnée que je suis devenu. C'est quand même pas drôle: je suis grillé de partout, même dans la tête. Des deux côtés de la tartine: grillé! Grillé dans l'quartier, grillé pour ma famille, grillé pour mes amis, peut-être grillé pour Zénéto?

Bien sûr, j'ai le sentiment d'être allé au bout du rêve. La preuve, je n'ai plus que des visions de fou. Et je la voulais la révolution, comme on veut une femme. Les cris de détresse augmentaient les offensives de ma colère. Puis la colère a parlé, elle a crié son nom, et son nom n'est pas seulement synonyme de liberté, c'est aussi la rage, et la destruction, la voie d'expression de ce genre de colère. Mais, est-ce qu'on peut dire que ce qui s'est passé est tout à notre honneur? D'ailleurs, exit l'honneur, nous n'en avons plus, il a été perdu au cours d'une bataille de furieux. Restera bien à notre actif des bribes de révolution dans les débris de nous mêmes, nos médailles à nous, en forme de cicatrices. Mais non, que dalle, nous ne sommes pas une armée; juste un parterre de gueux mals polis par la vie.

Allons Alexandre, me dirait Zénéto, ne vois tu pas comme tu déraisonnes, comme tu deviens chiant, comme la magie de ta voix dans ton univers intérieur différemment résonne? Qu'est devenu le petit révolutionnaire, le poète, le brigand, celui qui voulait changer la couleur des océans? Il n'est pas mort éduqué à vingt ans, sans tumulte, sans profondeur, sans enchantement, transfiguré par son

dernier bouton, ni étranglé dans sa première cravatte. Alors, même si le miroir des yeux qui te regardent te jette à la face, l'image d'un étranger avec des yeux et la folie au fond, qu'on ne comprend pas; peu importe. Au bout du rêve pointe la dernière porte. Il faut être motivé. C'est maintenant qu'il va se produire quelque chose...

-- Alexandre, tu es là? Tu écris déjà? Tiens regarde, moi aussi: j'ai branché le magnéto. Etrange ce dessin. Je peux regarder? Ah oui, étrange, dans ton interprétation de la shoa, on ne sait pas si les corps et le charnier coulent du ventre d'un prisonnier mort ou seulement endormi. Du reste, s'il dort, il va bientôt trépasser: comment peut-il fuir, si son emprisonnement mortel le poursuit jusque dans ses rêves? Quel contraste avec "La marche vers le soleil"! Ton inspiration est décidément cauchemardesque. Allez viens, sors de ton texte et suis moi. On retourne dans la salle de bain: j'ai quelque chose à te montrer.

À ton avis, commença Zénéto, il fait jour dehors ou pas? Je lui réponds l'ignorer. C'est difficile à dire. Même si les rayons semblent venir de face, leur source est indistincte. Réverbère ou soleil? Sans doute, les deux à la fois. La relative clarté dans laquelle baigne la salle de bain est toute de raies rectilignes et artificielles autant qu'effacées, presque mouchetées par les restants de nuit.

Quand je veux dire à Zénéto que cette sorte de pénombre est pénétrée du sentiment de campement et d'étendue de sable, il me demande si je perçois le ballet des animaux marins, dehors. Parce que lui l'entend le ronronnement de ces énormes monstres, et il devine l'ensemble de leurs trajets aquatiques. Je tends l'oreille, la rue diffuse des sortes de rumeurs. De notre position, nous ressentons les vibrations du bitume. Des autobus s'arrêtent, repartent lentement, tandis que passent des camions de livraison. Plus près, un arbre frémit. Zénéto me dit que je ne sais pas de quoi je parle. Il dit que je ne sais pas deviner dans le réverbère, à part une tache de lumière dans l'interstice des volets, le lien de parenté qui unit tous les reverbères à la girafe, cette sentinelle de la savane. Ça y est Zénéto entre dans une trance poétique.

Il me parle encore et moi, je m'abandonne à la rêverie des tuyaux. Il y en a tout un système compliqué sous la baignoire, de là tout un labyrinthe par où l'eau accomplit son cycle infini, sous la ville encore endormie. Bientôt, collectant la poussière du jour, les eaux de tous les bains, de toutes les douches, se croiseront dans les tortueuses canalisations, finiront en eaux d'égout, avant de chuintier à nouveau dans le cuivre, et jaillir du robinet à sa propre poursuite, comme un dragon bondissant qui chercherait à se mordre la queue.

-- Imagine, me déclare Zénéto, imagine que les lampadères, dehors, ne soient pas des citadelles, mais une variété d'algue. Ils chatouillent de leur lumière le feuillage des arbres aquatiques. Et parmi toute cette jungle sous-marine se faufilent des poissons de toutes sortes. Parfois passe une baleine, elle expire de tranquillité et déplace sa masse, aussi agile qu'une sirène. Tout cela se passe au loin cependant, car pour ce qui nous occupe, ne le vois-tu pas, nous sommes assaillis par une anémone de mer, ou un our-

sin, la lumière en figure les dards plantés dans la chair des voless. Peut-être qu'un hypocampe sorti de chez lui assiste-t-il à la scène? Il ne sait pas que les piques de l'anémone lumière secouent une nappe de fumée sur nous. Ne peut-il voir que l'appartement se défend comme il peut? Sous les coups, l'obscurité saigne dans la baignoire, en un souffle d'air glissant comme du vin dans un verre incliné. Le delirium tremens, Alexandre, ne sens tu pas le delirium tremens prêt à augmenter notre confusion mentale? Mais bouge donc moussaillon, ne laisse pas la houle emporter notre embarcation sur un seul caprice de la mer.

-- Quoi? Quoi, Zénéto? Que veux-tu que je fasse? Tu as besoin de moi dans la baignoire ?

-- Ce n'est pas une baignoire triple con, A la rigueur une huître mais bien plus la coque d'un navire. Allons, allons, Alexandre ton manque d'ardeur compromet l'équilibre fragile de notre navigation.

Comme j'acquiesce, Zénéto tente de faire monter en moi la magie du songe. Sa voix prend une hauteur sépulcrale. Zénéto me déclare que nous sommes embarqués sur la nef des fous. Nous avons été jetés hors des limites de la ville et sommes condamnés à nous frayer un chemin dans l'infini de l'extérieur. Zénéto pense que nous voyageons depuis quelques jours, déjà. Il dit que nous suivrons le chemin des trépassés, parce que nous gisons sur la barque des morts. Il dit que sous la barque, l'eau deviendra marais de serpents. Il dit qu'à la septième heure Apophis, le prince des enfers, apparaîtra. A la onzième heure, aussi, la corde qui tire notre barque, se métamorphosera à son tour en serpent. Il dit ce que l'on dit du voyage des morts dans l'autre monde de l'Egypte ancienne, et je le crois. Peut-être me laissera-t-il seul avec Horus et son jugement. Alors, dans mon coin, je pense au Dieu, fils d'Isis et d'Osiris, gardien des rites et des lois, dont le regard est celui de l'inquiétant épervier. Je me demande si, à la douzième heure, lorsque notre barque sera sortie de la gueule du serpent à la longueur de treize coudée, le jugement d'Horus sera impitoyable. Je pense à ce regard qu'il plonge dans le coeur des morts afin de sonder leur âme. Et je me demande si nous avons bien fait de voyager sans masques, sans bouclier.

Zénéto, lui reste stoïque et garde la proue du vaisseau. Ainsi cambré à scruter l'horizon, Zénéto ressemble à un commandant sur sa passerelle. Mais il préfère les attitudes d'un capitaine-corsaire. D'un geste gaillard, il se tape la cuisse, tout exulté qu'il est par ce qu'il vient de voir. Puis l'instant d'après, je le vois décoller du sol. Son corps surplombe la proue de notre drakkar. J'en suis baba : empereur des signes, Zénéto vient, devant moi, de se transformer en un majestueux dragon aux yeux perle d'huître et à la gueule pure et inaltérable par les flammes. Puis, tout retombe brusquement.

--Bon, stop, Alexandre. Qu'est-ce que t'as à me mater comme un crétin? Tu ne participes absolument pas! Alors, tu sors de mon bateau, et tu vas te coucher. Non mais regarde toi: tu dors debout, et moi, je ne veux pas d'aides dont la fatigue amoindrit la qualité de leurs rêves diurnes. D'ailleurs tu n'as pas besoin de rêve, au plus as-tu besoin d'un bon sommeil de plomb. Aussi, moussaillon, rentre dans tes quartiers, Zénéto prend seul la barre. Et sois fier: nous revoici engagés sur la voie du sentier suprême!

Flash-back :

« Alexandre a hérité de la peau noire de sa mère, tandis que ses yeux verts il les doit à son père. Ses parents faisaient partie de la génération du baby-boom, celle issue de l'après-guerre dont l'adolescence et la maturité avaient été marquée par le soulèvement de toute une jeunesse réactionnaire et révoltée par les tabous et les injustices de son temps. Sa mère n'avait pas participé au soulèvement étudiant de mai soixant-huit. ~~Pourtant~~ elle poursuivait ses études à Dakar. Mais, ces relents de révolution sur fond de libération sexuelle et d'aspiration à l'harmonie spirituelle avaient fortement marqué son imagination. La France qui l'avait nourrie de l'histoire fabuleuse de ses gaulois, ses rois, ses révolutionnaires, durant sa jeunesse passée dans les écoles françaises de Madagascar, lui était apparue d'autant attractive et superbe. Et comme me l'a relaté Alexandre parce que c'en était devenu un mythe familial, c'est en sortant dans les rues ensoleillées de Dakar, l'oreille encore pleine des dernières nouvelles annoncées par le transistor que la mère d'Alexandre croisa, pour la première fois, le regard de ce blanc somptueux qui deviendrait son mari. Le coup de foudre avait été réciproque, seulement trop timides pour converser en pleine rue avec une personne inconnue, les deux avaient confié au hasard le soin d'une deuxième rencontre. Elle eut lieu sur le sol français.

Le père d'Alexandre rentra chez lui quand tout commençait à se tasser. Finalement, les agitations du quartier latin et la généralisation de la grève, il ne les avait pas vécues. Coûte que coûte, il s'était octroyé le voyage africain dont il rêvait avant d'entrer de pied ferme dans la vie active. Le travail s'était imposé à lui comme une nécessité qu'il avait acceptée. Dans ces conditions, qu'on se batte pour un futur meilleur ne lui semblait pas une mauvaise chose, seulement il se sentait un peu loin du monde étudiant, dans sa nouvelle condition d'adulte.

Quant- à elle, la migration de sa famille dans les rues animées de Paris, l'avait contrainte à faire son deuil de ses études de dessin. Elle n'en était pas triste pour autant. Son rêve de métropole ne l'avait pas déçue. Dans sa famille, les plaies engendrées par la perte de proches lors de la décolonisation, avaient laissé dans l'esprit des parents un soupçon de méfiance à l'égard de la France. Mais ce soupçon n'avait pas réussi à ternir ses espoirs de jeune fille. Son caractère s'était imprégné de toutes les valeurs positives qui avaient émergé dans les mentalités durant les années soixante. Et si elle ne se voulait pas dupe de la vie, elle avait foi en son courage, et en la franche bonté de son engagement. D'ailleurs, elle ne s'était pas sentie fondamentalement étrangère à un pays dont elle partageait la culture. A vingt-quatre ans, après avoir fréquenté quelques garçons insipides, elle rêvait aussi de toutes ses forces, en faisant le grand saut dans la jungle sociale, de rencontrer l'être cher.

Quand le père d'Alexandre rencontrait sa future femme pour la seconde fois, le hasard en le comblant à nouveau avait raffermi en lui la conviction de sa bonne étoile. Depuis son retour, il avait gardé de l'apparition de cette jeune malgache, et de leur compréhension tacite, le souvenir d'un rêve. Et son rêve s'incarnait à nouveau, elle se tenait là, devant lui. Et la nouvelle chance que lui offrait le destin de se saisir d'elle était d'autant plus stupéfiante qu'elle avait la petitesse du monde. Les deux amoureux s'étaient retrouvés à l'occasion du mariage d'une de leur connaissance commune. Cette coïncidence de l'espace avec leur dimension intérieure à tous deux avait suffi à sceller leur amour dans l'absolu.

La mère d'Alexandre avait apprécié l'étreinte de cet homme comme un cadeau providentiel. Elle n'avait pas été attirée à lui, simplement. Lui avait fait des milliers de kilomètres à la poursuite de son rêve, Elle était ce rêve, et pouvait se sentir belle dans ses yeux. Ce qu'elle appréciait le plus chez lui était ce que le travail n'avait pas réussi à restreindre en lui: la spontanéité et la fougue. >>

Zénéto's intervencionne
Bande d'enregistrement n°9

Le 19.11.86:

Que dire de cette journée, elle est banale, je me suis levée ce matin en pleine forme et de bonne humeur, ce qui est presque toujours le cas.

Au fil des heures, la bonne humeur reste, mais la forme diminue, je suis très fatiguée lorsque je rentre.

Afin de ne pas trop perturber la vie de ma famille, je me repose une à deux heures avant de préparer le repas.

Aujourd'hui il y avait une bonne nouvelle au courrier... .

Au moment de m'isoler dans notre chambre, catastrophe, la femme de ménage a oublié de remettre le tuyau de la machine à laver dans l'évier... . Je me précipite pour éponger, mais mes enfants et mon mari me disent de me reposer et font le travail à ma place (il y a trois mois, j'aurai pu avoir quarante de fièvre, ils n'auraient pas eu l'idée de m'aider) .

Le 22.11.86:

Aujourd'hui samedi j'ai commencé la journée en me levant péniblement. Cette impression de lassitude restera toute la journée, mais ne m'empêchera pas de faire des courses avec mon mari, comme tous les samedis d'ailleurs.

Ce que j'aime particulièrement, ce n'est pas de faire les courses, mais d'être avec Sam(mon mari). Pour rien au monde je ne manquerai cela.

Aujourd'hui il m'a fait un grand plaisir en acceptant de se laisser tenter par une table qui me plaisait beaucoup. Il m'a également dit qu'il était contrarié par mes problèmes de santé, et qu'il a hâte que ce ne soit plus qu'un mauvais souvenir, moi aussi.

Le 23.11.86:

Aujourd'hui dimanche. Nous sommes restés tous les quatre à la maison. Nicolas (mon fils aîné) me cause quelques soucis en étant insolent, en refusant de prendre ses médicaments.

Tous cela n'est pas bien grave.

Aujourd'hui je n'ai pas été très active car je suis toujours très fatiguée, c'est donc Sam qui a fait le travail à ma place. Les enfants grandissent, bientôt ils partiront, j'aime que nous soyons tous les quatre.

Le 24.11.86:

Cela va mieux, je suis moins fatiguée, et la tumeur diminue, on va me réduire les doses de rayons. Tant mieux car je commence à être sérieusement brûlée.

De plus il est impératif que je guérisse vite, j'ai besoin de moi pour assumer les charges que nous cause notre nouvel appartement. J'ai besoin de toute mon énergie.

Le 25.11.86:

J'ai revu aujourd'hui une petite fille de quatre ans environ, j'ai été peinée de voir que son état semble s'être aggravé, quel calvaire pour ces malheureux enfants. Je n'aime pas que la maladie ou la misère prenne la joie de vivre et l'insouciance des enfants.

A Madagascar j'ai eu l'occasion de voir des enfants pieds nus mourant pratiquement de faim, et à présent je vois des enfants gravement malades.

Je suis peinée, révoltée et impuissante.

Le 26.11.86:

Je suis de plus en plus brûlée, heureusement que cela va bientôt se terminer.

Ce soir je suis si lasse que je n'ai pas le courage de préparer à manger.

Alexandre m'aide et cela me fait plaisir, quant-à Nicolas, il refuse et va se coucher. Sa paresse et son égoïsme me désolent.

Je me demande souvent comment il affrontera la vie plus tard.

Je viens de lire un article sur la sagesse et la soumission des enfants chinois(ils sont les premiers en classe).

Conclusion: Nicolas a le type asiatique, il ne lui manque que la sagesse et la soumission.

Lundi matin, quand j'ai vu la foule des autres élèves dans un désordre et un brouhaha total, au milieu de la cour, j'ai eu un petit choc au coeur. Ça devenait vrai cette histoire de rentrée des classes. Je ne m'en rendais compte que maintenant; et ça m'a fait comme un frisson cette prise de conscience. Comme si on me secouait après une douce rêverie pour me plonger dans une hallucination, mais sans rupture, une hallucination lancinante à mesure que je m'enfonçais dans les cartables: une hallucination encore magique.

Il y avait des visages, des tas de visages à reconnaître, des mains à serrer. Des amitiés à réveiller en un regard. Il y avait un sourire qui dit que tout a changé pendant les vacances. Un sourire qui éclate en fous rires. Et des histoires, des tas d'histoires à entamer et à entendre. Des vraies, des fausses, des secrètes et qu'on remet à plus tard. Des histoire incroyables qu'on résume à toute vitesse. Des pas incroyable du tout qu'on arrête brusquement parce qu'on a aperçu quelqu'un. Au début, tout va vite. Les groupes se font et se défont. Ça piaille de partout à la fois. Puis ça dure comme un instant suspendu dans le matin un peu frais. Les groupes se stabilisent. Les filles et les garçons sont plus ou moins de leur côté. Quelques esseulés passent entre les archipels d'affinités qui se sont formés dans la cour. On se sent debout à une place dans un groupe, et là, on sait que l'école a recommencé.

Pour me donner du courage, parce qu'en pénétrant dans tout ces cartables, j'avais quand même senti monter en moi une certaine angoisse, je me suis dit que cette année serait l'année des miracles. Lors de nos escapades, nous nous sommes tellement amusés

avec Zénéto, qu'il me semble impossible que les personnages que nous avons été durant les vacances puissent ne pas s'imposer également dans une cour de collège. D'ailleurs, tous les composants magiques de cette reconversion sont réunis à cet effet. Ayant été admis en classe supérieure, nos investigations semblaient vouées à se tourner vers les bâtiments du lycée, du côté où les grands de terminale se réunissent. Grand programme de chasse en perspective. Il y avait encore à compter sur le bon hasard, et la boucle serait bouclée s'ils nous réunissaient dans la même classe, avec Zénéto.

En fait, la connaissance des lieux et des marques que nous avons prise, ici, augurait le prolongement d'un travail de fond qu'il n'y avait qu'à reprendre à l'endroit où nous l'avions laissé. Cette entreprise commune n'ayant d'autre objet que la production totale de vie... en milieu clos. Un sacerdoce à mi-chemin entre le jardinage et la sorcellerie, en fait, et que nous nous sommes imposés d'autant plus facilement que chacun nous caressons le désir d'aménager le lycée en laboratoire privé pour nos expériences interdites.

Quand j'ai aperçu Zénéto, il était de dos. Il portait un pull gris, un jeans coupé droit, et ses basquettes "Nike". Ni trop habillé, ni pas assez, avec sa petite vachette pour cartable, il sentait seulement bon la décontraction savamment recherchée, Zénéto. Deux filles et un garçon étaient réunis autour de lui, et l'écoutaient. Zénéto n'avait pas tardé, et j'étais heureux de le surprendre avec sa petite cour.

"A l'aube du XXème siècle", lui ai-je glissé dans l'oreille comme une formule magique pour qu'il se retourne. "P'tit con", m'a-t-il lancé en guise d'accueil. Puis nous nous sommes mis à rire en nous voyant habillés l'un l'autre. J'ai dit bonjour et à plus tard à ses acolytes, que je ne connaissais d'ailleurs que de vue, et avec Zénéto nous sommes allés pisser.

Il m'a raconté ce qu'il avait fait durant notre séparation. Après l'épisode du parc Pommier où on a trempés nos doigts dans sa copine, Zénéto n'a rien dit. Ou si, il a revu les Tozzi et même la soeur de Guillaume Tozzi est drôlement jolie. Je pourrai la voir de mes yeux, dans la cour aux terminales. Il me la présenterait et on commencerait à l'entreprendre. Mais plus tard. Il fallait juste que je sois informé du projet. Car pour le moment, il y avait deux événements. Géraldine, celle qui m'avait harcelé l'année d'avant s'était paraît-il fait dépucceler. Aussi je devais oublier sa méchanceté. Elle était devenue un bon parti. Ce serait même une occasion de vengeance pour toutes ses brimades. C'était à moi de voir. Enfin, ce qui le tenait surtout à cœur Zénéto, en dehors de qui avait fait quoi, qui avait changé en ça ou cela, était la venue d'une nouvelle élève.

Une reine de beauté et d'intelligence selon lui. Une déesse, selon moi. Je l'avais remarquée dans la cour, isolée et silencieuse, et la beauté de son visage avait retenu mon attention. Alors, qu'elle vienne d'un autre collège de Meudon jusqu'ici. Que Zénéto y devine

un signe qui ne trompe pas. Lui dont la ruse l'avait conduit à forcer le hasard d'une rencontre par le rapprochement subtil de leur cercle d'amis. Que cette rencontre, considération faite de l'aura de cette déesse de simplicité, n'ait pu être l'occasion que de regards. Mais que maintenant, tout semblait plus facile, comme permis par la providence de leur réunion en un même lieu, à moi, on ne la faisait pas. Tout cela ne comptait plus et Zénéto le savait. Elle était là, sur notre territoire commun. Le trophée reviendrait en conséquence au plus habile.

Après Zénéto et moi on a eu la mauvaise nouvelle. On ne serait pas dans la même classe. Maintenant, c'est pas grave. Zénéto, Je le vois quand même le matin, le midi, le soir après les cours, et toute la journée le mercredi. Pour dire, je le vois même tout le temps en ce moment, à cause de la grève des lycéens. Ça a d'ailleurs été pour nous un bon prétexte pour copiner avec la soeur à Guillaume Tozzi.

On l'a alpagués, lorsqu'elle sortait du lycée parce qu'elle venait d'apprendre que les cours étaient suspendus. Zénéto a réussi à l'attirer dans le café où nous, on était. Il l'a fait assoir, en ayant l'air d'être intéressé de recueillir son témoignage, il voulais l'interviewer, en somme. En fin de comptes, certain fabriquaient des banderoles sous le préau, les autres avaient fui dans un joyeux désordre, et une bonne partie était restée attendre le défilé. Elle, elle rentrait chez elle. Ah ouai, lui a dit Zénéto, elle avait pas l'intention de participer à la révolution? Moi, je lui avais refile une grenadine, histoire de prendre un peu de sucre pour l'aider à réfléchir. Elle, regardait Zénéto avec un air d'incompréhension. J'ai senti que Zénéto se réjouissait de l'avoir interloquée. Il la tenait de quelque part. Et quand il tient quelqu'un Zénéto, il s'arrange toujours pour lui bricoler le cerveau tout à son échelle, à lui.

Céline, c'était bien qu'on s'en soit rapproché, parce qu'elle est drolement jolie. Dans un tailleur ou dans un jeans, elle passe. Elle a l'élégance et la mélancolie des femmes peintes par Ingres. Une blanche racée, Céline. Paraît-il, aussi, que l'appartement de ses parents est sacrément chouette. Avec piano, moulures et grande terrasse. Peut-être que de là-haut, on pourrait regarder la manifestation? Non, mauvaise idée, sa mère, en ce moment, était à la maison. Est-ce qu'elle avait une chose précise à faire? Elle n'allait pas manifester, elle pouvait rester? La proposition lui faisait plaisir, mais ça ne lui disait rien de rester près du lycée, dans un café. On pourrait se faire un cinéma, ou aller chez un de nous deux? Il n'y avait rien à faire, nos filets étaient percés ou mal tendus: Céline rentrerait toute seule chez elle.

Quand elle est partie, nous aussi, on a décidés de mettre les voiles. Zénéto a décidé qu'on irait chez moi. Maman serait peut-être à la maison, mais après tout c'était presque jour férié aujourd'hui. Ça ne ferait pas un pli cette affaire. Donc, on a sauté dans le bus. Le bus a tiré sur ses poumons de fer pour monter la côte des sept tournants. Et il nous a laissé en haut de la butte, sur le plateau où j'habite, lequel surplombe l'ouest parisien et au delà duquel le

tissus urbain n'existe que sous forme d'autoroute et de zone industrielle. Enfin le plateau est pas jojo. On a coupé à travers les bacs à sable et les immeubles bleus des cités h.l.m. Personne de notre connaissance. On a sauté le petit muret de ma résidence. La porte vitrée de mon entrée d'immeuble c'est madame Cré qui nous l'a tenu. Bonjour madame, Zénéto, un copain de classe et hop, on était à l'intérieur. Vu que j'habite au rez-de-chaussée, on s'est pas fatigué à monter des marches, ipso facto on s'était faulfilé dans l'appartement, et déjà Zénéto avait les pattes dans mon frigo.

Au début, on a cru qu'on était seuls. Mais après, on a entendu une voix qui gueulait de l'autre côté de la cloison. Là où c'est qu'il y a la chambre de mon grand frère, Nicolas. C'est lui qui beuglait. A priori, il n'était pas tout seul, et ça bardait pour l'autre personne.

-- Oui, lançait Nicolas furieux, tu me fais vraiment de la peine, à la rigueur même, j'ai pitié. Tu crois sans doutes que tout marche dans un sens. Non mais pour qui tu m'as pris? La dernière fois, je te cite, tu m'as dit: "vu les évènements, ce n'était pas à moi de faire le premier pas. Mais comme tu ne te décides pas, maintenant je te le demande". Tu parles, je crois que tu n'as vraiment rien compris. T'étais ou du moins tu correspondais à un créneau qui m'enchantait, au départ. Seulement la vie a fait le reste et j'ai le regret de te dire que tu es trop gamine pour moi. (C'était donc ça qui le taraudait le grand frère.) Tes attitudes, begaya-t-il avec nous de l'autre côté de la cloison pour recevoir ses doléances- tes comportements trahissent en toi un manque d'assurance et de maturité. C'est regrettable, dit-il doctement: j'avais des projets. Et il repartait de plus belle: mais tu n'es même pas capable de t'expliquer! Tu réponds à chaque fois à côté en croyant ainsi toucher une part de ma susceptibilité. Tu sais, j'ai été choqué la dernière fois, lorsque je t'ai eu au téléphone: t'en avais strictement rien à faire de ce que je pouvais te dire. Et là le "T'es vraiment qu'une grosse conne" tombait juste pour nous faire pouffer de rire. Nicolas était impayable. Zénéto avait hâte qu'ils sortent, qu'on voit la tête de la fille. Mais Nicolas n'en n'avait pas fini. Il ne lâchait pas l'affaire. D'autre part, nous laissa-t-il entendre, j'ai été tellement dégoûté d'avoir à faire avec une fille qui pourrait m'appeler seulement de temps en temps que j'ai décidé de ne pas me rendre au rendez-vous de samedi. J'ai trouvé le prétexte d'être malade. Te voir m'aurait, je crois, écoeuré. Je ne peux plus te voir en peinture, en photo, ni en rêve ou en vrai. Tu ne m'as rien apporté sinon tes rires de conne. J'ai besoin de m'enrichir, moi, et non de supporter le fardeau de ta mièvrerie. Mais qu'est-ce que tu as? (C'est vrai, qu'est-ce qu'elle avait, on avait même pas entendu l'ombre d'un son sortir de sa bouche. Elle se faisait manger toute crue. Heureusement, Nicolas semblait disposé à abrégé son calvaire: elle pleurnichait) Je peux paraître blessant, dit Nicolas, mais j'espère que cela réveillera en toi ta conscience... Il y eut un silence, puis la voix de Nicolas resurgit violemment. Est-ce que tu comprends ce que je te dis? Tu ressembles à un légume, une endive avec l'air niais par dessus le marché! J'en sais rien, j'ai dû aller trop loin avec toi. Je veux dire: nos rapports ont trop duré. Il est temps d'arrêter ces relations puériles. Tu n'es pas prête. Et moi, je refuse catégoriquement de perdre mon temps. Tu dois franchir une étape. Pour commen-

cer, tu vas sortir d'ici.

Ça y était: on allait enfin pouvoir lorgner leurs têtes de divorcés. Le couloir d'entrée de notre appartement donne sur trois portes. Celle de droite ouvre sur ma chambre, celle de gauche sur la chambre de mon frère. Et en face, on pénètre dans le salon. Tout de suite à droite aussi, il y a la cuisine, accolée à ma chambre. Zénéto s'était placé, là, sur le seuil. Il faisait mine de sonder le frigidaire qu'il venait déjà de dévaliser. J'étais en face de lui, dans le canapé, le dos contre la cloison de la chambre de Nicolas. Je voyais moins bien, mais j'avais juste à me retourner, si d'aventure le couloir s'animait. Les deux sortirent, pas joyeux. Nicolas précisait encore que les larmes de la fille n'y pourraient rien changer. Si elle voulait davantage d'explications, elle n'avait qu'à téléphoner ce week-end. Au moins serait-ce la seule fois où elle prendrait une initiative. Je m'étais retourné, Nicolas se tenait dans l'entrebâillement de sa porte. Il passa la main dans les longs cheveux noirs qui lui faisaient la tête d'un apache. Il s'accouda nonchalamment contre l'encadrement de sa porte, regarda par terre, et comme tout le monde attendait son intervention, il loucha du côté à Zénéto, vit ma bouille et s'énerma. Pour être concis, dit-il à la fille, c'est fini, terminé, alors bonjour chez toi. D'un coup, notre maestro venait de lui claquer au nez la porte de sa chambre.

Trop heureux de la bonne occasion, la fille était du même type que Céline: une terminale, Zénéto s'était avancé vers elle. Elle pleurerait et ne refusa pas une épaule pour cacher sa misère. "La décision est souvent l'art d'être cruel à temps. Henry Becque" souligna Zénéto. Sur ce, la porte se rouvrit. Nicolas jaillissait tel un ogre, l'air halluciné de ce retournement de situation. Bien sûr lui aussi il connaît la chanson. Il nous a d'ailleurs plus habitué à sortir de sa chambre content de lui, l'air niais, le regard un peu ahuri et les joues roses d'avoir fait l'amour et d'avoir bien sué. Il ne voulut pas s'en laisser conter et lâcha une phrase de monsieur Theodore Agrippa D'Aubigné. "Quand la vérité met le poignard à la gorge, il faut baisser sa main blanche, quoique tachée de notre sang". Zénéto tint son rôle. Un instant, il tenta de trouver l'inspiration dans les yeux mouillés de la fille, releva la tête comme déçu de sa muse, puis sans qu'on sache bien qui il voulait viser, Camus vint à son secours. "La bêtise insiste toujours", plaça Zénéto théâtralement. Peine perdue, irrité de cette inopportune résistance, Nicolas avait pris par le bras sa demoiselle pour l'expédier vers d'autres destins. Il l'emmena sur le palier. Nous l'entendîmes lui parler d'implosion affective, d'arguments, de logique rigoureuse, de raison que diable, puis ce fut fini.

En rentrant, Nicolas nous lança un regard noir. "Bande de salauds, grogna-t-il, ça vous démange tellement que vous seriez prêts à me bouffer la viande sur le dos". Zénéto voulut y aller de son laïus, mais le grand frère, il s'était déjà cloîtré dans sa chambre. Zénéto me prit donc à témoin, car c'est vrai: "redouter l'ironie c'est craindre la raison", et Sacha Guitry, paraît-il, il connaît son affaire. En attendant, Nicolas avait pas tort non plus. Il faut nous l'avouer: ça nous démange considérablement. Même qu'entre notre queue et la littérature, ce serait un vache de dilemme si on devait choisir. Enfin, heureusement ni les parents, ni l'école ne nous réclament une horreur pareille. Ils veulent juste généralement créer de bons automates. Bref, encore une autre histoire cette affaire. Là.

Le 27.11.86:

Je suis ravie parce que Nicolas a renoncé à manifester. Tout à l'heure en me rendant à l'hôpital, je suis passée au milieu des gamins contestataires, et j'ai réalisé que l'enthousiasme de ma jeunesse avait disparu: je ne suis plus préoccupée que par des petits problèmes quotidiens, tenir la maison, les comptes, travailler sans imagination... . Parfois, je me dis que ma vie professionnelle n'est pas une réussite, parce que je ne me suis pas améliorée suffisamment (cela ne m'empêche pas d'aimer mon travail).

Pourtant ce petit " train train" quotidien représente le bonheur, " Mon Bonheur" .

Le 28.11.86:

Sombre journée, je veux dormir dormir pour oublier.

Le 29.11.86:

Je suis reposée et plus courageuse qu'hier. Je dois être forte, pour lutter contre les assassins de mon frère. C'est un couple de minable qui l'a abattu froidement, il y a deux ans de cela. Tout est révoltant dans leur acte: ils n'ont pas agi pour des considérations racistes, ils voulaient lui voler ses papiers. Mon frère est mort pour des papiers! J'ai envie de hurler. Je me demande aussi comment se déroulera le procès. Malgré nos protestations, la fille est libre depuis un an (sous contrôle judiciaire), et hier en recevant le réquisitoire, j'apprends qu'elle est aide-éducatrice pour enfants... .

Ce soir nous sommes passés chez ma soeur Saoundre. Même avec elle, je n'ai pas été capable de lire le réquisitoire jusqu'au bout. J'espère être assez solide pour le lire attentivement demain et faire des remarques.

Quel cauchemard nous vivons à cause d'un couple de minables. J'ai envie de détente, de soleil, d'air pur, de nouveaux paysages et surtout d'oublier.

Le 30.11.86:

Aujourd'hui je me suis beaucoup reposée. Nous devions fêter l'anniversaire de Nicolas (dix sept ans), mais il a préféré le fêter en compagnie de ses amis. Son père et moi sommes très déçus. Ce soir son père s'est fâché pour qu'il aille travailler. Nicolas est insolent, arrogant, son attitude me peine et me choque. Pour en revenir à une autre de mes graves préoccupations, je n'ai toujours pas eu le courage de lire le réquisitoire.

Le 1.12.86:

Aujourd'hui j'ai eu une journée très active et ce soir pour une fois je ne suis pas fatiguée.

Je suis allée avec Sam chez l'avocate, cela a ranimé ma combativité. Mon mari est en litige avec un de ses anciens employeurs depuis plusieurs années. Cela m'amène tout naturellement à penser

à mon frère. Je n'ai toujours pas eu le courage de lire le réquisitoire.

Le 2.12.86 :

Je viens de lire le réquisitoire, je suis incapable de faire la moindre remarque. Quelle affreuse fatalité.

Le 3.12.86 :

J'ai été en pleine forme toute la journée, mais en arrivant tout à l'heure à la maison, je me suis sentie brusquement très fatiguée. Malgré cela je considère que pour l'instant je supporte bien le traitement. Par contre travailler à mi-temps commence à me peser, j'ai vraiment hâte de reprendre pleinement mes activités. Pour l'instant mon esprit est totalement accaparé par la perspective du procès des assassins de mon frère. J'écoute mes enfants distraitemment, ils s'en aperçoivent naturellement et me disent cela ne fait rien... .

Le 4.12.86 :

Nicolas a renoncé à manifester et j'en suis très heureuse. Pour l'instant il regarde à la télévision les heurts entre les forces de l'ordre et les manifestants. Il regrette de moins en moins la sage décision qu'il a prise. J'espère qu'il a enfin compris que son intérêt immédiat est de passer son bac sans se disperser.

Le 5.12.86 :

Il est tard, nous avons passé une excellente soirée en compagnie de Saoundre.

Le 6.12.86 :

Il est minuit et depuis hier, je ne suis guère reposée. Cette après-midi nous sommes allés au lycée de Nicolas pour assister au spectacle que les élèves donnaient. La classe de Nicolas a gagné le deuxième prix. Ce soir nous sommes allés chercher Nicolas au théâtre. Il adore le théâtre, ce qui fait qu'à la fin de l'année, je ne désespère pas de connaître tous les théâtres de Paris et des environs, puisque nous allons toujours le chercher.

Le 7.12.86 :

Ma soeur Saoundre et moi nous avons travaillé sur le réquisitoire, nous avons fait quelques remarques, développé des arguments, cela m'a terriblement fatiguée nerveusement. De plus les enfants ont été détestables, insolents, paresseux, exigeants... . J'ai toujours eu une vie très difficile, et je me demande quand le ciel s'éclaircira un peu pour mon entourage et moi-même.

Le 8.12.86 :

Je n'ai plus que deux séances de rayons, la tumeur s'est bien résorbée. Comme je suis prudente je me garde bien de me réjouir trop tôt, j'attends les résultats de la mamographie. IL y a un peu plus de deux mois, j'avais totalement cessé de faire des projets, à présent j'en fais à nouveau. Je veux de toutes mes forces et pour plusieurs raisons être rétablie dès que possible. J'ai cru un instant que mes enfants étaient assez grands pour se débrouiller seuls, mais non, ils ont quatorze et dix-sept ans, et je leur suis toujours indispensable.

Le 10.12.86 :

Aujourd'hui le hasard m'a mis en présence d'un médecin asiatique. Nous avons longuement parlé. Il m'a dit plusieurs choses intéressantes: d'une part que pour combattre les maladies il y avait les médicaments, mais aussi une bonne hygiène de vie, (alimentation sai-

ne, sans viande, exercices physiques et relaxation). Enfin et surtout il fallait un bon équilibre mental, car la pensée est créatrice. Par ailleurs il m'a dit que l'asthme dont souffre mon fils aîné peut être soigné par hypnose... Enfin, cette conversation m'a fait beaucoup de bien, cela recoupe ce que j'avais lu ou entendu dire, et me conforte dans l'idée que je ne dois pas rester passive, mais participer à ma propre guérison.

Ce soir, au moment où je me reposais dans ma chambre, Alexandre est venu me voir. Il m'a parlé de son lycée, de ses projets, m'a dit qu'il se sentait bien entouré, qu'il m'aimait et était heureux. Quelle drôle d'idée. Alexandre veut devenir écrivain et faire de la peinture.

La porte de ma chambre est close. A cette heure du soir chacun s'est retiré dans son univers privé, ou zone devant la télé. Ma mère écrit son journal, ou alors elle se met le doigt dans le nez comme elle fait chaque fois qu'elle lit France-Soir. Elle est drôle, ma mère. Quand elle rentre, elle bouge beaucoup, crie un peu, passe son temps au téléphone. Ce soir, elle nous a fait une soupe de légumes parce que c'est bon pour nous. Elle mouline jamais les légumes aussi parce qu'elle croit qu'on préfère comme ça. Elle sait pas faire la cuisine, mais on lui a jamais dit. Elle ne s'en soucie pas. Elle fait la vaisselle et parle toute seule à ses longs gants en caoutchouc, ou ronchonne en saisissant, sous l'évier, les bouteilles en plastique qu'elle a l'habitude de récupérer pour y verser son produit à vaisselle. Elle a la conscience du sacrifice et des responsabilités, ma mère. Elle fait les comptes, classe tout, s'occupe du bricolage, du rebouchage, de la pose du papier peint, de tout elle-même dans l'appartement. Pour repeindre les plafonds, elle met son foulard vert sur la tête et enfile son vieux jean à patte d'éléphant. Elle a pas de goût pour la décoration, ma mère, mais elle est persuadée du contraire. Alors, pour ses meubles, si elle ne choisit pas les sous-vêtements de mon père elle fait des chiffons avec nos vieux slips, et elle astique. Elle, c'est des culottes blanches qu'elle porte, et par dessus elle passe ses grands collants marrons qui lui remontent jusqu'au nombril. Elle fait en sorte d'être toujours correcte et propre sur elle. Le matin elle n'oublie jamais son sac à main bleu avec rabat, ou son sac plastique et le parapluie qu'elle place dedans, si elle croit qu'il va pleuvoir. Elle se rend à pied à son travail qu'elle aime bien. C'est son monde à elle son bureau. D'ici il y a peu, elle y faisait le gros du boulot, comme elle est secrétaire de direction. Elle parle aussi de ses collègues facilement,

Le 11.12.86:

J'ai eu froid hier, ce qui fait que j'ai été souffrante toute la journée d'aujourd'hui. Au bureau, ce matin, j'ai été incapable de travailler (c'est la première fois que cela m'arrive). Je me suis reposée toute l'après-midi et ce soir je me sens nettement mieux. J'espère échapper à la grippe et surtout être en état d'aller travailler demain.

Le 12.12.86:

J'étais infiniment mieux aujourd'hui, par contre Nicolas a été couché toute la journée avec beaucoup de fièvre. Cela m'a contrariée, il est fragile et je ne sais vraiment pas comment lui venir en aide.

Le 14.12.86:

Depuis hier je suis malade, j'ai dormi presque toute la journée de samedi et la nuit j'ai souffert de fièvres lancinantes. Aujourd'hui, je n'étais guère mieux, j'ai juste pu faire un peu de repassage. Nicolas est lui aussi encore bien malade, il ne pourra pas aller à l'école demain. Quant à moi, il faut impérativement que je sois en état, d'une part d'aller travailler demain matin, et d'autre part de me rendre à ma dernière séance de rayons ainsi qu'à la visite médicale.

Le 15.12.86:

Je suis allée travailler et j'ai eu ma dernière séance de rayons. La tumeur n'est plus perceptible au toucher. Demain, c'est un peu la minute de vérité, car je vais passer une mammographie. Nicolas va un peu mieux, son état de santé me préoccupe beaucoup. Né prématurément, il a toujours été fragile et je me suis toujours sentie plus ou moins coupable.

Le 16.12.86:

En arrivant au bureau, j'ai eu l'agréable surprise de trouver une boîte de friandises avec des voeux de prompt rétablissement, de la part de l'équipe d'un journal avec lequel nous avons pourtant peu travaillé.

Je me suis toujours considérée comme une femme forte, capable de venir à bout de tous les problèmes, et tout d'un coup, je me découvre vulnérable. J'ai besoin des autres, ils sont là, et j'en suis heureuse.

Le 18.12.86:

Aujourd'hui, j'ai prolongé avec plaisir mon temps de travail. J'ai vraiment hâte de retravailler à plein temps. En ce qui concerne la suite du traitement, la décision doit être prise dans quatre jours. Je suis inquiète du résultat de mes examens.

Le 21.12.86:

Hier et avant-hier, je n'étais pas bien du tout, j'étais très fatiguée, j'avais mal partout. De toutes façons, je termine toujours la semaine en étant très fatiguée. Nicolas est encore et toujours malade. Peut-être suis-je très dure, mais j'ai parfois l'impression que cette condition de malade perpétuel n'est pas pour lui déplai-

critique son patron gentiment, nous dit que le milieu de la pub est un peu malsain. Même un jour, un de ses collègues s'est photocopié la bite par ennui. A part ça, il y a les cocktails qui lui font acheter des tenues de soirée. Mais rarement, ma mère n'aime ni les dépenses inutiles, ni les économies forcées. Elle économise juste pour le pavillon, en se procurant Paris Match par sa soeur, en s'achetant pas de vêtements, et en portant toujours le même maillot de bain marron deux pièces, les jours de plage. Quand elle rentre, j'imagine qu'elle pense à toutes ses tâches, ses problèmes. Elle regarde peut-être furtivement la vitrine d'un magasin, avant de passer chez le marchand de légumes, le boulanger. En tous cas, dès qu'elle a le temps, elle apprécie de ne pas se presser, elle discute, choisit, compare. En ce moment, elle est souvent fatiguée, nerveuse. Mais elle est gentille, ma mère. Tout le monde le dit. Son tempérament y fait, seulement moi je crois que la douceur propre au peuple malgache est partie constitutive de son être. Elle casse de la vaisselle uniquement pour les scènes de ménage, et toujours pour des problèmes d'argent. Si elle gronde aussi, elle fait les gros yeux et c'est marre. Elle est pas niaise non plus, ma mère, elle a un avis sur tout. Même si elle a bien aimé Valéry Giscard D'Estaing, son coeur bat à gauche, et je crois qu'elle est pas mécontente que Mitterand soit président. Du côté froufrou, elle nous a amusé quand elle a essayé les rondelles de concombre sur le visage, la nuit, pour être sûre que c'était bien de la foutaise. La pauvre, son fer à friser les cheveux, elle a plus vraiment l'occasion de l'user. Elle le garde tout de même sous la main. Puis, elle a des choses à faire dans la salle de bain. Se passer de la crème sur les mains, comme chaque hiver. Parler à son reflet, en se perçant les points noirs, avec une moue particulière, quand elle retient sa salive pour le moment où ça sort. Bref, comme le dit Zénéto de sa propre mère, c'est une femme moderne. Une femme des années quatre vingt, insipide dans la rue et qu'à peu près personne de normal tenterait de violer.

re; car il se fait plaindre et servir.

Le 22.12.86:

Le verdict est tombé: c'est la mastectomie* avec curage acillai-re. Car si la tumeur est partie, il reste une zone importante de micro-calcifications. Que dire? J'en ai des nausées. En arriver à une telle mutilation, à notre époque, avec des cancers décelés très tôt, je trouve que c'est un terrible échec pour tout le monde.

Le 23.12.86:

J'ai vu le docteur Villon qui m'a dit que mon cas lui posait un problème, mais que pour une question de sécurité il était préférable que j'accepte l'ablation du sein, ce que j'ai fait. Il m'a précisé que cette solution était un échec pour lui. Si j'ai bien compris ses explications, les microcalcifications visibles sur la mammographie sont le signe du développement d'une nouvelle tumeur, ou alors de la fin de la tumeur résorbée par les rayons. Autrement dit, il y a un risque pour que l'ablation soit faite pour rien. J'ai donc vu le chirurgien, le docteur Hanin qui trouve que la radiothérapie a donné d'excellents résultats jusqu'à présent, et qu'il faut courir le risque d'un complément de radiothérapie avec tout ce que cela comporte... .
En résumé, je suis à la fois perplexe et soulagée.

Le 25.12.86:

Le réveillon s'est bien passé. Fort heureusement, j'ai été très aidée par ma tante (elle est venue de Chartres pour l'occasion). Il y avait également ma soeur Saoundre dont la présence m'a fait très plaisir. Aujourd'hui, je pense avoir retrouvé en grande partie mon équilibre. J'essaie de ne pas penser que mon traitement risque de se terminer par une mastectomie. Et si c'est le cas je crois ne pas avoir le droit de me plaindre au regard de tous les pauvres enfants malades soignés à Curie.
Demain Nicolas part faire un stage de moniteur en Seine et Marne. Je suis contente car je pense que cela va lui faire du bien, mais tout de même un peu inquiète comme toutes les fois que mes enfants partent en voyage.

* Ablation du sein.

Céline sait drolement bien recevoir, et fêter le nouvel an avant l'heure a été plus qu'une bonne idée pour les ceux et celles qui étaient absents durant les fêtes. Enfin nous, on s'en balançait des absents. On y était entré, dans la fête. Chacun différemment, mais de pied ferme.

D'abord, le frère de Céline, Guillaume Tozzi, il nous avait présenté les lieux en nous faisant tourner dans l'immeuble. Visite des caves, puis lancement de la course: ascenseur, contre escalier, contre escalier de service. Bien sûr, Zénéto est arrivé le premier grâce à l'ascenseur, et vu que Guillaume Tozzi crèche très haut, au niveau de la terrasse la plus élevée, comme ses parents possèdent tout le dernier étage de son immeuble haussmannien...

J'imagine que Guillaume a du arriver sur les rotules, avec dans le ventre le souffle d'une forge, quand il a atteint son dernier étage. Moi, dans mon escalier de service, j'avais fait la course à toute allure pour arriver au moins deuxième, juste après Zénéto. Mais pour ainsi dire, quasiment au beau milieu de l'appartement: derrière une porte de cuisine, ou une donnant sur ce que j'imaginai un petit boudoir.

En me remettant, je me suis demandé si on ne m'avait pas oublié dans ma cachette. La lumière de l'escalier s'était éteinte et sur ce palier, mon oeil, par ennui, avait pris la dimension d'une serrure rouge à carreaux, bleu, vert et marron boisé, à l'image d'une cuisine. Dans la légère béance, je le voyais, des rangées de canapés roses saumon tachaient une table massive où à un rebord s'agitait une main pressée, occupée à tartiner les toasts.

Je me redresse, rallume, rajuste ma chemise, je frappe. Puis machinalement, je vérifie S'il n'y a pas de sonnette, il y a une sonnette : je presse le bouton, la bonne femme m'ouvre. Ce n'est pas la mère à Tozzi, me dis-je. Cette vieille, elle a les épaules trop enfoncées d'avoir roulé des tartes. Elle, brave femme, me sourit. Ça rentre de partout, fait-elle, comme par manière de plainte. Et semblant prendre la chose au sérieux, je la vois qui, fébrilement, recompte ses plats. Je regarde autour de moi vers la sortie. Les invités sont reçus dans le salon. Je peux les entendre: le parquet grince, se pique de pas, en un va et vient dénotant l'agitation d'un buffet.

Alors, je laisse l'employée à sa tâche, et pénètre à mon tour dans une véritable chapelle sonore du rock and roll dont les vitraux font tourner les couleurs, tapissant le couloir que j'emprunte de cercles jaunes, de carrés et de barres rouge-rose et subitement bleu de mer. Les murs se resserrent et se penchent. Un corps s'extirpe du bain de lumière. Je frôle l'inconnue. oeillade lorsque nous nous croisons et chacun son destin. Moi, la lumière m'attend.

Comment est le sol de la salle? Parquet. Parfait, c'est plus cosmique si ça glisse pour de bon, le sol. Et j'aime également les effets de lumière. Le plus possible et de toutes sortes. Des flashes, des éclairs réguliers dont la fréquence donne l'illusion d'un mouvement au ralenti, des toiles d'araignée de lumière aussi, des rayons tournants. Que ça jaillisse du plafond, du sol, des murs ! Il faut que l'apocalypse visuelle rivalise avec le tonnerre de notes de la guitare électrique, ou l'explosion de rythmes des percussions électroniques.

Quand le lieu est aussi agréable qu'il était, tout de boiserie et d'une hauteur de plafond suffisante pour contenir la fumée de tout un régiment, il y a de quoi se contenter. Chacun s'agitait devant les dessertes de petits fours. Des bouteilles couraient sur toutes les tables. Il y avait des saladiers de taboulé, de vertes compositions à base de poivrons, des plats de charcuterie, et le chaudron des hôtes qui attirait à lui les corps et diffusait des vapeurs qui plongeraient les convives dans leur première gaieté commune. Dans ce coin, sourdait les rumeurs de joyeuses libations consacrées au Dieu de la Musique. Le breuvage vif augurait un partage du sang des oranges, une communion au lait de lichis, dans la transparence du rhum, et l'épaisseur du sirop de sucre de canne.

Premier réflexe. Je procède toujours ainsi. Je faufile mon bras entre deux robes à la recherche d'un verre. S'ouvre le rideau de tissus fins et de chair tendre, le breuvage orange apparaît, mais également des alcools pourpres ou d'incolores substances, et sur toute la longueur de la table, une armada de verres de champagne. Ce sera pour une vodka. Délice de l'odeur. Saveur âcre de la gorgée et chaleur dans le cou. A peine une pensée brouillée, la vodka, juste un voile qui ne réclame que l'épaisseur d'un marteau pour agir sur le comportement.

Tout tangué, les corps des danseurs, la musique, les lumières. Et le va et vient autour de la piste improvisée au milieu du salon,

amplifie l'impression de bateau ivre aux longues fenêtres vitrées, de fond de cale au parquet sombre, ou de boîte dans laquelle nous serions tous enfermés et balancés à travers l'infini de notre frénésie de danser. J'adore les salles déterminées à se déhancher du diable. J'exulte quand l'assistance est si agitée qu'il faut casser des chaises. Tout de même, me dis-je, c'est un fête de bourgeois. Tout le monde est tiré à quatre épingles: les costards défilent sur les chemises blanches ou bleues. En face, il y a quelques robes de soirée qui tournent et emportent les filles d'un bout à l'autre de la piste. Les couples de danseurs de rock se sont formés qui colonisent l'espace, avec bienséance. Et alors? La fête est reine, et enveloppé à mon tour par l'étouffante musique, j'accorde une dance au démon de la transe. Je déploie mes ailes et exécute la danse de l'oiseau.

Je tourne sur l'axe imaginaire de l'une quelconque de mes jambes. Puis, l'axe se déplace, libère mon corps qui trace des cercles autour de ce vide, tel un manège de métal soumis à la force centrifuge. Mes ailes symboliques m'aident à me maintenir en équilibre, freinant par leur ondulation le tourbillon où j'ai engagé tout mon être. Enfin, la vis de chair que je suis cesse de tourner, et hop, c'est reparti dans l'autre sens, à la place de mes ailes ont poussé les pales d'un moulin. Bientôt ma chemise est moite. Je sens la sueur perler le long de ma colonne vertébrale, tandis que mes yeux sont devenus bruit, lumière et formes floues. Des bras, je chasse l'air devant moi, j'ouvre des mondes dans la paroi du réel, et le sens déjà, j'ai rejoint la galaxie des autres danseurs: pas par du hip-hop, pas par du rock, grâce à la danse de l'oiseau.

Y a-t-il plus belle éphémérité qu'une fête qui voit chacun des participants contentés par le larcin de sa part de bonheur? Nous dansons à en décrocher le parquet et je crois que ça ne s'arrêtera plus. Tout le monde saute, gesticule. Des brochettes de danseurs se tiennent par l'épaule et ratissent des pans de piste. quatre pas en avant, quatre à reculons, il s'agit d'encercler les filles ou de gentiment les incommoder. Des lignes adverses se forment. On crie, on rie, on se chahute en rythme. Les filles, elles, offrent aux danseurs leurs versions de la parade amoureuse. Elles se laissent prendre par la taille, tournent sur elles-mêmes. Il n'est besoin de parler, le pas de danse suffit, et l'apparence seule motive l'attraction des corps. Les filles qui en veulent, associent à leur charme l'accessoire parole afin de palier au risque de n'avoir plus de raisons d'être ensemble, lorsque se termine le morceau. Des couples se défont tout de même. D'autres lient leur amitié naissante sur un verre de champagne. Pour les plus mélomanes, cela se fait sur les accords de Bill Haley, Gene Vincent et son Be-Bop-A-Lula, quand entre deux standards du rock se pointe la fureur musicale de la Mano Negra.

Dans une ondulations des bras, j'ai vu Zénéto qui passait en compagnie de Guillaume. Ils revenaient de la cuisine, puis leur silhouette s'est perdue derrière une des portes qui donnent sur le long corridor. Sont-ils allés dans la chambre de Guillaume? Ou alors dans celle de Céline? D'ailleurs, où est Céline? Si elle ne se tremousse pas dans le salon, elle est en conciliabule avec Zénéto, il n'y a que ça. Dans ma tête, ça ne fait ni une ni deux secondes d'attente: il faut aller voir.

Lorsque la porte en bois de chêne, en se refermant, souffle la musique à l'extérieur de la pièce, je tombe effectivement sur eux. La pièce est aérée par deux fenêtres. De toute sa hauteur, elle est tapissée de bleu et de doré. Flanquée, à un angle, d'un meuble moderne à étagères; sur un pan de mur, elle est habitée par une grande armoire à glace. Tandis qu'un grand lit aux angles arrondis, et accompagné de part et d'autre par deux tables de nuit, donne son sens à l'harmonie de cette chambre visiblement consacrée au repos. Guillaume est affalé sur le lit, occupé à contempler le plafond. Il était assis et s'est laissé écrouler par manque de dossier, me dis-je. Quand à Zénéto, assis au pied du lit, il lui tourne le dos, et regarde dans la direction de Céline et de l'autre fille. Elles sont installées sur une longueur du lit et me font face. C'est leur regard à elles deux que je croise en premier. Guillaume qui s'est redressé, découvre ses dents en étirant le large sourire qui le caractérise, il me fixe de ses yeux malicieus. " T'étais où?", qu'il me fait. Je lui explique. Pendant ce temps, je look vers sa soeur et l'autre fille.

C'est la première fois que je vois l'autre fille. Elle est grosse de partout, disgracieuse de visage et ses yeux enfoncés sous la graisse lui confèrent une sorte de timidité dans le regard. Bref, c'est un boudin du genre qu'on voit et qu'on oublie. D'ailleurs, plus je la zieutais, plus je me disais quand même cette énormité à côté de Céline ne m'était pas totalement inconnue. C'était donc elle la grosse ombre qui la suivait partout dans le lycée, me souffla la voix du souvenir revenu. Et les deux semblaient aussi certainement copines que Zénéto et moi nous sommes amis. Mais quel déséquilibre, pour le compte. Pourquoi Céline avait-elle succombé à la tentation d'adopter pour double un monstre, un pur assemblage de difformités? Comment la grosse pouvait-elle jouer auprès d'elle autre chose que des rôles de servante? L'attraction qui les avait poussé l'une vers l'autre tirait-elle sa force de l'énergie de la jalousie refoulée, d'une part, du désir de se parer d'un faire valoir en la personne de l'autre, d'autre part? Tout ça me rendit Céline d'autant plus mystérieuse et attirante, à défaut de toute réponse tangible.

Pas de comparaisons. Mon amitié avec Zénéto est forcément différente. Quand vous éprouvez à l'égard d'une personne de l'affection, de l'admiration et du respect, et que tous ces sentiments vous les savez partagés parce que l'autre vous a toujours honoré d'une grande patience et d'une immense fidélité qui n'est plus à démentir, dans ce cas, vous pouvez être assuré, au plus profond de votre solitude d'être vivant, d'avoir accédé, parmi toutes les attitudes sociales que vous adoptez à longeur de journée, à la seule humaine qui soit absolument charitable: l'amitié. Du reste pour Zénéto et moi l'amitié est si spontanément démonstrative qu'on ne peut pas penser à un mobile de quelque sorte qui serait supposé la conditionner. Notre amitié, elle tient toute seule. Elle est régie par une libéralité absolue. Et l'échange y est autorégulé, comme le bien échangé est toujours inférieur au seul plaisir de la présence de l'autre. Les solitaires incrédules du coeur peuvent-ils savoir ce qui se passe au dedans de nous? Peuvent-ils concevoir que notre amitié a effacé la distance causée par l'altérité? Nos âmes se sont soudées entre elles. Elles se sont protégées par la haine de tout ce qui n'est pas leur union. Tel qu'en persistant, notre amitié a créé une âme pour deux corps, un seul regard pour embrasser le monde et le transfigurer d'un même élan.

Il faut l'éprouver pour le croire: le sentiment qui nous relie dépasse l'affection, il est au-delà de la sympathie, bien au-delà. La grâce qui l'anime tient à ce qu'il affleure la passion. Oui, notre amitié se tient au côté de l'inégalé amour. Etrangère à toutes contingences sexuelles, elle a pour nom amitié sublime.

Comme il le dit aussi Zénéto, des amitiés de telle sorte électives ne se rencontrent pas dans la nature sans être dictées par quelque destin, ou affinités chimiques. Il doit être inscrit dans le secret des écosystèmes humains, aussi, que ces amitiés uniques sont toujours conduites à leur terme. Et dans le cas où ce terme n'est pas la mort des deux, il précipite invariablement chez celui qui demeure ce déchirement d'une partie de lui-même.

Oh oui, je l'aime mon Zénéto, et comment pourrait-il en être autrement? Zénéto, il ment comme personne, jamais vu ça. Et raconte de ces trucs intimes, la bizarrerie de ses maux, son désespoir, tout ça, qu'il en arrive même à mettre mal à l'aise les moins sensibles. On aurait presque envie de le plaindre. Les filles elles, elles en auraient tendance à lui prendre la ziguounette pour le consoler. Quand on comprend pas que ça fait partie de sa stratégie pour alpaguer les filles, on en arriverait presque à croire que le Zénéto il s'écouterait un peu trop parler. Au lycée, il y en a qui disent qu'il est malade ou c'est sûr qu'y a un truc pas net chez lui, pour de bon.

C'est vrai, avec la façon dont il cause de lui, des saletés qu'il a dans la tête, et l'obsession dégoûtante de son fion qui se décortique tout seul, il a beau me dire, en douce, la tournure caustique, sensuelle et cruelle, c'est ce qui marche toujours. Mince, moi on me fera pas avaler qu'il est seulement normal, ce type. Bien sûr, cette étrangeté donne du liant à notre amitié. Mais même, objectivement je dirai qu'il y croit trop pour pas nécessiter l'opération. Il décrit son mal trop bien et ignoblement de surcroît. Non, non, à mon avis, il triture la corde des sentiments trop avec l'impact vibratoire d'une tronçonneuse sur un sexe de femme pour pas savoir de quoi il parle. A tous les coups il met dans le mille. Et comme il le fait pas avec le coeur (il en a pas), c'est sûr, ça doit provenir de la tête. Alors bon, la ziguounette ou autre chose, on a qu'une seule envie c'est qu'y fasse pas de mal.

Et puis, je sais pas moi, c'est pas ordinaire, il a cette étrange manie quand il parle de toujours avoir quelque chose dans les mains - votre stylo, votre porte-feuille, votre paquet de cigarette: n'importe quoi qui lui passe sous l'nez. Est-ce que vous avez remarqué? quand il parle il a le tic de tout démonter, de tout déchirer pour rebricoler ça à son échelle (il casse tout définitivement pour être plus exact). Et naturellement ce salaud! Tout en gesticulant des lèvres! Alors évidemment, on peut le remarquer quand il bousille vos affaires. On se pose des questions. Mais y'a aussi qu'il parle comme personne: il rend la réalité plus expressive et émouvante. En deux mots: il déconcerte. Alors on l'écoute. On est fasciné malgré soi par son impassibilité, sa maîtrise de soi, sa froideur, son flêgme, qui vous rongent la nuque en douceur. Car ça, y'a pas: c'est le genre à annoncer l'apocalypse en s'curant les

dents de son dernier repas d'oeufs brouillés à la confiture, Zénéto.

Moi je crois, en fait, que s'il vous saisit par les tripes si bien, aussi, c'est parce que son affreuse beauté est protégée contre la sympathie humaine, ou pas loin. En tous cas, je peux témoigner, si vous êtes pas son ami et encore, dès que son malaise vous a contaminé, il sait se servir de votre esprit comme d'un pion qu'il manipule sur l'échiquier de son imagination intelligente. Et rien à faire quand on connaît pas, il vous a déjà annexé, comme votre paquet de cigarette, et vous êtes devenu un simple matériel de transition entre ses mains.

Bref, les filles étaient prévenues, et je sentais que ma description de Zénéto leur avait plu. J'avais réussi à leur arracher des sourires, un rire et peut-être plus. Ça avait été aussi une bonne occasion pour gripper la machine à mots magiques qu'était Zénéto. Opportun, je m'étais glissé entre Céline et sa copine. ET puisque son regard à Céline m'avait semblé accueillant, c'est le coeur battant sous ma chemise, quand je discutais, que ma main avait glissé discrètement sur le dessus de lit vers sa main à elle. Afin de forcer la décision, il fallait qu'un contact physique fasse pétiller nos regards ou chavirer mon coeur définitivement, ce soir. Instant sublime et seconde d'éternité, l'atouchement avait eu lieu. Elle n'avait pas retiré sa main. Je bouillais de désir: Le frisson était devenu commun. Maintenant, lorsque nous nous regardions, Céline et moi étions complice de la même certitude de plaire à l'autre. Nous en étions presque devenu étrangers aux discussions qui s'entamaient autour de nous. Les amants ont ce qu'ils veulent, lorsqu'ils sentent que le désir de l'autre leur est tout acquis. Zénéto, pensais-je, il en était quitte, ce soir, pour une branlette, ou pour se taper la grosse. Couilloné par un jeu de mains et un oeil ardent, le Zénéto! Ça lui ferait les pieds, tiens.

Enfin, pas dupe de mon stratagème, Zénéto a donné le signal de la levée de camp, afin de tenter une diversion. Il voulait nous voir danser, disait-il. Seulement nous, on voulait se bécoter. Alors, quand on a quitté la chambre des parents, Céline et moi, nous avons laissé filé la petite troupe vers le salon, pour, à l'anglais, se réfugier dans sa chambre à elle.

Elle avait les lèvres molles, Céline. Toute sa bouche était élastique. Ça donne des baisers un peu baveux, mais souvent plein de fougue, les bouches tendres. Et plus ma langue valsait avec sa langue, plus nous étions excités. Moi, il fallait que je touche la peau grain de pêche, le long de ses hanches. Besoin de les palper, les caresser. De lui retourner la chemise en soie, de coulisser jusqu'aux seins, lui décrocher le soutien-gorge et lui butiner les tétons durcis d'excitation, en la tenant bien ferme contre mon corps, sa cuisse entre les miennes, histoire de m'y frotter la queue tel un chien. Elle, pas timide, cherchait l'ouverture de mon pantalon, à tatonner, puis avec une ferme douceur, sa main sur mon pubis s'est saisie de mon sexe, faisant remonter vers mon torse les ramifications de lierre d'un frisson exponentiel. Nos respirations étaient devenues haletantes, nos gestes incontrôlés.

Sur un matelas posé à même le sol, au milieu des parkas et autres vêtements des invités, nos corps nus et mélangés s'étaient laissés choir, dans la pénombre de la pièce. Un parfum de jasmin et de rut embaumait mes narines depuis les cuisses inondées de Céline: j'avais le doigt engagé dans l'agréable viscosité de son sexe. Céline se cambrait en soupirant, à mesure que sortant et rentrant dans son orifice, j'accélérais le rythme de sa jouissance. Viens, viens, m'exorta-t-elle pour que je la prenne.

Que ton con était bon, dans l'obscur silence! Céline, je veux être l'étiçelle de ta nuit. Blessier ton sexe par trop d'amour. Pétille à l'intérieur de ta fente chargée de larmes prêtes à couler comme le feu coule le long d'une torche, court, voltige, crépite, brûle la nuit sur ma queue, Céline. Petite lumière d'amour fébrile dansant sur les pentes incandescentes de mon ventre. Je ne t'éclairerai qu'un temps, jusqu'à ce que tu épuises mon ardeur, que frottant tes lèvres sur ma queue tu l'ais effritée jusqu'au néant. Ne laissant, cette fois, au fond de ta rétine que l'impression d'un bonheur chancelant, éphémère. Avec le souvenir de ton sein pincé entre canine et molaire. Puis rien. Une pensée qui se tient sur une allumette, brûle avec elle. Se consume dans l'attente de se propager dans la bouffée de notre première cigarette d'amant. Celle que tu tiens sur tes lèvres en forme de traînée de poudre. Pour atteindre la cervelle, le barril, la réserve d'image à munition. Et recommencer, toujours recommencer. Oh Céline, cette nuit, il a été beau de croire à l'éphémère clarté que tu avais dans les yeux.

Ma Céline, moi de trois ans plus petit, primitif, sensitif, prospectif, fugitif, dans ton pif et sans kif, j'insinue mes adjectifs. Je te joue les shérifs des plans furtifs. Toi tu aimes ma dégaine, ma peau mate, ma façon de t'éclater la chatte. Et d'y mettre, d'un coup d'pattes, au moins cent mille watts. Oh Céline, la féline, rejoins moi sur la natte, je te ferai découvrir la planète black, mes pénates, ma famille, la grande ville, notre façon, indocile, pas servile, d'apprécier la société civile. Allez Céline, sors de ton île. Au dehors, les cadors, vont te croque ton monocle, tu seras sans-culotte, ligotée, défagotée, et livrée, parigote aux mains de nous autres les faux patriotes. Allez Céline, soit pas snob, t'es pas noble, et tu peux d'un seul coup arracher ton auréole, ta camisole de bonnes paroles, ton air conforme de fille de la norme, éduquée au chlorophorme des idées uniformes. Rejoins nous baronne! Nous avons quitté les châteaux pour vivre dans des villes, pareilles à des asiles mentaux, où chacun, cloisonné dans son frigo, vit d'une vie d'incognito et rêve de pseudo Eldorado. Alors qu'il nous faut des recrues, que grandisse notre tribu, que tombe les murs bossus de cette cité déchue. Mais peine perdue, Céline. Je le sens bien, ce matin, c'était la fin de notre idylle de pacotille. Tu ne veux pas devenir partisane et sans calins, pas malin, tu m'as laissé m'en aller avec mon refrain jouer aux billes avec d'autres filles.

Quelle désolation seulement. Où étaient les vivants? Il n'y avait que des cadavres dans le salon. Les matelas et les sacs de couchage étaient de sortie. Il fallait enjamber tout ce beau monde, afin, au milieu des débris de la bataille, espérer retrouver Zénéto. Mais il avait laissé les autres invités finir sans lui d'épuiser la fête en un profond sommeil. Au delà de la baie vitrée, il trônait sur la terrasse, enfoncé dans un transat.

J'attendais des réprimandes, Zénéto demeurait étrangement coi, presque amorphe le Zénéto, et la tête toute éclatée d'avoir trop bu, ou de s'être tiré d'une mauvaise pliure de rêve. Au moins, étions nous seuls avec la nuit à sentir que le matin du monde allait s'offrir à nous. L'air était frais comme un glaçon, et nous cherchions tous deux sur l'horizon, au même moment, le point où le jour prend naissance. Nos regards se perdaient plus loin que là où le territoire de la ville s'arrête, parmi la rumeur et le chant des arbres, quelque part dans la chevelure de la forêt qui surplombe la ville et la véritable citadelle où nous nous trouvions, dans cette zone imprécise où le soleil ferait rougir ses pommettes.

Lorsque Zénéto a rompu le silence, j'ai tourné la tête dans sa direction, mais je ne l'ai pas vraiment regardé. Mes yeux ont tout de suite cherché la profondeur à l'arrière plan de son visage: au loin et plus bas s'étendait Paris et ses lumières. J'ai entendu: " mon père est mort, Alexandre." Puis, il y a eu ce splendide bain d'air rouge et bleu et transparent comme si un lac de diamant se déversait sur Paris. Devant cette vision, chacun des rayons ayant impressionné ma rétine, mon regard s'est rétracté comme les antennes d'un escargot. Bien que les yeux me piquaient, je les ai maintenu ouvert. Mon regard s'est alors stabilisé sur le profil reposant de Zénéto que je voyais maintenant s'illuminer, lui aussi, dans la fraîcheur du jour.

Zénéto s'était accoudé à la rambarde de la vieille terrasse bourgeoise. Il était dégoûté. Mon père est mort, répétait-il. Sa voiture a été renversée dans un ravin par un camion. Mais c'est pas un accident. Ils ont tué mon père, Alexandre. Quoi, qui ça? Je ne sais pas encore. IL avait des ennemis. Je ne sais pas. Mais, je me vengerai. Je tuerai ces salauds. Je les tuerai tous!, a dit Zénéto avec un tremblement d'émotion dans la voix. Tu m'aideras Alexandre? On va aller au Costa Rica et on va tous les bousiller. On ira Zénéto. Je te promets qu'on ira.

L'asticot criard, fief de sang et de merde, déjà là dans la pomme ravie à l'encontre de toute espérance d'éternité, avait montré sa face blême comme le malheur de Zénéto. Maintenant dans nos nerfs, il brouillait nos entendements. Nous aurions pu nous raconter nos rêves. Moi, lui décrire ma nuit. Mais non, les vers, anges de la décomposition, rôdent toujours au détour de la vie. La mort existe donc bel et bien, même les jours de fête...

Le 27.12.86:

Il est une heure de l'après-midi, mon mari et moi attendons avec impatience le retour de notre deuxième fils. Avec son meilleur ami, ils sont allés en soirée, mais depuis hier, Alexandre ne nous a pas donné de ses nouvelles. Je suis à la fois inquiète et irritée, car je trouve que connaissant mes problèmes de santé, il aurait pu faire l'effort de revenir plus tôt, ou au moins de téléphoner.

Le 28.12.86:

Hier Alexandre est rentré à trois heures de l'après-midi, il s'en est d'ailleurs excusé. Le gamin était très content de sa soirée et de sa journée, comment dans ces conditions garder du ressentiment... Aujourd'hui la journée est passée très vite, nous sommes allés voir le NOM de la Rose, j'ai beaucoup aimé ce film. Je pense que nous devrions tous nous distraire beaucoup plus que nous le faisons. AU Diable le travail et l'austérité... .

Le 29.12.86:

Aujourd'hui, j'ai sagement repris le chemin de la rue Lhomard, en espérant que d'ici trois ou quatre mois je ne repartirai pas à la case départ. Je vais essayer de m'en sortir le mieux possible, en préservant au maximum ma famille et mon emploi. Pour le moment je me sens active et efficace, voir indispensable, ne serait-ce que pour régler les problèmes administratifs de mon foyer (ce qui en fin de compte prends pas mal de temps) .

Le 31.12.86:

J'ai travaillé jusqu'à douze heure seulement et mon mari est venu me chercher rue Lhomard, je me suis aperçue que cela lui faisait quelque chose, car il m'embrassait, quant à moi j'ai été très heureuse de le sentir près de moi pendant que l'on me faisait les rayons.

1er janvier 1987;

Le réveillon s'est passé d'une manière classique, c'est à dire en famille. Nous n'avons pas pu nous empêcher de parler de mon frère, DE chercher des photos. Quelle tristesse, comment une telle chose a pu arriver ? Aujourd'hui un frère de mon mari est venu nous présenter ses voeux, avec sa femme et ses enfants. Tous les ans il vient nous voir (il est le seul à faire cela), je trouve son attitude bien sympathique.

Le 3.01.87:

Enfin la famille est au complet. Nicolas est arrivé ce soir très enthousiasmé par son séjour. Mon mari bien que très fatigué par son travail m'a beaucoup aidée à remettre de l'ordre dans l'appartement. J'ai remarqué qu'il était plus attentionné qu'avant... .

Le 7.01.87:

Demain dernière séance de radiothérapie, heureusement car les perturbations dans les transports me fatiguent beaucoup. Ce soir Alexandre a eu la gentillesse d'acheter une galette avec son argent de poche. Nicolas par contre s'est montré exigeant et égoïste. J'ai toujours l'impression qu'il cherche à me mettre en colère. Ce soir le problème a très vite été réglé, j'ai dit non en expliquant les raisons de mon refus avec calme.

Le 9.01.87:

Saoundre me téléphone tous les jours, je m'efforce de la rassurer en lui disant que je mène une vie tout à fait normale, les choses les plus importantes à mes yeux étant préservées à savoir mon emploi et la tenue de mon foyer. Naturellement, je suis beaucoup moins active que l'an dernier où j'ai accumulé les heures de travail à un rythme infernal.

Le 11.01.87:

Je suis allée faire une courte promenade dans la forêt de Meudon en compagnie d'Alexandre, Nicolas n'ayant pas voulu mettre le nez dehors en raison du froid. Cette promenade m'a fait du bien, car en ce moment mon mari travaille samedi et dimanche compris, de ce fait nous ne sortons plus.

Le 12.01.87:

Gros problème aujourd'hui dans les transports, fort heureusement il y a des gens aimables. Je suis rentrée en voiture accompagnée par une jeune fille. C'est fou ce que les petites choses de la vie peuvent parfois prendre de l'importance. Le thermomètre chute, il n'y a plus de bus, c'est le drame ou presque... .

Le 13.01.87:

Je viens de recevoir un coup de téléphone d'une cousine de passage à Paris. Je l'aime beaucoup et l'espace d'un instant je me suis replongée dans la vie de Tananarive où j'ai vécu heureuse il y a une quinzaine d'années déjà. Autre événement heureux de la journée, on m'a livré le lit que j'avais commandé il y a plusieurs mois. Je constate que plus je vieillie plus je suis attachée à mon confort. Lorsque je dis mon confort, il s'agit du confort de mon mari et de mes fils.

Le 14.01.87:

Rude journée, je suis allée travailler à grand peine et suis revenue à pied car plus aucun bus ne circulait. Cela fait environ cinq kilomètres. Certes, la forêt de Meudon a beaucoup de charme sous la neige et je suis une bonne marcheuse, mais je me demande tout de même si je recommencerai l'exploit demain. Cela dit j'étais tout de même ravie d'avoir pu faire cette marche sans trop ressentir de fatigue.

Le 15.01.87:

Je redécouvre aujourd'hui la joie toute simple du tricot. Je crois qu'il est indispensable que je me remette à faire tout un tas de petites choses (dessiner, lire), car je me suis laissée envahir par les soucis du "quotidien".

Le 18.01.87:

Hier je n'ai pas pu écrire une ligne trop traumatisée que j'étais par l'attitude de Nicolas. A onze heures du soir je lui ai demandé d'éteindre la télévision et d'aller se coucher. Cela a immédiatement déclenché son agressivité verbale dans un premier temps et physique ensuite puisqu'il a défoncé la porte de sa chambre à coups de poings. Je suis écoeurée.

Le 19.01.87:

J'ai vu le docteur Villon aujourd'hui. Je dois commencer la chimiothérapie à la fin du mois. Ce sera plus contraignant que je ne pensais et plus long aussi (six mois). Je suis moralement prête à supporter cela.

Heureuse surprise ce soir lorsque je suis rentrée, Nicolas avait préparé le repas et mis la table... .

Le 20.01.87:

Aujourd'hui j'ai travaillé une journée entière avec beaucoup de plaisir et sans fatigue excessive. Depuis la scène déplorable de l'autre jour Nicolas est devenu plus gentil, il aide un peu, ce qui me soulage et contribue à créer un meilleur climat.

Le 21.01.87:

J'ai fait encore aujourd'hui une journée de travail sans trop de fatigue. J'ai préparé le repas, cela me promet d'oublier les contraintes de l'hôpital. Tout compte fait je me demande parfois malgré mes problèmes de santé si je ne suis pas encore plus active que certaine femmes.

Le 22.01.87:

Ce soir je suis très fatiguée. Je me prépare doucement à la chimiothérapie. Je me suis fait couper les cheveux très court sur les conseils du docteur Villon, et samedi je vais aller choisir une perruque. Tout cela ne m'amuse guère. Je crois que la grande leçon à retenir de la maladie, c'est l'apprentissage de l'humilité. J'accepte cela parce que je sais que c'est temporaire et que je peux mener une vie active.

<<

-- Tu ne dors pas Alexandre ?

-- Je viens de me reveiller. Quelle heure est-il ? J'ai beaucoup dormi ?

-- Pour moi, Alexandre, il n'y a que deux heures que tu es couché.

-- ... ah, et quelle heure est-il ?

-- Tout juste neuf heures.

-- Tu es bien matinal, Zénéto.

-- Bof, je travaille un peu. J'ai pas écrit tellement: je trie pour l'instant. Je sais ce que tu penses. C'est le fouilli complet, mais j'ai mes repères. Je fouille, je trie et je classe. Là, ce sont les textes de la cinquième porte. A côté, les dialogues. Devant: les inclassables. Derrière les piles: le gros oeuvre, Tous les brouillons mélangés. Pratique, non ? Je plonge ma main au hasard. Je fais un petit tas des textes qui correspondent à ce que j'ai déjà ordonné et classé. Quand j'ai terminé, je complète la pile des feuilles de l'agencement final. Elle est à mes pieds. Ce qui n'est pas dialogues ou relatif à la cinquième porte retourne au fond, ou rejoint les "inclassables" qui signifie pour moi: les textes que par fantaisie je suis susceptible d'imicer dans ce que je joins ensemble. Simple, non ?

-- Et ça, c'est quoi ?

-- Ah oui, c'est le journal de ta mère. J'en ai utilisé des passages.

-- Mais tu rigoles ou quoi ? Qu'est ce que ma mère a à faire avec la littérature ?

-- Calmos, Alexandre... il était dans les manuscrits... pour l'instant je le lis... on verra bien ensuite. Pourquoi invoquer la littérature? Ce qu'écrit ta mère est très claire. D'ailleurs, tu sais, ce qui me fait sourire est la façon dont, dans son journal, ton frère et toi êtes perçus. Tout se passe comme si elle ne connaît rien de ta vie, tandis que ton frère est toujours celui qui se fait prendre dans les filets de sa mauvaise humeur parentale. C'est ainsi dans tout le journal ?

-- Tu me prends à froid. Je ne sais plus et là, je suis trop mal pour faire un effort de pensée. La sensation que j'ai est e-ffroyable.

J'ai encore la tête en feu, serrée dans un étau avec des piques sur les mâchoires de ma migraine. Puis j'ai tellement envie de ne faire que fumer et dormir. Il y a encore à fumer ?

-- Tout est sur la table. Sers-toi. Ca va aller, quand même, tu as l'air pâlot .

-- Je ne suis pas en forme, je viens de te le dire.

-- Pas au point d'être incapable de lire, au moins ?

-- Si, justement.

-- Tu ne vas pas relire les textes de la mansarde, je les ai retrouvés ?

-- Pour l'instant, c'est impossible.

-- Ca me dérange un peu. Comment va-t-on faire? J'ai besoin de toi pour leur agencement dans le livre.

-- Non, pas tout de suite.

-- Bon, je fais tout à ma sauce... . Tu ne veux pas qu'on les relise vite fait ?

-- Non.

-- C'est pourtant nécessaire. Il s'agit de l'ouverture d'une porte, d'une avancée dans l'inconscient...

-- Non, j'te dis, je suis trop mal. Tu me réveilleras quand tu auras terminé. Moi, je préfère reprendre le contrôle du livre à partir des années folles.

-- Soit. Réponds juste à ceci: est-ce que le journal de ta mère doit être lu deux feuillets par deux feuillets, ou faut-il en augmenter la densité pour que, lors de la lecture, l'attention soit également soutenue?

-- Zénéto ... Tu abuses de moi.

-- Tu as sans doute raison. Autant pour moi: je m'y prend mal. Disons que le journal de ta mère serve d'armature à ce que nous nous voulons raconter. Tu vois, je voudrais savoir quelle épaisseur doit avoir cette armature. Je veux dire, tu as déjà regardé à travers la palissade d'un chantier? Le sol y est souvent creusé par des cauffrages d'où sortent barres et fils d'acier. Tu sais que cet assemblage est l'armature de béton? Eh bien, les cauffrages permettent un jeu sur l'épaisseur des murs ou des piliers de cette armature. C'est ce qui me manque... je crois que la longueur des passages du journal de ta mère jouent le rôle de ces murs de fondation. Je conçois quelle épaisseur minimale et maximale est envisageable. Seulement, je le conçois extrait après extrait . En somme, je n'ai pas de projet d'ensemble. J'ignore à quelle architecture je travaille. S'agit-il d'un labyrinthe? Ou, pourquoi pas d'une tour? D'une édification au type bien marqué comme un château, un immeuble? Certes, je ne pense pas ni à une cabane ou une sorte d'édifice mobile tel qu'un bateau. Mais à dire vrai: ma composition me semble d'une forme encore trop vague; et mon esprit scientifique ne peut s'y résoudre.

Tu l'auras remarqué j'exclus l'hypothèse qu'il puisse sagir d'une structure à géométrie variable. Pour l'instant les fragments que j'ai assemblés se correspondent. Et je n'ai pas encore puisé dans la pile des textes inclassables. Mais quand ce sera le cas, pense aux textes de la mansarde; quelle forme cela prendra-t-il? Je l'ignore. Est-ce que tu le sais?

-- C'est si important?

-- Pour moi, oui.

-- Tu n'as qu'à considérer, je ne sais pas moi, que sera devenue

apparente la cage du Delirium Tremens, par exemple.

-- Tu veux dire que le journal de ta mère sert de structure au Delirium Tremens? Et que cette structure est une cage? C'est inattendu.

-- Une cage... oui, enfin un univers de signes parmi l'univers des signes... Est-ce que la réponse te convient?

-- J'en conçois la possibilité de nouvelles combinaisons de **textes**. En revanche je n'y vois guère plus clair. Dans ta vision le delirium est-il la cage ou son contenu? Agit-il également dans les lignes qu'a écrit ta mère?

-- Selon moi oui. Il est perceptible aussi bien dans nos textes que dans ceux de ma mère. Bien évidemment ma mère a toujours combattu le Delirium Tremens. D'ailleurs, il ne fait pas partie de son éducation.

L'incurable ennui et les angoisses macabres n'altèrent pas la vision qu'elle a de la vie. C'est la vie elle-même qui est porteuse de sa propre misère non idéalisable. Le Delirium n'est cependant pas que sentiment d'échec, refus, inhibition, il est le malaise, l'hallucination poussée jusqu'aux limites de la folie. L'état qui survient après le sevrage brutal de toutes drogues. Tu dis toi même Zénéto, que certains deviennent comme saoul à force de mal ingurgiter les événements de leur vie. Ne pourrait-on pas dire qu'eux également sont enfermés dans un Delirium Tremens? Que ce mal qui ne s'apparente pas seulement à l'ennui et qu'eux ressentent viscéralement leur tient lieu de prison? A savoir, maintenant, du corps humain ou de la ville lequel sécrète le poison, je n'en sais rien. Je suis d'accord avec toi, il est nécessaire d'être égotiste et de se moquer des vieux si on ne veut pas trop jeune être ligoté par leur propre névrose et les relents de leur certitude de déçus. De même faut-il pouvoir échapper à toutes les autres drogues. Voilà tout ce que je peux t'en dire.

Le 23.01.87:

Ce soir, j'ai une folle envie de vacances. Je pense qu'entre deux séances de chimiothérapie nous pourrions partir tous les quatre nous reposer, j'aimerais beaucoup profiter des vacances de février. J'ai envie et besoin de dépaysement. La vie austère que je mène me pèse brusquement. Je passe toutes mes journées à peu près ainsi: travail le matin ou toute la journée au bureau selon que je dois ou non me rendre l'après-midi à l'hôpital. Dès que j'arrive chez moi, je fais quelques courses et prépare le repas... Tout cela manque de fantaisie.

Le 25.01.87:

La perspective de ma première séance de chimiothérapie ne m'enchanteguère, je ne sais pas ce que je redoute le plus: perdre mes cheveux, être malade, maigrir... . Tout ce que je peux dire c'est que j'ai envie et besoin de vacances, mon mari est d'accord sur le principe. Peut-être partirons nous sans les enfants.

Le 26.01.87:

Ce soir je suis allée voir le médecin homéopathe que je consulte régulièrement. Je suis tout à fait persuadée que ce qu'il me donne est un excellent complément du traitement que j'ai à Curie. J'essaye, parce que je pense que c'est très important de voir la vie d'une autre façon, de ne plus être contrariée pour des petites choses. J'ai beaucoup de mal à y parvenir, cela suppose de changer les habitudes de la famille, que chacun participe pour le bien être de tous, au lieu que je m'épuise seule pour le bien être des autres.

Le 27.01.87:

Aujourd'hui je n'étais pas bien du tout. Je suis rentrée à la maison très fatiguée. Les enfants ont préparé le repas. J'ai la nette impression que plus la date de ma première chimiothérapie se rapproche plus je suis malade.

Le 29.01.87:

Je commence demain ma première séance de chimiothérapie. J'avoue ne plus penser qu'à cela. Je suis lasse, irritable, incapable de fixer mon attention sur quelque chose. Ce qui m'ennuie le plus c'est de devoir acheter une perruque. J'ai de plus en plus envie de partir en vacances, d'échapper ne serait-ce qu'un moment à toutes ces contraintes.

Le 30.01.87:

J'ai eu ma première séance de chimiothérapie aujourd'hui, à quinze heures. Il est à présent vingt deux heures et cela va très bien.

J'ai vu une jeune femme arriver en larme, prise de panique, dire qu'elle avait mal partout, était épuisée, ne supportait plus cela (personne ne l'avait encore touché...). Avec beaucoup de gentillesse les infirmières ont dédramatisé la situation. Tout est rentré dans l'ordre très vite. Les infirmières sont toutes très douces, aimables, et font leur possible pour rendre les séances supportables. C'est touchant et réconfortant (je suis très sensible à la gentillesse).

Le 01.02.87:

Hier, j'étais si déprimée que j'ai préféré ne rien écrire. Aujourd'hui cela allait un peu mieux, mais j'ai du faire de gros efforts pour me lever et me laver... . Je ne parviens pas à libérer mon esprit de la "maladie", ce qui fait que je ne parviens plus à me concentrer. Je me sens atteinte

non pas dans mon corps, mais dans mon esprit. Je me sens faible et vulnérable. A présent je comprends beaucoup mieux pourquoi il est si important d'avoir bon moral.

Le 05.02.87:

Ouf, les effets de la chimiothérapie commencent à disparaître. Cela fait remonter le moral de toute la famille, et en premier lieu le miens. C'est incroyable comme de simples nausées peuvent gâcher la vie. J'ai pu néanmoins travailler au bureau, mais j'ai dû me reposer dès mon arrivée à la maison. Demain je dois subir la dernière perfusion de la première série (celle qui rend malade). Tant pis, c'est indispensable... .

Le 06.02.87:

J'ai vu aujourd'hui dans le métro un homme d'environ quarante cinq cinquante ans qui pleurait. Il avait l'air de souffrir moralement de manière abominable. J'étais assise à côté de lui. J'étais peinée pour lui, mais incapable de lui adresser la moindre parole de réconfort.

Le 08.02.87:

Ce soir j'ai cru que notre malheureuse 104 ne nous permettrait pas de raccompagner ma soeur chez elle. Heureusement, les garçons sont venus nous aider à pousser. Bref, le miracle a eu lieu. Aussi curieux que cela puisse paraître, cela m'a amusé. Je me sens à présent gaie et dynamique. Il est vrai que j'ai un mari adorable qui sait rester calme dans ce genre de situation... .

Le 09.02.87:

Journée banale, mais précieuse. Je travaille avec des gens que j'aime dans un cadre agréable. Depuis que je me ménage un peu, je n'ai plus cette impression d'épuisement permanent que je ressentais l'an dernier, ce qui fait que j'ai de plus en plus souvent le sentiment d'être en pleine possession de mes moyens. Je suis moins nerveuse à la maison. J'apprécie beaucoup plus les gens qui m'entourent et les petites choses de la vie (c'est peut-être cela le côté positif de la maladie?).

Le 15.02.87:

En début de soirée nous avons accompagné mon plus jeune fils à la gare. Il restera une semaine avec ma tante de Chartres. Je suis contente que mes fils aillent parfois chez elle, cela leur permet de bénéficier d'une grand mère qu'ils n'ont plus. En outre, ma tante peut les recevoir dans une grande maison. Une chambre mansardée attend Alexandre. Il pourra jouer à être un écrivain dedans... .

Sur le bureau, dans la mansarde éteinte, immobile et vide, au milieu du ciel, le bleu encadré tombe doucement en un rectangle de glace pur, bientôt immergeant toute sa longue transparence dans la vapeur du silence trop chaud de la pièce obscure et étouffée. Et la couleur se fond en une nappe bleutée, répand les plis de sa lumière sur les papiers, s'étire sur toute sa surface, recouvrant les mains qu'elle sectionne à partir des poignets; tandis qu'au delà, le corps demeure incrusté dans la nuit de la chambre, raide et aussi inébranlable qu'un meuble sombre... les yeux ne réagissent plus. Ils sont comme suspendus sans pesanteur dans le noir, vides et figés devant la colonne de bleuté, incapables de transmettre la beauté cristalline d'un jour se levant... (Je me sens sec comme une poutre cramée, un claquement de fouet, et tout déséché dedans à force de me décomposer comme un fruit abandonné sur une table et il y a un chien gâleux et traqué qui s'oublit dans mon ventre et ma langue rapeuse et fourchue pisse toute sa bave, se couvre de furoncles purulents et la voix sortie de ma gueule pourrait toujours avant d'éclore, et c'est pas une voix, c'est un rot, un raclement de neurones, les derniers frémissements d'un encéphale fermé à clef, une diarrhée cogitale avortée par la serrure, une phrase où les sons pullulent sans former de mots, et je reste muet toute la nuit, et mes oeils de chair morte se creusent une galerie ignoble pour bouffer le fond de mon crâne, et je m'enfonce comme un vermisseau dans un océan obscure, rempli de vide, un laboratoire de dérangés avec des mots qui se vomissent les uns sur les autres, tous enchevêtrés salement les uns dans les autres, tous frénétiquement convulsés d'une envie inhumaine de parthouze, et ils dessinent des trajectoires incompréhensibles dans le vide, éjaculent des algorithmes du plaisir à tout va, et impossible de les arrêter, et ma tête brûle et tout tourne devant moi et les formes se crispent en hurlant dans mes rétines éclatées. O maman, n'avez-vous jamais entendu des couinements aussi effrayants? Un autre a pris ma place, qui me bouffe comme un ténia, désosse le bel assemblage de votre logique, et dévore les rognions de votre morale et il chit des mensonges acides et des lâchetés meurtrières en levant le voile sur son désir singulier et violent de m'assassiner. O maman, ne l'entendez-vous pas, il est installé dans mon crâne, comme un rat chez un éléphant et fait son diner de tous vos principes ? Il gueule qu'il va transformer ma pine en un coquillage pointu, parce qu'il veut vivre dans l'intégrité de mon être, et qu'il réclame la force de l'amour, et qu'il veut sucer le suc des choses, et grignoter tous les clitoris, et lécher tous les trous du cul, et il dit qu'il veut faire vibrer son don à se dissiper hors de ses tâches, et qu'il fera de moi un cadavre répugnant si je ne lui obéis pas, et de toute façon qu'il dit, je serai un cada-

vre grouillant de vers, un squelette infecte et puant avec pleins de morceaux de chair frustrée encore accrochés sur les os, et y'aura pas de différences. O maman, les choses que je ressens personne les a-t-il jamais ressenti ? Je n'ai plus la force d'endurer cela, je veux courir le risque d'étouffer dans la sensualité, de sombrer dans le vide, et je veux contempler le monde sans efficacité, sans pouvoir, sans utilité même, et si je suis un ventre creux, un pouilleux, un tordu, un lézard, un gnome, un salsifi, un recalé des statistiques, je commencerai par bouffer les testicules du premier venu, et j'offrirai les miennes à la consommation et au cannibalisme public, et en attendant je me nourrirai des restes de votre éducation qui pendent déjà au bout de mon sexe, gluant, s'il vous plaît ! Surtout maman, ne me dénoncez pas, n'essayez pas d'appeler la police, n'ayez pas honte de votre fils, regardez juste de temps en temps comme il devient, prenez son mal en pitié s'il vous amuse de le juger ainsi, et étendez quelques fois votre main vers sa tête douloureuse puisqu'elle est encerclée par l'obscurité de la nuit et de la mort, et ne soyez pas effrayée si un jour on vous apprend que je suis mort; je n'ai pas fait tant de manières, moi, quand à la maternité les présentations ont été faites, une grande inconnue m'observait les yeux et la bouche béante: vous me dégoutiez, et vous aviez beaucoup changé, jusque dans le blant de vos yeux que vous aviez d'effrayant, d'un jaune sale et vitreux, et surtout lorsque vous piquiez le mien avec le votre, votre regard jauni me glaçait, et vos ongles longs et sales qui portaient des traces de sang et de vomis, me pétrifiaient, tout sentait la mort dans votre corps rigide, votre poitrine était dure comme du marbre et votre visage émacié ne reflétait guère plus que l'ombre d'une vie rancée: l'étrangère que vous étiez déjà me révoltait, j'ai eu la politesse de ne pas vous le faire savoir pendant quinze ans; maintenant laissez moi donc mourir en paix puisque c'est dans les serres de votre bonne volonté que j'agonise; déjà, je ne sens plus les limites de mon être, l'enveloppe qui contenait la forme de mon organisme naissant vient de crever, l'ensemble des matériaux poussiéreux de mon humanité n'est plus tenu par la vie, et je menace d'un instant à l'autre de m'effondrer, comme ça, instantanément en une fine poussière pour échapper d'entre vos doigts pressants. Ma petite voix me suggère même que je ne vais pas rester dans ce grenier, ônom de dieu quelle putain d'envie j'ai de m'jeter par la fenêtre!, et tout de suite alors, et il n'y aura rien à dire, rien à regretter, et je serai un diable au paradis sorti des ténèbres, sitôt traversé le vasistas d'un seul élan vers le ciel..., ô ma mère si tu savais comme je suis loin, et plus loin encore, et sans efforts je te quitte, j'impose un respect tout naturel aux oiseaux et les fait s'écarter sur le passage de mon corps, et je file ômaman, et droit devant, et comme un colosse sans jamais faillir, et là haut, je le crois, on peut voir que j'ai cressé le sillon d'une larme dans la joue du ciel, ômaman je déchire la toile de l'air comme un ciseau, j'ai la dignité d'une comète tu sais, il faut continuer n'est-ce pas?, je vais croiser des astres et des étoiles, ômaman les fissures de l'alcool dansent en hiéroglyphes sur ma peau et leurs reflets brillants en remontant me griffent le coeur, des rafales multicolores froissent leurs ailes sur mes joues et je vomis le bleu du ciel à une allure fulgurante, maman, je cottoie maintenant le haut des édifices, je vois le soleil, maman, il est au-dessus, tout au-dessus, mais même s'il n'était pas si éloigné, pour peu que je tende la main, j'ignore si je veux encore en décrocher un quartier... . O maman ne soit pas triste, juste avant de m'écraser,

lorsque mon âme silencieuse s'élèvera au point de s'embraser et de se dissiper aussitôt en écume, quelles amertumes, quelles injustices terrestres, pourraient contrarier la révélation de la nuit? L'absence sera achevée... le silence sera pur... je serai mort et toi vivante... mais à la vérité c'est toi qui sera morte et moi je vivrai dans ton sommeil, et chaque jour qui succède, je me scinderai... je laisserai un peu de moi-même lover dans ta nuit unique... j'attendrai le soir pour nous retrouver...) .

Depuis la meurtrière du ciel, le clair-obscur va tomber floconneux, tout prêt à éclore en clarté. Et la mer de la nuit trainera tristement sa jupe bordée de dentelle en se retirant pour disparaître dans le fond de la pièce. Je ne décollerai pas. Mon corps m'aura échappé. Il se sera crispé pareillement que mes pieds de bois dur, trop solidement arrimés au sol...

Rêve tout n'aura été que rêve. Se peut-il seulement que ce matin toutes conquêtes effrénées se racornissent à la pointe de leur élan?

Je cherche l'homme qui ébruite son sommeil de jour.

Le 17.02.87:

Ce soir je ne suis pas bien du tout, je n'ai pas pu travailler cette après-midi. J'espère être en état d'aller au bureau demain. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je ne peux guère cacher mon épuisement. J'ai tout de suite le visage livide et les traits marqués (on m'en a fait la remarque aujourd'hui). J'attends avec impatience la fin du traitement. J'espère avoir retrouvé un aspect normal fin décembre

Le 23.02.87:

J'ai travaillé toute la journée, mon mari est venu me chercher, heureusement. Je suis lasse, je me sens fragile physiquement et moralement vieillie avant l'âge.

Le 24.02.87 :

Je suis moins fatiguée qu'hier, j'ai pourtant travaillé toute la journée. Je suis déprimée et lasse de tout. J'ai envie de "beauté, pureté, gentillesse"... . En résumé, j'ai envie de faire "peau neuve" etc. de changer d'environnement ne serait-ce que le temps des vacances.

Le 27.02.87:

J'ai commencé aujourd'hui ma deuxième séance de chimio. Comme je tousse le docteur Dorval veut que je passe une radio des poumons à la fin du mois. Malgré tous ces désagréments je veux absolument être forte physiquement et moralement, car j'ai l'impression que le procès des assassins de mon frère ne va pas tarder. Mon mari et mes enfants sont adorables, cela m'aide beaucoup.

Le 03.03.87:

Le samedi 28, j'ai été sérieusement malade (quarante de fièvre, le visage cramoisi et ayant doublé de volume). Les infirmières m'ont dit que j'ai du faire une allergie à un produit. Elles en tiendront compte pour le prochain cocktail de médicaments... Mon mari était si consterné que lundi soir il est revenu avec le collier que j'avais remarqué la semaine précédente. Quant aux enfants ils se sont activés... Je ne me plains pas de trop tant que je suis en état de travailler.

Le 16.03.87:

Ouf! Je commence seulement maintenant à me sentir mieux. J'ai mis plus d'une semaine à me remettre des dernières séances de chimio. J'ai été très faible, incapable de me tenir debout pendant deux jours. Après la dernière injection j'ai également maigri. A mesure que mes forces reviennent la dépression s'éloigne. Par ailleurs pour ne plus être traumatisée par les problèmes familiaux divers et variés, j'ai demandé à ne plus être tenue au courant. La politique de l'autruche me semble être la meilleure solution.

Le 18.03.87:

Mes forces reviennent de jour en jour, mais je ne parviens toujours pas à grossir. Tant pis! Pour le moment, je travaille à temps complet. Plus je suis active, et plus je me sens heureuse et forte. Le soir je prépare avec enthousiasme nos prochaines vacances. Nous en avons vraiment besoin.

Le 19 .03.87:

J'étais si fatiguée aujourd'hui que j'ai dormi toute l'après-midi. Je sens une gêne dans la poitrine par moment et je tousse toujours. Je dois passer une radio des poumons et une mamographie le 30, je suis très inquiète. Dans ces cas là je suis incapable de faire des projets, de me concentrer.

Le 22.03.87:

Le week-end s'est passé normalement en famille. Je me suis reposée, mais j'ai également pu préparer un petit peu la semaine à venir, car je vais être très occupée. Une de mes soeurs trouve que je me fatigue de trop dès que je me sens un peu mieux, mais pour moi être active cela fait partie de ma joie de vivre. Je voudrais tellement faire plus de choses...

Le 23.03.87:

J'ai travaillé toute la journée, mais sans grand enthousiasme. Demain soir je dois me rendre à un cocktail, mais s'il pleut comme aujourd'hui, je ne me sens guère le courage d'y aller. Nos vacances commencent à bien s'organiser. J'ai vraiment besoin de me changer les idées. Depuis mon retour de vacances d'août j'ai passé mon temps entre l'hôpital, le bureau et les tâches ménagères... .

Le 24.03.87:

Je ne suis pas allée au cocktail, car j'étais très fatiguée. Je fais déjà un maximum de journées complètes, je pense que je dois encore me ménager.

Le 25.03.87:

Je viens de voir le film Racine 2, où il était question des difficultés rencontrées par les couples mixtes. Je crois que malgré le temps et l'évolution des moeurs les mentalités n'ont pas changées. Cela m'a rappelé de bien vilains souvenirs.

Le 26.03.87:

Aujourd'hui je suis allée voir ma gynécologue qui m'a trouvée en très bonne forme. Elle m'a dit que par rapport à ses autres patientes soignées en chimio je supportais bien le traitement (pour le moment du moins). Cela m'a redonné confiance.

Le 27.03.87:

Je perds à nouveau beaucoup de cheveux, je me demande vraiment si à la fin du traitement il m'en restera encore... . Enfin tout cela est secondaire, je concentre toutes mes forces sur l'amélioration de mon état général. Je sens mon mari très proche de moi et très désireux de voir ma santé s'améliorer, cela m'aide beaucoup.

Le 07.04.87:

Cette fois-ci j'ai tellement perdu de cheveux que je suis allée m'acheter une perruque hier. Cette démarche m'a profondément déprimée. J'espère n'avoir qu'environ six mois à les porter. Demain resultat de la mamographie et de la chimio dure; j'espère que je serai malgré tout en état de préparer mes vacances. J'attends beaucoup de cette période de repos.

Le 12.04.87:

Le résultat de la mamographie est très bon, mais la dernière injection m'a rendue sérieusement malade (une nuit et une journée seulement).

Je retrouve chaque jour un peu plus ma forme. J'ai la nette impression que mon état général s'améliore, Je me sens plus solide moralement et physiquement. Demain je pars en vacances, seule avec mon mari (c'est la première fois). Je veux tout oublier pendant quinze jours.

Le 16.04.87:

J'écris ces quelques lignes face à la montagne, c'est merveilleux. Pour la première fois je suis en vacances seule avec mon mari, cela se passe très bien, car nous sommes fatigués en même temps, dynamiques en même temps.
Aujourd'hui nous allons essayé de dénicher des sculptures. Quel plaisir de flâner....

Le 17.04.87:

Nous sommes encore un peu fatigués, aussi faisons nous de courtes promenades. En ce moment nous ne cessons de faire des projets. J'espère surtout que mon mari n'aura plus la faiblesse de se laisser culpabiliser par sa famille qui, depuis que nous sommes mariés, nous a toujours reproché notre train de vie. Je suis persuadée que cette peur de voir périodiquement tous mes efforts anéantis a largement contribué à préparer le "terrain" de la maladie(mon mari harcelé par sa famille française m'a laissé plusieurs fois dans la misère pour l'aider) . Ce qu'il y a de terrible c'est qu'il nie cette aide. Tant qu'il n'aura pas le courage d'aborder franchement le sujet avec moi j'aurai peur.

Le 18.04.87:

Hier nous sommes allés faire une promenade dans la montagne (six kilomètres aller-retour). Je récupère aussi vite que mon mari si ce n'est plus vite. Hier au soir nous avons mangé une fondue avec d'autres clients de l'hôtel, c'était très agréable.
Je suis curieuse de tout, j'ai envie de découvrir des petits chemins, de faire des randonnées en raquettes, d'aller en Italie... . La seule chose que je ne souhaite pas faire c'est du ski, car je ne tiens pas à me casser un bras ou une jambe.

Le 20.04.87:

Hier il faisait un temps magnifique. Nous avons fait une "randonnée raquettes" en compagnie d'un guide et de quelques autres personnes. C'était très fatiguant, mais j'étais très heureuse d'avoir fait cela. La confiance en ma résistance physique revient, de plus les gens avec qui nous étions étions particulièrement drôle et plein d'énergie.

Le 24.04.87:

Hier nous sommes allés jusqu'à Turin, ce qui représente une très belle promenade. Nous n'avons pas bien pu visiter la ville, car elle est très étendue et nous avons peu de temps. Il fait un temps magnifique et je me sens au mieux de ma forme. Aujourd'hui nous allons faire un peu les magasins avant de reprendre la route demain.

Le 26.04.87:

Depuis que nous sommes revenus nous essayons de remettre de l'ordre dans l'appartement afin de préparer au mieux la semaine de travail de chacun.
Je me sens entrés bonne forme, et plein de courage. Durant nos vacances, mon mari et moi nous avons fait beaucoup de projets. Tant pis s'ils ne se réalisent pas, ils nous auront au moins permis de rêver.

Le 27.04.87:

Ce matin j'ai été contrôlée par la sécurité sociale. Le médecin à dix heures du matin avait déjà un taux d'alcoolémie assez important, l'entrevue a été brève. Au bureau, à mon retour de vacances on a essayé de me cacher la mort du beau frère de mon patron de crainte de me choquer, mais je m'en doutais. Je crois qu'il faut vraiment profiter de chaque petite parcelle de bonheur.

Le 03.05.87:

Depuis que je suis revenue de vacances le temps passe si vite que je n'ai pas pu faire la moitié de ce que je souhaitais. Le long week-end m'a été gaché par la perspective de recommencer la chimio, j'en étais rendue nerveuse, triste et angoissée. J'espère que cela se passera mieux que la dernière fois.

Le 12.05.87:

Je viens de terminer la série de chimio et comme d'habitude cela a été un véritable cauchemar. Le simple fait d'approcher de l'hôpital, de sentir cette odeur bien particulière, et de croiser les malades me donne des nausées.

Heureusement dès que je me sens bien, je reprends mes activités professionnelles, ce qui me permet d'oublier très vite. En ce moment j'ai beaucoup de travail à l'agence. Il faut avoir l'esprit vif et une bonne mémoire. Je constate avec plaisir que je domine la situation sans trop de problèmes.

Le 27.05.87:

Je profite d'un instant de solitude au bureau pour reprendre contact avec la page blanche.... Il s'est passé tant de choses dans ma vie ces quelques jours que je n'ai pas trouvé le courage d'écrire.

Tout a commencé par un coup de téléphone paniqué de notre avocat m'avertissant que le procès des assassins de mon frère aurait lieu dans cinq jours, et il me chargeait donc de prévenir mes autres frères et soeurs.

Je souhaitais de toutes mes forces faire face à ces monstres, mais devant ma faiblesse physique j'ai préféré y renoncer. Ce fut une décision particulièrement difficile à prendre car j'étais partagée entre l'impression de trahir mon frère, et la crainte de perturber le bon déroulement du procès par un malaise. De plus ce procès a replongé toute la famille dans un climat d'insécurité, de haine et de désespoir.

Je me suis rendue compte combien mon mari et mes enfants étaient très malheureux et très angoissés à la pensée de me voir partir en province assister au procès.

Le verdict: dix huit ans de prison pour lui et trois ans de mise à l'épreuve pour elle, nous a tous soulagés. Toute la famille a décidé de changer de vie et d'essayer non pas d'oublier, car comment oublier un garçon tel que mon frère?, mais de renouer avec une certaine forme de bonheur, d'espoir... .

Ce soir je prends l'avion pour Venise avec mon mari. J'attends beaucoup de ces quatre jours.

Le 28.05.87:

Nous voici à Venise, le voyage a été long et pénible (avion, car, bateau).

A l'instant où j'écris j'aperçois juste le soleil qui filtre à travers les volets et j'entends des enfants crier. Bref, je n'ai encore rien vu. Cette après-midi nous allons commencer les visites.

Le 29.05.87:

Depuis hier nous avons eu l'occasion de parcourir Venise dans tous les sens. Je ne suis pas du tout dépaysée, car comme tout le monde, j'ai vu beaucoup de film, de photos de Venise.

L'hôtel où nous logeons se trouve sur une île voisine (Lido).

Nous sommes avec un groupe d'amis très drôles.

Le 31.05.87:

Hier nous sommes allés visiter les petites îles avoisinantes "Murano, Torcello, Burano".

Comme tous les bons touristes nous avons acheté des vases à Murano, mais nous n'avions plus assez de lire pour acheter nappes et ensemble en dentelle à Torcello.

Nous passons une grande partie de notre temps en bateau, c'est très agréable.

Aujourd'hui nous quittons l'hôtel. La journée va être chargée car nous allons visiter Vérone. Nous prendrons l'avion dans la nuit afin d'être au bureau à l'heure... .

Le 07.06.87:

Depuis mon retour de Venise je n'ai pas eu du tout l'envie de renouer avec la page blanche, ce que je fais d'habitude avec plaisir.

A peine de retour, j'ai repris outre le chemin du bureau, celui de l'hôpital. Je dois reconnaître que j'y vais de plus en plus à contre cœur. J'attends comme tout le monde des heures dans les couloirs. Je suis tellement "bloquée" que je suis incapable de lire. J'écoute les femmes qui m'entourent raconter leurs diverses opérations, récurrence de cancer etc... Je dois faire de très gros efforts pour répondre à l'appel de mon nom. Après, tandis que le liquide s'écoule lentement dans mes veines, je me sens faible, sans volonté. Je repars chez moi comme une "zombie". La dernière fois, j'ai même vomi dans la rue.

Le 09.06.87:

Hier j'ai passé la journée à ne rien faire, je deteste cela, j'ai l'impression de perdre mon temps, car au sortir d'une telle journée je ne me suis pas reposée du tout. Aujourd'hui j'ai repris avec plaisir le chemin du bureau. Cette après-midi je retourne à l'hôpital sans enthousiasme. Toutes les fois que j'ai une chimio, je fais une croix sur le calendrier du mur de mon bureau, cela me permet de regarder chaque jour le chemin parcouru.

Le 11.06.87:

Me voici dans les couloirs de l'hôpital, j'attends ma "chimio dure". L'endroit est peu propice à la réflexion, mais depuis hier, je suis épuisée. La 104 est à nouveau en panne, et mon mari veut absolument la réparer lui-même... . Etant donné les dons de mon mari pour le travail manuel, s'il parvient à faire de la 104 un moulin à café j'aurai de la chance. Par ailleurs sa famille ne cesse de faire des tentatives pour renouer les relations avec moi. Cela m'exaspère, je ne veux pas les voir (une visite une fois l'an me paraît amplement suffisante). J'ai perdu trop de temps, d'argent et ma santé pour recommencer.

Le 16.06.87:

A l'instant, je viens de terminer de remplir la demande de visa et les différents questionnaires concernant Nicolas, car il part au Texas au mois d'août.

Je suis encore très fatiguée par la chimio. J'ai des maux de tête et je tousse car j'ai attrapé froid. Malgré cela je travaille une journée complète au bureau, mais je suis tout à fait consciente d'être nettement moins efficace que d'habitude. De plus je remarque que j'ai de fréquentes pertes de mémoire et des difficultés de concentration.

Si Zénéto avait pu monter sur une chaise pour nous causer à nous tous, je veux dire à tous les élèves du lycée, il l'aurait fait. Seulement nous n'étions que quatre. Philippe, mon valet, ou disons que j'appelle comme tel parce qu'il me suit partout et comme je le sens prêt à me cirer les pompes rien qu'à cause de la considération qu'il croit que je lui témoigne en le tolérant dans les parages de ma respiration. Il y avait aussi Hélène dont j'ai déjà dit que Zénéto et moi nous l'avions repéré au début de l'année, quand elle nous avait paru la plus belle nouvelle élève, et que nous côtoyons maintenant au point qu'elle vient parfois assister aux conférences privées qu'il donne Zénéto. Donc à part eux deux, il y avait Zénéto et moi.

Il était très enthousiaste Zénéto. Ses bras s'agitaient au-dessus de nos têtes, comme les bras d'un tribun. Tantôt il s'avancait vers la porte qui donne sur le morceau de forêt du lycée, et regardait par la partie vitrée en nous tournant le dos, quand il nous avait posé une question. Tantôt, il revenait vers la porte de l'infirmerie et déroulait son discours debout ou assis, selon l'inspiration.

J'adore cet endroit du lycée. Il y a des chaises soit pour attendre l'infirmière ou l'assistante sociale, leurs bureaux se font face. Mais ça peut très bien faire salon. Quand ça sonne on a juste à prendre un escalier pour rejoindre le préau et via le préau les classes. Et quand ça sonne pas, on peut discuter tranquillement et si on veut, on va caresser les filles dans le bois qui fait face.

Quand Zénéto nous a réunis là, après la cantine, j'ai supposé que du salon il souhaiterait aussi passer avec Hélène dans la chambre à coucher, c'est à dire dans les bois. Comme Hélène est intelligente je me suis dit aussi que Zénéto avait prévu que ça lui prendrait du temps de la séduire par un discours, et que pour cette raison il avait besoin de figurants. J'avais donc fait venir Philippe, mais j'ignorais premièrement quand Zénéto aurait fini d'ouvrir ma conscience comme il le fait avec moi, même lorsque nous ne sommes pas seuls. Car Zénéto affirme qu'il est bon que deux hommes entretiennent leur amitié en une conversation qui puisse durer plusieurs années, être recommencée et avancée à chaque rencontre du fait de son sujet complexe. Une discussion sur la voie du sentier suprême et des douze portes, par exemple. Deuxièmement, après m'être interrogé sur le moment où il tenterait de me larguer afin de s'éclipser avec Hélène, je me demandais aussi comment il ejecterait Philippe, plus collant que moi, et comment je pouvais faire pour retour-

ner la situation à mon avantage, dans la mesure où cela serait possible.

" La peur est une émotion au moins aussi odoriférante que la joie", nous déclara Zénéto en se penchant vers nous avec un air de qui dit mieux radical pour obliger notre écoute. "D'ailleurs, dit-il, j'affirme que la peur a une odeur que des flairs de voleurs, de truands, ou de policiers zélés sentent chez leurs victimes. Et qui n'a pas déjà éprouvé la morsure physique de la peur? La voix trébuche sur les mots laissant deviner de confuses pensées, tandis que la communication se résorbe en messages non dit. La langue de sèche peut en devenir pâteuse. Le corps être envahi de sueurs froides. Il y a des gens, a dit Zénéto, qui ressentent la peur dans leurs viscères. Ils ont le ventre comme tout dévasté par les vers, ou tout tendu comme s'ils avaient avalé du ciment. Bien sûr si certains en sont atteints de paralysie passagère, il faut reconnaître combien la plupart, autant dire nous tous, dans ces situations nous avons du mal à maîtriser les vicissitudes de notre réseau sensoriel."

En fait, selon Zénéto trois types de peur peuvent être distinguées. La peur pour sa vie est la plus évidente et réelle d'entre elles. La plus bénigne Zénéto la nomme la peur de la sorcière des contes de fées. Il s'agit simplement de la peur éprouvée devant une figure du mal. Ainsi de la sorcière qui est effrayante et s'éloigne de l'image idéalisée de la femme par le lien que sa magie lui permet d'entretenir avec l'irrationnel. Pour les inquisiteurs la sorcière était d'autant plus redoutable que liée au diable on devait en craindre les actions sataniques. Evidemment aujourd'hui la peur des sorcières s'inscrit dans le cadre des contes de fées et ne concerne théoriquement que les enfants. Mais d'après Zénéto, c'est précisément pour cette raison que ce type de peur devait retenir notre attention. Cela signifiait que la peur non seulement n'était pas qu'émotion mais pouvait être inculquée presque enseignée. Or à l'instar de la sorcière toutes figures de l'autre peuvent être détournées du moment qu'il est possible de les rendre inspiratrices de vision de peur. La langue y joue un rôle, qui véhicule des récits destinés à l'édification des masses. Car dans le confort de l'histoire en même temps que la peur peut être suscité son corrolaire réactif: la haine. De là que fondamentalement nous haïssions la sorcière d'être ce à quoi la réduit le conte: la méchanceté et le mauvais incarnés. Elle peut prêter à sourire d'ailleurs tant le personnage est marqué par l'incomplétude. Pas vraiment une personne, la sorcière se caractérise d'abord comme le résidu, l'incarnation d'un monde différent, irrationnel ou hérétique. En fait selon Zénéto, la sorcière est le surgissement caricatural d'un monde aux valeurs inversées, et en concurrence avec le vrai monde, celui des règles et des lois. Seulement la pauvreté des personnages de sorcière n'enseignent rien concernant le mal qu'elle révèlent. Car avec la sorcière nul besoin de penser. On a vite fait le tour du personnage, il n'y a qu'à découvrir en soi l'horreur que ses actions nous inspirent. La connaissance, seul vrai révélateur de la raison agie, bute sur un mal incompréhensible générateur d'une peur littéralement déraisonnable. Il peut s'en suivre pour l'esprit manipulé l'acceptation d'une hiérarchie de valeurs sans nuances. Zénéto a employé l'exemple du mensonge afin de nous faire mieux apprécier son point de vue. En effet, un jugement sans discernement pourrait nous faire considérer comme irrémédiablement mauvais le mensonge, arme privilégiée des sorcières avec la magie. Or les sociétés désireuses d'ouvrir l'individu à une dimension transcendante ou idéologique ont toujours cherché à établir l'ordre de la cité par la repression du mal introduit dans l'humain, qu'elle aient fait traquer le mensonge par des prêtres ou des informateurs. On sait pourtant qu'au sein de telle société, le mensonge, au contraire d'un mal, peut être la marque de l'esprit libre et non gouverné par des peurs collectives qui transforment tout un chacun en complice d'une chasse à la sorcière où l'aspect caricatural de ce qui est associé à la peur, présenté

comme l'émanation du mal et chassé pour cela sert en dernière analyse des visées idéologiques, en faisant oeuvre de propagande.

Zénéto distingue également la peur de n'être personne. Dans nos sociétés, constate-il, la réussite consiste dans la réalisation de la personne, de l'individu qui par un moyen ou un autre est devenu quelqu'un. Or, l'intensité de la peur de n'être personne dépend de la façon dont on juge de notre capacité à réaliser une action valorisante pour soi. C'est l'enjeu de la reconnaissance de soi par autrui et la possibilité de l'échec de cette reconnaissance qui suscitent la peur. L'action incriminée peut être un rite de passage, le bac ou le mariage par exemple, mais tout aussi bien peut-il s'agir d'un entretien d'embauche. En fait c'est parce que l'action se rapporte toujours au jugement d'autrui qu'elle me concerne personnellement et que survient la peur. Dans certaines sociétés africaines, il nous a dit Zénéto, le rite de l'excision se caractérise par l'impératif qui est requis chez le jeune excisé de ne pas manifester ses émotions lors de l'opération. Dans ce cas de figure symbolique, tandis que l'enjeu est l'accès à la sphère du monde adulte, la valeur du candidat tient toute entière dans sa capacité à maîtriser la peur de n'être personne à travers la maîtrise de sa douleur réelle. ce qui situe cette peur aux dates charnières de la vie. D'ailleurs Zénéto la considère comme propre à l'adolescence puisque c'est lorsqu'on voit son corps changer, sa voix muer que la valeur de nos actions s'imposent à nous plus spécifiquement. Certes Zénéto reconnaît une fonction sociale à cette peur qui a remis dans le rang plus d'un troubleur. Seulement, selon lui, notre jugement de valeur se tient de toutes façons sur la tête. Le but de la civilisation a dit Zénéto est l'accès au bonheur matériel, mais le but est-il atteint? La réalité matérielle peut-elle être la principale justification de tous nos efforts?

Pourquoi la réussite dépend-elle de la valeur de notre compte en banque? Comme si le désir d'être quelqu'un, le besoin de reconnaissance ne pouvaient s'assouvir que dans la matérialité du pouvoir alchimique de l'argent. Grâce à l'apparence qu'il permet de modifier. Et certes que ne fait-on pas sans argent? Presque tout. On ne peut pas se vêtir, manger à sa faim. Il ne reste qu'à regarder les pieds des passants et se fondre dans le cadre urbain, telle une couche de peinture ou une vitrine, en attendant la pièce du bien heureux.

Selon Zénéto, seule les saints indifférents pour eux-même à la misère matérielle peuvent infléchir, un temps, le système de valeur fondé en hiérarchie par l'argent. Le saint donne sa vie au monde et cherche la transcendance de dieu, au long de sa quête. On le glorifie pour ce qu'est son abandon: total. Car il nous fait mettre entre parenthèse la servitude humaine vis à vis du monde matériel. Le pouvoir que notre saint peut en tirer relève de la représentation. Reconnu comme saint, l'homme accède à une reconnaissance symbolique qui le place parmi l'élite. Il peut opposer au pouvoir de l'argent, le pouvoir des mots et la force de la croyance. Mais remarque Zénéto, il ne s'agit jamais que d'arracher de nos actions les motivations issues des passions et du monde sensible pour les soumettre à un ordre de valeur où prime l'action morale. Et jusqu'à présent quelles qu'intention qu'on prête à celui qui se fait appeler saint, prophète ou tyran, personne n'a renversé de fait le système de valeur engendré par l'usage de l'argent. Maintes fois, les élites ont été

bouleversées à la suite d'une guerre civile , d'une invasion, ou d'une invention révolutionnaire, mais dès que dans l'histoire des civilisations le troc a été supplanté par l'échange d'argent, seules les valeurs morales ont été renversées.

Zénéto ne veut pas nous ennuyer avec le communisme. Il nous a simplement exhorté à songer combien effroyables étaient les applications visant à instaurer de fait l'égalité entre les hommes. Dans ce cas de figure, la valeur discriminatoire de l'argent est directement remise en cause. Mais à vouloir instaurer le paradis sur terre au lieu que de le promettre, l'expérience a montré que cela ne permettait pas pour autant de supprimer la fonctionnalité de la peur au sein du système. L'on remplace seulement la servitude infinie de la multitude des êtres humains par une autre servitude.

Qu'est-ce que cela signifie? Pour Zénéto le problème est ontologique. L'argent produit des actions qu'on peut qualifier de positives lorsque le besoin d'argent engendre le travail socialisant. Seulement, tout autant, sa détention engendre des conflits de pouvoir qui rejaillissent sur l'ensemble de la collectivité. L'obsession de son manque est créateur de drame et de tragédies. Parce que tout projet humain dépend de son corrélatif financier du point de vue de son organisation. En fait, quel que soit l'activité humaine, le groupe humain, le type de société dont il est question, le recours à l'argent s'avère un impératif de la communication. Ainsi sous sa forme fiduciaire ou électronique, l'argent qui régule l'action humaine et influe sur les jugements de valeur en déterminant la valeur de toutes choses, opère comme un référent mathématique amoral de la réalité humaine. L'argent ne crée pas le monde des physiciens régit par des lois scientifiques. IL est l'image projetée du monde et expurgée de tous sentiments, une accumulation de chiffres qui est devenue l'incarnation de la valeur elle-même dans le réel. Mais la bulle financière irréelle qui régite le monde est constituée à quatre-vingt-dix pour cent et plus, par autre chose que de l'argent créé par le recours au travail. Or, là où l'argent régite le travail, affirme Zénéto, il existe un ordre, une régularité sociale qui fait de tous les individus des éléments solidaires d'un consensus organisé par les plus puissants.

Si la nécessité de sa présence n'est jamais remise en cause au coeur de la circulation des biens et des services, c'est que l'argent agit telle une huile divine destinée aux rouages de la communication, il dit Zénéto. Mieux, il affirme que l'argent ou sa présence symbolisée par un signe est l'incarnation matérielle de dieu sur la terre. Aveugle au destin que lui assigne l'homme, l'argent engendre toutes choses en ce monde et le bien et le mal, laissant l'humain seul responsable de son action et de ses conséquences. L'argent ne serait donc qu'un moyen laissé à la disposition des hommes, comme le verbe fut un présent du dieu créateur. Bien sûr la gènèse confirme plutôt dans le travail le sens de la destinée humaine. L'homme est créé pour assujettir la terre. Seulement selon Zénéto, l'homme n'a pas le pouvoir d'humaniser la terre. Zénéto ne voit en lui qu'un animal qui concurrence et détruit les autres espèces. La mort de dieu pour lui c'est la mort de son épargne et l'abandon de son travail. Le signe le plus important de la représentation symbolique disparaît et l'homme ou la femme ainsi confronté à la pauvreté et la misère voit se réveiller toutes ses peurs. La peur de n'être personne trouve sa consistance dans la dureté du quotidien, la rue charrie son lot de peurs irrationnelles, et ne demeure après la peur pour sa vie que la solitude. Le dieu réel, selon Zénéto, celui que l'on ressent devant

l'infini, impalpable comme un chiffre et fugace comme la fortune.

Après Zénéto est sorti dans le bois avec Hélène. Je suis resté aux côtés de Philippe, songeur, car je n'avais pas bien saisi où il voulait en venir Zénéto. L'argent c'était mauvais ou c'était bon? Et pourquoi Zénéto plaçait l'argent et le verbe sur le même plan? Y-avait-il un rapport à établir avec la littérature?

Je me suis souvenu de notre grande discussion dans le restaurant. Il faut d'abord créer le sens d'une chose pour qu'une valeur puisse lui être attribuée. Tel est l'impératif que la communication induit en nommant chaque chose. La littérature, elle, fait vibrer le sens en le démultipliant, avait-il expliqué.

L'art a pu être appréhendé tel un concept vide, dont l'inexistence, en tant qu'il focalise les attentions telle une illusion, exerce un rôle social comparable à celui du concept de dieu, lui aussi immanent à l'homme et influant sur sa conduite.

"Comme si le mot art, inapte à être saisi par la conscience en une représentation mentale générale et abstraite, correspondait à une réalité imaginaire, désignant au-delà, ou peut-être en deçà des oeuvres produites par les artistes, un objet absent ou irréel. En fait, de part l'existence de l'oeuvre: absent au sein de sa présence. Donc renvoyant à un espace irrationnel dans lequel se liraient les espérances magiques et fantastiques des groupes sociaux", avait également ajouté, alors, Zénéto.

Moi, avec ce que je connaissais de Zénéto, je pouvais résumer ainsi:

L'écriture qui distingue la préhistoire de l'histoire a surgit, dans la vie des hommes, mue par un impératif comptable et architectural. Pour construire il faut de la main d'oeuvre et pour mobiliser des multitudes au profit de quelques privilégiés il faut un instrument comptable ne serait-ce que pour collecter les fonds idoines. Or l'écriture permet d'employer les forces de la collectivité en les rassemblant dans un système politique. Son utilisation consensuelle devient partie de la communication, en même temps qu'elle renforce le contrôle de chacun par le pouvoir. Le citoyen est tenu d'employer ce moyen de communication qui contribue à sa hiérarchisation. Et lorsque l'écriture devient trace, dépôt de sens et qu'elle permet la création d'un autre moyen de communication: la monnaie, elle renforce le pouvoir de l'état en nécessitant l'intervention d'un ordre supérieur afin de réguler l'usage de l'épargne qu'engendre l'utilisation de la monnaie. Lorsque l'écriture fait vibrer le sens, que les récits peuvent se multiplier sans être perdus par la mémoire, quand naît la littérature, la civilisation peut passer au second plan, prête à léguer son savoir dans les livres et les archives. Les bibliothèques peuvent se multiplier. Les signes qu'on trouve dans les livres sont les mêmes que ceux inscrits dans le métal, car ils participent au quadrillage mental que Zénéto nomme l'univers des signes. La différence étant que la littérature agit sur la pensée quand l'argent est viscéralement lié aux passions obsessionnelles.

Le 22.06.87:

Je me rends compte en prenant mon bloc que depuis ma dernière chimio, je n'ai guère fait de "confidences" à la page blanche. Toute la semaine dernière j'étais souffrante. J'ai attrapé froid, il faut dire que subir le supplice du bonnet de glace lorsque l'on est déjà fort enrhumée n'arrange rien. Je suis malgré tout parvenue à travailler toute la journée et à préparer le repas le soir.

De plus le week-end dernier, mon fils aîné nous a fait une belle frayeur. Son père va le chercher à l'entraînement de hand-ball comme d'habitude. Pas de Nicolas, nous commençons à nous inquiéter sérieusement vers dix heures du soir. Je me mets à fouiller fébrilement dans ses affaires pour trouver un numéro de téléphone, un petit mot, quelque chose... Je téléphone à une camarade de classe, à une de mes soeurs en pensant que mon grand étourdi est chez elle. Pas de Nicolas. Seul signe de sa rapide présence à la maison, son cartable jeté au milieu de sa chambre. Minuit, pas de Nicolas, nous alertons le commissariat de police... Mon corps est calme, mon cerveau est en fusion, j'ai l'impression de revivre éveillée un cauchemar que je connais hélas trop bien: une nouvelle disparition dans la famille.

Une cousine de mon mari a été retrouvée vivante après quarante huit heures de recherche. Elle avait quinze ans.

Mon frère (27 ans) a été retrouvé assassiné après trois mois de recherches.

La fille de mes amis a été retrouvée assassinée après huit jours de recherches.

Trop c'est trop. Je n'ai plus la force. Deux heures du matin, nous nous résignons à faire la traditionnelle fiche de renseignements photo-age-taille-couleur de cheveux etc... que mon mari va porter seul au commissariat tandis que je reste à la maison avec mon plus jeune fils.

Trois heures du matin, mon mari a pris position sur le canapé et moi sur le lit, nous attendons l'aube avec désespoir.

Quatre heures du matin téléphone, nous arrivons tous les deux en même temps sur l'appareil, nous nous regardons, c'est la minute de vérité, ou c'est Nicolas qui nous dit que tout va bien, ou c'est le commissariat qui nous annonce le pire.

C'est Nicolas...

Le 24.06.87

Je suis très fatiguée aujourd'hui, j'ai les yeux profondément cernés. Je suis actuellement au bureau où je dois faire de gros efforts pour ne pas m'endormir. Je pense à Nicolas qui passe en ce moment même son bac de français. C'est un garçon très indiscipliné et étourdi, mais qui sait s'entourer d'amis efficaces.

Je m'inquiète toujours pour lui mais peut-être réussira-t-il mieux sa vie professionnelle que son frère qui travaille très bien?

Le 29.06.87:

Me voici à nouveau dans la salle d'attente de l'hôpital. Je ne parviens pas à m'habituer à croiser tant de "souffrance". J'espère que l'on me dira tout à l'heure que j'entame ma dernière séance de chimio.

Vendredi dernier nous étions invités mon mari et moi chez une collègue antillaise, j'étais particulièrement détendue, et c'est avec plaisir que nous avons évoqués la vie dans les Iles (Antille et Madagascar).

Leler.07.87:

En ce moment je suis très active, et hélas très nerveuse. D'une part parce que les enfants partent en vacances et d'autre part parce que je recommence la série de chimio après-demain. J'essaye de faire un maximum de choses car je sais que dans deux jours je serai incapable de me lever et tout juste capable de parler. J'ai lu récemment dans le Moniteur des pharmacies qu'aux états-Unis il y avait une augmentation importante du nombre de femmes atteintes d'un cancer du sein. Cette augmentation est d'ailleurs constatée dans tous les pays industrialisés. Il n'y a paraît-il aucunes explications logiques à cela.

Je pense qu'au contraire il y en a une. Les femmes sont surmenées, elles doivent "briller" dans tous les domaines, être une bonne mère, une bonne épouse, gravir les échelons de sa profession, être toujours impeccable, de bonne humeur etc... .

Les hommes eux n'ont qu'à se soucier de leur profession. Quel est l'homme qui en se couchant le soir s'inquiète parcequ'il a oublié de repasser le petit corsage rose de sa femme... .

Un an avant que je sois malade nous avons eu un travail fou à l'agence et avons multiplié les heures supplémentaires. J'avais un collègue qui était toujours étonné de me voir si fatiguée alors qu'il faisait plus d'heures supplémentaires que moi. Il oubliait totalement que j'étais absolument seule pour tout faire à la maison, acheter un appartement, organiser un déménagement, inscrire les enfants à l'école, faire toutes les démarches administratives (à pied et en bus, car c'est mon mari qui a la voiture), tout cela en travaillant dix heures par jour, six jours sur sept. Je me suis d'ailleurs aperçu que j'avais une boule au sein quinze jours après mon déménagement. J'ai considéré cela comme un suite logique au surmenage que j'endure depuis des années, au chagrin de la mort de mon frère, et à l'angoisse que j'ai eu au moment où nous faisons les négociations pour acheter l'appartement. J'ai en effet eu peur jusqu'à la signature finale que la famille de mon mari fasse tout rater (mon mari est si faible avec sa famille qu'il a toujours cédé à son chantage, me laissant moult fois dans une situation catastrophique).

Le 20.07.87:

Depuis la fin de ma dernière chimio je suis totalement épuisée, il est vrai que je ne me suis guère reposée. Je transpire beaucoup et me sens très faible, de plus au lieu d'être heureuse je ne peux m'empêcher d'être angoissée.

LE 21.07.87:

Je suis nettement plus dynamique qu'hier. Je suis heureuse j'ai reçu une lettre très drôle d'un de mes fils qui fait du camping. Mon fils aîné qui fait pour la première fois de sa vie une colonie de vacance en tant que moniteur s'aperçoit que le rôle de "parents" n'est pas toujours simple. Je compte beaucoup sur cette expérience pour améliorer nos rapports... .

Le 28.07.87:

Auparavant j'aimais bien me retrouver dans mon lit face à la feuille blanche pour y noter mes impressions de la journée, aujourd'hui je ne sais pas pourquoi je n'y parviens plus. Depuis ma dernière chimio je suis très fatiguée et surtout je me rends compte que je perds mon énergie en pensée tout à fait négative. Je crois que l'attitude de mon mari y est pour beaucoup, ainsi l'autre jour une conversation banale a dégénéré par sa faute. Prise de colère je lui ai dit que je m'étais fait dépouiller durant de longues années (sous entendu par sa famille et surtout

parce qu'il était d'accord).

Lorsque j'aborde ce problème je me heurte à un mur, il n'y a rien de tout. En fin de compte mon problème, ce n'est pas le passé que je veux bien oublier, mais c'est l'avenir qui me préoccupe, car je sais que si sa famille le harcèle à nouveau il n'aura pas la force de résister, comme d'habitude.

Il se taira, maigrira, passera des nuits sans dormir et en fin de compte je découvrirai un beau jour que nous sommes dans une situation financière catastrophique.

Je voudrai tellement qu'il me parle enfin, je suis persuadée que cela me délivrerait de mes angoisses.

Le 04.08.87:

Les trois semaines fatidiques après la chimio viennent d'arriver et je perds à nouveau mes cheveux, j'espère que cela va se stabiliser bien vite, car ils avaient bien repoussés, au point que tout compte fait je n'ai gardé la perruque qu'un mois et demi.

Ma mémoire me joue de plus en plus de tours, et cela me gêne considérablement, aussi bien dans ma vie professionnelle que dans la vie courante. J'ai toujours de grosses difficultés à me concentrer sur un travail à rédiger ... etc. De plus la dernière chimio a perturbé mon cycle.

La zone de radiothérapie est toujours sensible. Je n'ai pour l'instant pas d'autres troubles à signaler. L'année de traitement que je viens de subir n'a pas été trop pénible dans la mesure où j'ai pu faire à peu près face à mes obligations familiales et professionnelles.

Je me sens encore fragile mais je suis très optimiste.

Le 12.08.87:

Me voici au coeur de l'Auvergne depuis deux jours. Même si je ne parviens pas toujours à chasser les mauvaises pensées, je me sens déjà bien reposée, et j'ai repris tout les kilogramme que la chimio m'avait fait perdre.

Nous sommes dans un hameau perdu au milieu des champs (hors temps), il y a une église qui se trouve en face de notre chambre et trois ou quatre maisons.

Les gens "d'ici" vivent au rythme des animaux et des travaux des champs.

Le 15.08.87:

Il fait une chaleur accablante qui m'épuise et m'ôte quelque peu l'envie de visiter les châteaux et les églises nombreux dans la région.

Hier nous sommes allés à Ambert visiter le musée historique du papier (Moulin Richard de Bas), ensuite nous sommes allés à l'église de la chaise Dieu, je regrette que nous n'ayons pas eu le temps de voir l'abbaye.

Je suis ravie de constater que mon mari commence à s'intéresser à ces visites (à moins qu'il ne fasse cela pour me faire plaisir...).

Le 17.08.87:

Depuis notre arrivée il fait une chaleur si épouvantable que je n'ai même plus le courage de lire. Je dors beaucoup.

Enfin voici la pluie, une petite bruine qui arrive à point pour nous rafraîchir. L'autre jour j'ai lu avec intérêt la revue "vivre" et je n'ai guère été surprise d'apprendre qu'en Israël sur cent ⁴⁷ femmes atteintes du cancer du sein soixante seize sont d'origine askhenaze,

quinze d'Afrique du nord et cinquante six d'origine musulmane. Je reste en effet persuadée (à tort peut-être) que les soucis et le surmenage jouent un rôle néfaste. Pour aller jusqu'au bout de ma pensée (tant pis si je me trompe) les femmes ashkenazes de par leur éducation me semblent plus actives et plus responsables que les femmes sépharates qui sous prétexte de "soumission" laissent leur mari régler tous les problèmes et de ce fait s'économisent... .

Le 18.08.87:

Le temps a passé bien vite, nos vacances s'achèvent et je n'ai pas eu le temps de lire les livres que j'avais apportés. Cela ne fait rien, je suis calme, serène, prête à affronter tout ce qui m'attend... .

Une fois que nous avons été seul, sur le chemin de sa maison, Zénète, sans changer de ton, parlant normalement comme nous l'avions fait sur le trajet, a glissé avec malice:

— Dis donc, Alexandre, tu m'as fait une drôle de farce... .
Moi, un peu vicieux: " Ah bon, qu'est-ce que tu veux dire? "

— Espèce d'enculé va, j'ai bien vu comme tu as suptilisé Hélène à mon attraction... tu sais, j'ai été médusé quand je l'ai retrouvée avec toi... . Tranquile, comme une reine sitôt élue qui change de roi. Non mais quelle salope... enfin c'est surtout toi mon vieux qui m'a étonné. Mais qu'est-ce que tu lui as fait? Je venais de l'embrasser et hop! envolée... C'était vraiment une bonne farce tu sais... Dis comment tu t'y es pris?

— Je sais pas, après les slows, elle semblait quitter la salle. En passant elle m'a croisé. Nous nous sommes regardé. Puis en la voyant filer, je t'ai observé: tu continuais à danser l'air fier. Elle, elle t'avais dit qu'elle partait. Tu l'avais embrassé et ça semblait te suffire. Comme tu ne quittais pas la piste, en la voyant partir, je me suis dit que moi aussi je l'avais regardé dans les yeux. Alors j'ai eu un moment d'hésitation, et finalement je l'ai suivi. Dans le hall, où la lumière était vive, je l'ai retrouvée faisant la queue pour prendre son manteau. Comment te dire, c'est le lieu où l'on voit les cernes de tout le monde, le lieu où l'on voit ceux qui ont la nausée d'avoir vu tant de monde, sortir soulagés. Le lieu où l'on voit les couples improvisés commettre un acte en commun, retirer leur manteau et fuir le monde pour découvrir l'amour, ou la solitude assumée entre deux êtres comme un fardeau dont on se délivre. Bref, Hélène se tenait là. Je savais qu'elle n'ignorait pas ma présence. J'ai commencé au moment où elle passait devant moi pour sortir.

— Tu pars? lui ai-je dit sottement.

— Oui, mon père doit venir me chercher.

Il n'y avait rien à répondre qu'à la laisser partir. Seulement l'alcool aidant, je me suis assuré qu'il ne viendrait pas avant quelques minutes, juste le temps d'offrir à mon désir la possibilité d'une réalisation. J'ai pensé à toi. Tu m'avais dit lui avoir présenté par ta personne un modèle de conduite à l'égal des espérances qu'une jeune ^{filie} brillante peut souhaiter vouloir. On lui fait comprendre qu'elle peut saisir immédiatement l'objet de son désir et la douce mue par un instinct de ver luisant s'adonne au rêve et tente de matérialiser ses ambitions cachées. Je me suis dit aussi pourquoi ne pas l'aborder sincèrement, en jouant la carte de la spontanéité. Un tir non stratégique qui devait réveiller en elle le sentiment de l'absurdité des mobiles de son adversaire, tel était le mobile de mes questions à son sujet. Seulement si mes

questions semblaient inspirées par la curiosité la plus naive. Mes réactions face à ces réponses ne l'étaient pas. Aussi au fur et à mesure sentais-je la possibilité de lui dire ce que mes yeux lui disaient depuis un moment sans que mes paroles trahissent mes désirs autrement que par un sous-entendu dans l'intonation, le débit parfois vif de mes mots, ou la substitution de longs discours par des moments de silences où l'œil avoué ce que ne peut exprimer la pensée.

— Tu l'as embrassée?

— Un peu.

— Vieux roublard me fit Zénéto en me pînant le biceps. Bon, fit-il nous allons manger chez moi et dormir un peu, histoire de se reposer avant notre Yalta de demain. Car, j'ai observé qu'Hélène t'aime bien. Quand elle me regarde ce n'est pas pareil : elle voit une pensée. Chez toi je crois qu'elle aime ton enveloppe physique. Je n'ai rien à redire de cette illusion. Je veux juste bénéficier de sa présence pendant une durée équitable chaque semaine... .

J'acquiesçais et tandis que nous nous apprêtions à longer la piscine près de chez Zénéto, j'eus une envie subite que je sentais ne pouvoir contrôler. Il me fallait être seul! Quelque chose me taraudait, sans rapports avec le fait de partager Hélène, cela était une affaire subordonnée à son bon vouloir à elle. Non, en cette nuit de lune brillante je voulu remplir mon corps de l'aura de la nuit. Devant quelle porte étais-je? Même Zénéto ne voulu pas me répondre. Selon lui je devais méditer comme une envie si soudaine ne doit jamais être contrariée si saugrenue et étrange soit-elle. Je n'aurai qu'à passer par les bois de Meudon pour rejoindre le petit Clamart, me conseilla-t-il. Les animaux des bois et les arbres m'aideraient peut-être à trouver ce que sans nul doute je cherchais.

Zénéto fit donc un détour pour m'accompagner jusqu'à la lisière du bois. Avant que je ne m'enfonce dans la forêt de tronc sombre,

il tint à me remémorer une particularité du sentier suprême et des douze portes. Son père lui avait dit en effet, que derrière la première porte dont le franchissement distingue l'être ordinaire du guerrier, le mal se tapit en bas d'un escalier. Or, il s'agit de trouver sa manière de descendre. "Cela peut-il être un bien de persévérer dans la connaissance du mal?" me demanda Zénéto en faisant grossir un de ses yeux comme pour me regarder à travers une lunette. Puis laissant l'interrogation faire son chemin en mon esprit, il me serra la main et me donna une tape sur l'épaule. La forêt m'avalait d'un trait.

Le 20.08.87:

Dans deux jours nous reprenons la route... . Je ne sais pas si c'est cette perspective qui m'a rendue nerveuse, mais j'ai mal dormi cette nuit, j'ai fait des cauchemars. Cela dit, je me sens au mieux de ma forme physique. Je n'ai malgré tout guère fait d'exploit sportif, car je n'ai pas osé me lancer dans des randonnées pédestres, d'une part à cause de la chaleur accablante et de crainte de rencontrer des vipères également. Je n'ai eu aucun mal à convaincre mon mari de renoncer à ces randonnées, car il n'est pas plus courageux que moi.

Le 28.07.87:

Le voyage de retour de vacances s'est bien passé malgré la chaleur étouffante et le fait que je me suis fait piquer par une guêpe dans la voiture... .

Malheureusement la bonne forme que j'avais en vacances n'a pas duré, puisque le lendemain j'avais le rhume et de la fièvre à un point tel que mon mari est allé seul chercher Alexandre qui revenait d'Angleterre. Naturellement j'ai travaillé toute la semaine avec beaucoup de difficultés, car j'ai toujours le rhume, des maux de tête et surtout je suis très fatiguée.

Le soir lorsque je rentre, je prépare à manger, nous dinons, puis nous nous affalons tous les trois sur le canapé pour regarder jusqu'à une heure raisonnable le moins mauvais des "navets" que passe la télévision. Quel programme!

Le 2.09.87:

J'ai toujours le rhume, ce qui me gêne, me fatigue et m'inquiète, car je sais qu'après la chimio il faut évité d'attraper des maladies infectieuses.

Demain matin je vais avec mon mari chercher mon fils aîné qui reviens du Texas. J'ai hâte de le voir. Alexandre lui a pris l'habitude de ne rentrer que pour diner. Il passe toutes ses journées en compagnie de son meilleur ami. J'ai la nette impression que sa petite chambre et le lavabo dont il bénéficie lui semble mesquins.

Le 7.09.87:

Ce week-end j'ai été sérieusement "mal fichue" à cause du rhume. De plus j'ai toujours des bouffées de chaleur, ce qui est très désagréable, car cela se voit, de plus j'ai l'impression d'être fiévreuse.

Depuis mon retour j'ai l'impression que rien ne va bien, je suis à nouveau dépressive, je suis débordée de travail au bureau, à la maison.... Tout cela ne doit pas être bien grave.

Le 12.09.87:

Il y a juste trois semaines que j'ai recommencé à travailler et déjà je ne maîtrise plus la situation. Je suis fatiguée, débordée. Je ne parviens pas à faire face à mes obligations professionnelles et familiales tout en ménageant ma santé.

Le 14.09.87:

J'ai l'impression que le temps file à une allure folle, peut-être est-ce parce que je suis très occupée et que je dois tout faire rapidement?

Ce week-end j'ai reçu la tante de mon mari et son fils. En principe, elle vient en France une fois par an. Je vois toujours cette femme avec un grand plaisir, car lorsque nous vivions à Madagascar elle a toujours su nous entourer de sa gentillesse et de son affection. Je pense que si cette femme avait été la mère de mon mari, cela aurait complètement changé ma vie et qui sait, peut-être n'aurais-je pas les problèmes de santé que j'ai... .

Le 17.09.87:

Je suis actuellement au bureau, sans doutes n'est-ce pas l'endroit idéal pour s'isoler, mais j'ai décidé de m'accorder trois petites minutes de repos. Nous avons beaucoup de travail, l'agence ressemble à une ruche en folie, l'humeur des uns et des autres s'en ressent quelque peu. A présent cela ne m'affecte plus. A la maison les enfants ne bougent plus beaucoup de leur chambre, ils disent avoir beaucoup de travail, mon mari, lui, rentre tard, ce qui fait que nous n'avons plus le temps de parler. Enfin ce soir mon mari et moi allons voir Pierre Desproge.

Le 23.09.87:

Ce soir il m'en coute vraiment d'écrire ces quelques lignes. Je suis allée à l'hôpital cet après-midi et l'on m'a trouvé une boule d'environ un centimètre et demi presque au même endroit que la dernière fois. Il semblerait que ce soit un kyste... la semaine prochaine je dois avoir une ponction... . J'ai l'impression de revivre la même histoire que l'an dernier. Ce soir je suis vraiment découragée.

Le 30.09.87:

Me voici vraiment sur le point de partir à l'hôpital. Mon mari vient me chercher. J'ai mis toute la semaine pour "encaisser" le coup. Je me sens bien en pleine forme, dynamique, et dire que dans une semaine peut-être il me faudra renoncer à nouveau à beaucoup de choses.

J'avais pénétré en somnambule dans l'ombre des chênes géants. Mon sang était encore grisé de cocktails. Étais-je un nain, un personnage dans une histoire de petit poucet? Au milieu de toutes ces ombres ciselées par la vive lumière blanchâtre de la lune; j'étais, en tous cas, comme perdu au milieu d'une langue étrangère. Voué comme le guerrier à être un déchiffreur de signes sensoriels dont la masse confuse, dans cette forêt, se dérobaient à ma compréhension. Les événements de la vie animale et végétale grouillaient de craquement, de frolement, de petits cris, d'ombres fuyantes, sur mon passage; ce, dans un jaillissement perpétuel d'odeurs et de couleurs que ma pupille dilatée par l'obscurité commençait à percevoir, sous la lune brillante.

Pourtant si tous les signes naturels qui inondaient ma perception semblaient soumis à une codification résultante de la genèse par l'écosystème des signes de son organisation, la nature m'apparut mystérieuse et susceptible de surgir sous les traits d'un animal dangereux: lion, tigre ou serpents. Pas d'éléphant, il n'y avait pas d'éléphant dans cette forêt, de cela seulement j'en étais certain.

Quand la peur creusa son nid en moi, une douce voix frola mon esprit. Je la reconnus comme issue de l'aura rassurante de Zénéto. Elle m'enjoignit de contrôler ma respiration pour réguler ma peur. Et me parlant de l'entrée du guerrier dans les signes de l'univers, Zénéto me souffla que même si la nature ne devait être pour l'homme qu'une rencontre entre lui-même et la mort, le préalable à toutes informations permettant la constitution d'un savoir puis d'un pouvoir sur la nature résidait dans la recherche de la trace et du chemin.

J'entrepris donc de me mettre sur la trace de quelque chose. Mais quoi? Je connaissais le chemin. Ma frayeur provenait d'autre chose. Devais-je me mettre sur la trace de cette autre chose? Ou étais-je entraîné de trouver ma manière de descendre l'escalier qui conduit vers le mal? Et puis quel mal pouvait bien se tapir dans cette forêt? Et cette forêt pouvais-je même en comprendre les subtilités? La nature interpose toujours un signe entre l'homme et le secret qu'elle recèle, il dit Zénéto. Ainsi cette forêt semblait ne pas se donner immédiatement à mon entendement. Elle avait plutôt tendance à se dérober à chacun de mes pas. Curieusement, plus je m'enfonçais en son sein, plus la forêt me semblait devoir rester cachée derrière l'écran des signes de son activité.

Je demandai à Zénéto de quelle sorte de liberté il était possible de jouir au milieu de tel espace lorsqu'on se pense le seul représentant de son espèce parmi la faune et la flore.

Ouvre ta conscience me psalmodia Zénéto. Sous le ciel s'étendant sur la nature autour de toi dominante tu es perdu, certes, mais de fait perdu parmi les signes de l'univers, l'autre versant de l'univers des signes. Or ta liberté consiste à sentir combien les signes de l'univers émanent de Dieu. Ouvre ta conscience!

Je le tiens de mon père qui le tient de son maître Il convient d'accepter aussi que Dieu trône dans la pensée. En vérité je te le dis ouvre ta conscience pour franchir la porte. Et contemple ce soir, par delà la porte, la beauté de la lune. Un croissant d'astre luminescent partage le ciel. Vois comme autour de cette lune la nuit est moins sombre et qu'il s'y devine comme la forme du soleil. N'est-ce pas là un signe de ce qu'il y a de divin dans le cosmos? En vérité si tu doutes de Dieu tu doutes de toi-même. Je Te le dis Dieu n'est pas moins mort que vivant car c'est un concept illusoire et nécessaire sans contradiction dans les termes. Et c'était vrai, qu'on le veuille où non le labeur des croyants faisait que Dieu existe. Même mon frère Nicolas il dit qu'il voit Dieu comme une sorte d'araignée fantastique. Chacune de ses pattes est un lien établi avec un croyant. Et la mobilité de chaque patte fonction du segment de temps durant lequel le croyant naît et meurt. Un Dieu donc immuable qui d'un segment de temps passe à un autre, mu par la force de la croyance transmise d'une génération à l'autre.

De ce que je comprenais le guerrier pouvait donc vêtir son esprit de cette croyance favorable à l'ouverture de la conscience. Elle permettait de sentir combien l'univers des signes est structuré par un déterminisme universel, qu'il est l'entrelacs de lois scientifiques et d'automatismes socioculturels qui en commande le fonctionnement. Le chemin du sentier suprême serait donc le seul couloir idoine à transcender les lois de l'univers des signes. L'emprunter consisterait à dépasser sa propre ignorance des niveaux d'organisation successifs qui jalonnent le chemin. Et adopter Dieu comme point de non contradiction de la pensée c'est, selon Zénéto, se munir de la clef, enfin d'une clef seulement, bien qu'elle soit sans doutes la plus belle, car d'après son expérience cumulée avec celle de son père, le sentier suprême est une succession de portes s'ouvrant de l'intérieur, de l'extérieur, ou coulissant, des portes aussi de toutes dimension; et d'une succession de clef ouvrant mais ne refermant pas, ou le contraire ou les deux à la fois. Il y existe également des clefs chimériques, invisibles ou existant bel et bien. Et il n'est jamais assuré que sur la voie du sentier suprême le chemin soit pure joie ou pure souffrance. Une des certitude de Zénéto est que la voie des douze portes, notre sentier suprême à nous, est en étroite relation avec l'art et la nature.

En vérité je te le dis, reprit la voix, par ses actions, ses paroles, sa sueur et ses sentiments l'être vibre tel de l'eau primordiale. Chacun agit sur le réel commun, volontairement ou non, car chacun déploie autour de lui et durant toute sa vie les signes de son existence; car c'est l'existence qui vibre, même aliénée, même pétrie d'illusion, dut-elle vibrer le long de sa propre solitude. Ceci est le résultat d'un monde où les vibrations que nous sommes se côtoient, s'évitent, se mêlent, ou soudain s'éteignent quand d'autres commencent à raisonner, mais toujours elles s'influencent. Ainsi le guerrier recherche ses pairs pour partager la quête du savoir. Et si je peux t'avoir mené ne serait-ce que sur le chemin de l'écriture, quand bien même tu croirais avoir oublié le sentier suprême, je serai heureux et fier de mon action.

va Alexandre, sous tes pieds le sentier suprême sillonne autant dans la nature luxuriante qu'il est un chemin traversant la nature humaine et visant la connaissance de soi et de l'autre. La nature, je te le dis, est un réservoir de l'imaginaire duquel l'artiste ne peut s'extraire. Va Alexandre, va je te le dis, la porte derrière laquelle une autre forme de loyauté s'étend est entreouverte.

Au même moment je marchais sur une branche morte, mais à part cela rien ne se produisit. La forêt me semblait plus calme seulement. Je n'entendais plus que mes pas et mon souffle et l'agitation des feuilles par le vent. Parfois un frolement ou un craquement me faisait tourner la tête mais sans que je pus distinguer plus avant son origine à travers l'étrange fourmillement des colonnes sombres. Au dessus de ce silence nocturne, la lune semblait une lueur dans la mer, ainsi recouverte qu'elle était, à chaque instant, par de nouvelles vagues de nuages. Si je voyais assez mal l'entrelacs des plantes, des arbustes et des branches de chaque côté du chemin, en revanche mille senteurs embaumaient l'air humide. Du sol argileux et mou sédégagait une odeur de cailloux et de terre qui venait se mêler au moisi pénétrant des feuilles et du bois mort; jaillissait aussi les effluves vivifiantes de l'herbe, le parfum frais de la mousse d'arbre; et biensûr les infinies variations de l'essence des arbres eux-même, tantôt légère, tenace, piquante, quand une brise n'acheminait pas jusqu'à mon palet les suaves substances odorantes de fleurs invisibles.

Après un moment le sentier déboucha sur une clairière. De prime abord, je ressentis une correspondance de la transformation de mon esprit à cette béance dans la forêt. En effet, ma conscience semblait s'être déployée tel des cercles concentrique produits par une pierre jetée dans l'eau. Zénéto avait été la pierre jetée dans l'eau de mon être. Et l'eau de mon être formait un océan d'inconscient, je le sentais, qui, bien que limité par ma forme corporelle, s'étendait jusqu'au-delà du réel. Comme j'étais sur la trace de cet au-delà, je subodorais que tous les océans individuels n'en font qu'un dans un lieu qui est au-delà de toutes frontières matérielles; lieu que j'imaginai pouvoir atteindre en pensée lorsque les vibrations de mon inconscient seraient assez puissantes.

Certes, me dit la voix, pourtant ce lieu ne peut pas être totalement pensé, car la pensée n'a pas prise dans l'océan d'énergie. Elle ne peut qu'en accueillir les éruptions sous formes de visions, d'écrits ou de dessins automatiques, sous forme de contemplation encore. Je te le dis, si tu fais que Dieu qui trône dans ta pensée il sera le point de non contradiction entre ton conscient et ton inconscient; mais pénètre au-delà du réel dans le non-pensé, va où l'essence des choses nargue le néant qui n'est autre que le tréfonds de l'inconscient. Va ou Gilgamesh et Orphée sont allés et dis moi ce qui se tient au-delà du néant.

J'ignorais alors que Gilgamesh, roi semi-légendaire d'Ourouk, dans l'épopée sumérienne avait entrepris il y a de cela quarante six siècles de transcender le néant pour sauver son alter égo et découvrir les secrets de l'immortalité, comme Orphée le fit dans le mythe grecque en arrachant sa bien aimée des enfers. Mais sur ces exhortations la voix se tue pour ne plus raisonner. Je continuais donc seul mon chemin vers la clairière.

Le 5.10.87:

Je suis actuellement au bureau. J'appellerai le docteur Julien afin d'avoir les résultats. Autant dire que depuis que je sais que j'ai à nouveau une boule au sein, plus rien n'est pareil, je passe par des moments de révolte, de résignation, de lassitude. Je n'ai plus du tout envie de poursuivre la lutte. Si il me faut passer par une "chirurgie" mutilante ou une nouvelle chimiothérapie destructive pour une très courte rémission, je trouve que ce n'est pas la peine. Mon problème de conscience se joue au niveau de mon mari, mes enfants et ma proche famille. Que dois-je faire pour eux ?

Le 12.10.87:

J'ai appelé le docteur Julien le six qui m'a rassurée en me disant qu'il n'y avait rien. Malgré tout je suis inquiète car depuis que l'on m'a fait la ponction, je sens bien la boule, et je serai fort étonnée que l'on laisse les choses ainsi... Je crois que le plus gros obstacle à ma guérison vient du fait qu'il m'est très difficile de me reposer. Je suis incapable de concilier obligations professionnelles, familiales et repos.

Le 18.10.87:

Je relève tout juste de la grippe qui m'a beaucoup fatiguée. A présent, c'est au tour de mon mari. Je le soigne avec tout l'amour dont je suis capable. En fin de compte la maladie resserre les liens affectifs, on ne peut pas tricher ou du moins peu de temps.

Le 21.10.87:

En parcourant le journal je m'aperçois que ce soir sera diffusée l'émission "la marche du siècle" traitant du droit à la mort. Cela m'intéresse beaucoup. Il va y avoir une interview d'Odette Thibaut biologiste aujourd'hui atteinte d'un cancer et condamnée à court terme. Elle dit " je n'irai pas à la phase terminale. Tout est en ordre, je suis prête". Je partage tout à fait l'opinion de cette femme. A quoi bon gagner quelques jours ou même quelques mois de survie si c'est pour prolonger un calvaire pour le malade et son entourage. La mort fait peur à tout le monde et pourtant il est tout aussi naturel de mourir que de naître. Réclamer la mort dans les meilleures conditions de confort (si je puis dire) me semble être une revendication tout à fait légitime et responsable, en cas de maladie incurable.

Le 28.10.87:

Aujourd'hui je suis vraiment très heureuse de ma journée. Pour la première fois depuis un an j'ai dans un cadre purement professionnel accepté une invitation à déjeuner. C'est très important pour moi, car cela signifie que je maîtrise à nouveau mon métier, que je suis capable de mener une conversation à la fois anodine et professionnelle. Ce soir les enfants ont fait à manger. Je suis fatiguée, mais détendue.

Le 2.11.87:

Annick qui me téléphone pratiquement tous les jours m'a dit que j'avais tort de ne plus consacrer régulièrement les trois ^{pet} petites minutes à noter les faits important ou non d'une journée.

Je crois qu'elle a raison. J'ai lu récemment que Guy Beart tout au long de sa maladie n'avait jamais cessé d'écrire, souvenirs, humeur du jour, réflexion sur les évènements du monde, peu importe l'important est d'écrire.

Le 3.11.87:

Ce soir mon mari est venu me chercher au bureau, ce qui me fait toujours extrêmement plaisir. Nous avons plaisanté, fait des projets. En arrivant à la maison, mon plus jeune fils Alexandre nous a montré qu'il avait une boule à l'aine. Mon mari l'a immédiatement conduit chez le médecin. Il doit avoir une prise de sang demain matin. J'espère de toutes mes forces que ce n'est pas un problème musculaire.

Le 11.11.87:

En fin de compte Alexandre a ce que l'on appelle "la maladie de la griffe du chat", cela me contrarie beaucoup. Je n'ose pas faire preuve d'autorité et donner mon chat, car les enfants veulent le garder.

En ce moment je trouve mes enfants pénibles et exigeants. Je me demande sérieusement si c'est mon système d'éducation qui est à revoir ou si c'est une tendance générale.

Le 17.11.87:

Après une semaine de vacances passée à la maison avec mon mari, me voici à nouveau au bureau harcelée de toutes part, je suis déjà fatiguée... .

Nous avons beaucoup apprécié cette semaine, bien que nous n'ayons strictement rien fait de ce que nous avons projeté.

Arrivé à la hauteur de la clairière le chemin se divisait en deux. Sur la droite partait un sentier que je connaissais et qu'habituellement j'empruntais pour rentrer chez moi chaque fois que je passais par là, mais en la circonstance, le coeur plein du courage que m'avait insufflé Zénéto, je résolus d'emprunter la piste inconnue. Ce qu'au bout d'une demi-heure je regrettais nettement tant j'étais perdu et tant l'obscurité m'empêchait de croire que dans un noir charbon, avec des ombres d'arbre partout, et un chemin imprévisible parce que plein de trous et de cailloux invisibles, j'avais ne serait-ce qu'une chance de retrouver mon chemin.

J'avais en fait de plus en plus peur. Il se faisait de plus en plus tard et impossible de courir! Au bout de dix mètres J'aurais chuté et ma peur se serait accrue jusqu'à la folie, si je métais pressé comme je l'aurais fait en plein jour. instinctivement tout de même j'accélérais mon allure. Mon coeur palpitait. Agité par la hantise d'être suivi, je suais aussi à grosses gouttes. Et le chemin qui montait, montait, tournait à gauche, à droite, me laissant parfois dans un fourré quand je n'avais pas réussi à en suivre les méandres, augmentait d'autant ma nerveuse inquiétude. Quelles simagrées tout de même! C'étais tout moi, ça, d'avoir pris le chemin le plus dur. Et pour quelle raison futile? Il me la copirait celle-là Zénéto. Décidément j'étais trop faible d'esprit pour m'enflammer comme je le faisais devant n'importe quelle jérémiade.

Peut-être au bout d'une heure, désespéré, ahuri de fatigue, les vêtements trempés de sueur, je dus encore faire face à la plus grande frayeur que j'eus jamais. Une ombre surgit du bois extrêmement violemment. J'en fus tetannisé un instant qui me sembla mortel pour l'instant d'après aussi bref que son prédécesseur était long, détaier de toutes mes forces, la gorge parcourue par un cri faible mais incontrôlable, et la poitrine distendue par des coups de marteau occasionnés par une pompe hydraulique rendue folle: j'étais devenu fou de frayeur. Mes pieds se tordaient dans chaque trou et je courrais comme un pantin désarticulé, tendant mes bras en aveugle. Ainsi que cela devait arriver je m'étais à l'endroit où le sentier creusé en baignoire ne supporta pas mon empressement de forcené. Au sol, la rage dans le corps, je tatais la terre autour de moi et ô bonheur, ma main febrile se saisit d'une grosse pierre: aux alentours et même un peu plus loin il n'y avait seulement personne sur qui la lancer.

Il me fallut cinq bonnes minutes pour m'en convaincre. J'avais beau forcer ma vue, concentrer mon écoute, personne n'était tapi nulle par, seul le vent coulissait à travers les arbres et les agitait comme s'il avait s'agit de nuées d'oiseaux. La main crispée sur ma pierre, sans un cri, j'en pleurais de nervosité.

Quand je m'étais un peu rasseréné, obsédé tout de même par cette ombre dont je ne savais toujours pas si elle était sortie de mon imagination ou de celle de la forêt, il se produisit quelque chose d'étrange. Littéralement, l'ombre transcendée me fit glisser sur le chemin d'un songe. Dans la parois de la brise qui effleurerait les arbres avant de balayer le petit chemin de terre, puzzle éclaté, comme jailli du coeur de l'ombre, la vision que je relate

ici enveloppa d'un brouillard épais mes pensées, mes sentiments, mes facultés visuelles et physiques dans la mesure où je restais immobile quand la silhouette de cet autre homme s'imposait à mon oeil mental.

La scène, je le croyais, pouvait se passer n'importe où où se trouvait un lavabo surmonté d'un miroir. Un homme dont je ne distinguais pas s'il s'agissait de Zénéto ou de moi-même, quelqu'un de notre corpulence disons trempait presque toute sa tête dans l'onde d'un lavabo. En se redressant l'eau glissa sur sa peau, et le liquide précisa les traits de son visage, ou plus exactement en supprima les traits pour laisser apparaître l'expression figée d'un masque africain. Ensuite l'homme s'approcha du miroir et comme la surface en était molle il y plongea sa tête entière dedans. Le verso opaque du miroir prit du relief et laissa apparaître comme l'architecture de son âme, au point qu'on eut pu dire qu'il lui poussait des gras de ciel sur la figure, tel un New-York jailli des eaux verticales. Alors, une bouche fendit le sommet d'un des gras de ciel et répéta plusieurs fois: "pour écrire, il faut être Cain, avoir tué Abel et savoir qu'on a toujours été lui."

"Tuer Abel", "être Cain"?, la vision avait disparu mais les bribes de phrase de l'homme masqué me revenaient en tête. Qui était cet homme? Zénéto avait-il le pouvoir de m'apparaître en songe? Mais pourquoi se serait-il imposé à moi masqué? Et pourquoi m'exhorter de tuer Abel? Était-ce lui Abel? Tout cela ne rimait décidément à rien.

Par je ne sais quel bonheur, j'arrivais peu après à la hauteur du plateau du petit-Clamart, en un carrefour au milieu des bois que je connaissais à peu près.

Le lendemain je racontais à Zénéto comment sa voix m'avait accompagné dans la nuit, m'avait aidé à franchir la porte et comment sur le sentier suprême avait surgi de nulle par cette ombre effrayante qui avait laissé place en mon esprit à la vision du masque africain: Zénéto hurla de rire! Jamais de la vie, pendant cette nuit, il avait fait autre chose que dormir. Et une aura qui apparaissait à quelqu'un sous la forme d'une voix, ça ne s'est jamais vu que dans la bible, me dit-il. Non seulement je manquais de rationalité, mais en plus j'avais eu le culot de croire que Zénéto était déjà prophète, quelle blague!

Non je ne devais pas m'en inquiéter et Zénéto respectait quand même mon expérience. IL y a que nous n'avions sans doutes pas pénétrés dans le non-pensé par la même porte: je ne devais pas ignorer que nos chemins ne pourraient pas être identiques. Seul le sentier suprême est un! L'avais-je oublié? Le chemin existe toujours depuis qu'il a été emprunté, lui seul sera toujours existant, toujours semblable, toujours ouvert au guerrier, quand infini est la manière de le parcourir. Le yogui a sa manière; l'artiste a sa manière et le guerrier la sienne, qui peut être yogui et artiste. Je ne devais jamais l'oublier.

Quant au masque que j'avais vu, il appartenait au patrimoine d'une société sans écriture, une société primordiale me dit Zénéto pour être exacte. Or, je devais savoir que cet objet d'art fait parti de la famille des signes linguistiques. Il n'est pas interchangeable avec n'importe quel autre objet et se manipule selon des règles. En fait, il constitue une catégorie de signes au sein du langage.

Sans avoir la capacité des mots à répondre immédiatement à l'intention de s'exprimer de l'individu, comme le ferait la parole au sein de la communication, les masques en tant qu'objets matériels ont une fonctionnalité quasi identique à celle des mots d'une langue. Ils contiennent en soi une idée, une conception complexe de l'univers, et sont utilisés tel un répertoire ou un livre, à chaque répertoire correspondant une cérémonie qui rythme la vie communautaire.

Ceci était une chose. Que le masque m'ait dit: " pour écrire, il faut être Cain, avoir tué Abel et savoir qu'on a toujours été lui", fit sortir Zénéto de ses gonds. Qu'est-ce que je savais de l'ancien testament moi qui était goy? Et qu'est-ce que les gens du masque pouvaient avoir à faire avec les gens du livre? Ignorais-je qu'après le meurtre d'Abel que Cain ait eu peur que quiconque le tue signifiait qu'en dehors d'Adam et d'Eve issus de la main de Dieu, l'humanité existait déjà ? Car qui aurait pu tuer Cain au-delà du sol fertile: Adam, Eve, leur descendance? Pas sûr. Les habitants du ciel? Peut-être, car la bible fait référence à des géants sur terre aux noms célèbres nés de l'union des habitants du ciel avec les filles des hommes. Non, cela ne faisait aucun doute pour Zénéto, le peuple juif descendait des fils de Dieu, mais à l'époque où ils naquirent existaient les fils et les filles des hommes, ceux issus d'une autre humanité. Comme si Dieu avait créé les animaux de l'Eden dans un microcosme terrestre entouré par la réalité de l'évolution. Ma vision augurait-elle donc les retrouvailles des gens du livre avec ceux du masque? Si oui, pourquoi au prix d'un meurtre? Et que signifiait de tuer Abel, s'agissait-il de tuer un double pour rétablir une singularité littéraire? Et ce double alors que devenait-il? La terre fertile des lettres ouvrait-elle la bouche pour recevoir son sang? Et Cain chassé de l'Eden littéraire pour avoir failli dans la sauvegarde de son frère se destinait-il à être déraciné, toujours vagabond sur la terre des lettres? Je devais méditer selon Zénéto énormément méditer si tel était mon destin d'être Cain. Pour ma part comme j'ignorai s'il s'agissait d'un renouveau symbolique ou d'une régression je me tu. Mon esprit était toujours dans la forêt.

Le 19.11.87:

Il n'y a que quatre jours que j'ai recommencé à travailler et déjà je suis totalement épuisée. Je sais que je dois me ménager le plus possible, mais c'est ce que je ne parviens pas à faire. Je suis persuadée que le fait d'avoir travaillé pendant des années au-delà de mes forces a profondément altéré ma santé. Mes enfants sont tout à fait indisciplinés, dès que je leur demande la moindre chose ils me répondent "j'ai des devoirs". Alexandre prend ses aises pour aller vadrouiller le soir. La semaine passée ils nous ont même fait une frayeur en nous réveillant à cinq heures du matin. Il n'avait pas envie de dormir chez son ami et il a traversé la forêt en pleine nuit... Quant à mon mari il rentre tard, et tout est prêt lorsqu'il arrive... .

Le 26.11.87:

Hier pour la première fois depuis plus d'un an je suis allée chez le coiffeur me faire des mèches, je n'ai pas encore tout à fait retrouvé ma chevelure habituelle. C'est peu de chose, mais cela m'a fait très plaisir, et surtout me redonne un peu d'assurance, du coup j'ai envie de renouveler ma garde robe.

Le 1er.12.87:

Les problèmes de mon fils Alexandre ne s'arrangent pas du tout. Il a toujours des ganglions à l'aine, l'un a la taille d'un oeuf, cela me contrarie profondément car il s'agit vraisemblablement de la toxoplasmose, de plus mon fils ne veut absolument pas se ménager, je ne sais que faire pour le rendre plus raisonnable. Ce soir je viens de renoncer à assister à l'avant première du film "l'Irlandais" car il me semble que ma place ce soir du moins est à la maison, mais j'avoue que cela me coûte.

Le 8.12.87:

Les ganglions d'Alexandre se résorbent enfin, après plus d'un mois de traitement et diverses analyses. J'avoue que cela m'a très profondément perturbé et déprimée, d'autant qu'Alexandre ne voulait pas ni se soigner ni se ménager. Comme tous les gamins de quinze ans il se croit indestructible. Hier au soir j'ai eu encore une longue conversation avec lui. Elever des enfants n'est pas toujours simple, j'ai parfois l'impression qu'il y a un incontournable mur d'incompréhension entre nous.

Le 18.12.87/

Que de chemin parcouru depuis le début de ma maladie, j'ai l'impression de comprendre beaucoup mieux certaines choses. Mon entourage professionnel me dit que j'ai changé. Je fais toujours mon travail avec application, mais je ne suis plus angoissée comme avant. Par contre sur le plan affectif, il n'y a rien de changé, je suis toujours aussi choquée et peinée de voir avec quelle desinvolture, quelle insolence mes enfants me répondent dès que je leur demande

la moindre chose, à l'inverse ils sont très exigeants. Je suis très déçue, ils ont de mauvais résultats scolaires. Je pense qu'il est tant de les reprendre sérieusement en main. En aurais-je la force?

Le 26.1.88 :

Voilà je suis peu être à présent à la fin du voyage. Hier mon médecin traitant m'a dit qu'il n'y avait plus rien à espérer, qu'il était prêt à m'aider dans les derniers instants. Je suis pour le moment très calme et sereine, j'ai deux préoccupations, d'une part mettre de l'ordre dans mes affaires, essayer de faire comprendre en douceur à mes enfants qu'ils vont devoir se passer de ma présence, enfin et surtout me ménager une fin digne. (c'est ce qui m'inquiète le plus).

Le...1.88:

Que dire de cette journée, elle n'a pas de numéro pour marquer sa position dans le mois, je ne fais pas attention à ses choses là, tout juste lui reste-il son nom de jeudi, et la griffe qu'elle m'a laissée dans le coeur à jamais en m'apprenant que j'allais être frappé par le destin. En rentrant dans l'appartement j'ai commencé à m'affairer dans mes petites affaires quand maman m'a appelé à elle. Elle se tenait dans la salle de bain où elle finissait de se démaquiller. Mon regard a croisé le sien dans le miroir. Nous ne nous sommes pas regardé tout de suite. Il y a eu cet instant de profondeur et de silence où tout semble suspendu, grave, et où les yeux se montrent leur âme.

— Tu vas être grand, a-t-elle commencé en se tournant vers moi. Le médecin m'a annoncé que j'avais des métastases. Le cancer s'est généralisé. Il n'y a plus rien à faire. J'en ai peut-être pour quelques mois, pas plus.

— C'est sûr ?

— Certain.

— Et il n'y a plus rien à faire?

— Plus rien a-t-elle répété calmement en me fixant dans les yeux. Mon coeur battait. Nous nous sommes approché et j'ai pris instinctivement son frêle corps dans mes bras pour cacher mes larmes dans le creux de son cou. Mes yeux étaient clos et je n'écoutais que le silence de son corps chaleureux. Elle eut un petit geste d'éloignement.

— Je veux que tu sois fort, Alexandre m'a-t-elle dit alors en me secouant un peu. Il faudra que vous aidiez votre père parce qu'il va s'effondrer, tu entends? Je veux que vous l'aidiez et que vous vous occupiez vous même des comptes, sinon vous allez vous faire manger par sa famille. Cette semaine j'irai chez le notaire et pour ma succession j'établirai une clause qui fera qu'aucun de vous trois ne pourra vendre l'appartement sans le consentement de tous le monde. Mais je ne veux pas que vous vendiez, tu entends? Je ne veux pas, c'est votre bien, votre seule assurance d'avoir un toit, tu comprends? Elle a répété encore pour se rassurer. J'en ai parlé à ton frère, il est d'accord a-t-elle ajouté, puis sondant mon silence sa voix s'est faite plus caressante. Je sais ce sera dure, mais il faudra que tu n'oublies rien de ce que je t'ai dit Alexandre. Avec ton frère il faudra que vous fassiez bloc pour ne pas vous faire broyer par la vie... C'est important, c'est très important pour moi de savoir que vous serez fort, tu entends? Puis elle est restée silencieuse, a posé sur moi un regard de juge. Elle était perplexe. Je l'étais également. Car de tout ce qu'elle avait dit je n'avais retenu que son étrange façon de parler d'elle comme si elle était morte. Mon trouble était immense et à mesure que mon esprit se decrispait je prenais conscience qu'aujourd'hui je perdais une maman et n'avais qu'une mère moribonde. Comme quelqu'un

tournait la clef dans la porte d'entrée, ma mère me contourna comme un bloc et alla accueillir mon père qui venait juste de franchir le seuil.

Je restais seul, pétrifié, le coeur vague et l'esprit apeuré. Devant moi le vitrage en relief de la salle de bain me donnait une vision déformée et hypnotisante de l'activité de la rue. Les phares des véhicules bavaient et des taches de couleur rouge et jaune, ainsi que des silhouettes sombres défilaient sur la vitre. J'ai ouvert la fenêtre et j'ai confié mon chagrin au monde.

Fin du mois de janvier:

Je suis triste de voir ma mère...maman... Je ne sais plus... Je suis triste de la voir se démener ainsi pour accomplir toutes ces tâches administratives. Elle veut être en règle, tout finir, laisser derrière elle une matérialité qu'elle régirait par procuration. EN vérité elle semble déjà avoir pénétré dans la mort et j'en suis inconsolable. J'aimerais lui dire de s'arrêter, le lui crier, mais elle ne regarde plus autour d'elle. Je sens qu'elle a mobilisé les dernières forces de son corps fragile pour atteindre un but unique. Lequel est-il? Nous assurer contre la vie? Aménager notre plus tard? Vain, tout cela est vain et morbide. Elle sacrifie son instant et fuit comme un bolide décidé à traverser le mur. Je suis fou furieux et il n'y a rien à faire. Elle ne travaille plus ce qui contribue à détériorer son moral, son ventre gonfle à vue d'oeil et elle le sait bien. Quand même parfois j'essaie de tromper sa résignation en lui donnant une image plus positive d'elle-même. Je lui dit que je la trouve mieux, m'étonne de son activité, la réprimande en manière de compliment parce qu'elle travaille beaucoup trop... O comme tous ces mensonges me brisent car je ne distingue plus à présent d'elle ou de moi qui je cherche à tromper.

Le 30.01.88:

Maman est très malade, elle vomie presque tout ce qu'elle mange. Elle est toujours inquiète de savoir si on va bien se débrouiller quand elle partira... ses paroles n'arrivent plus jusqu'à moi, Je n'arrive pas à imaginer cette situation...tout cela est impossible.

Le ...01.88:

Maman est encore plus mal qu'avant. Son tein tourne vers le jaune. Elle grimace toujours de la même façon en faisant ressortir ses quatre dents de devant. Elle se met toujours la main sur son ventre qui a bien grossi au niveau du foie et est très dur, très dur...

.....;88:

Est-ce la fin du voyage? O mon dieu, quand maman est montée dans la voiture je l'ai embrassée rapidement. Elle s'est installée sans un mot. Son visage n'avait pas d'expression. Elle était sur la banquette arrière. Ses jambes étaient masquées par une couverture. Mon père a démarré et en regardant s'éloigner ainsi la voiture avec ma mère qui restait de dos et ne se retournait pas pour nous faire un signe, j'ai compris: elle qui ne voulait pas finir dans un hôpital, allait quand même et elle n'en reviendrait plus. Lorsque la voiture est sortie de la résidence et au moment où elle s'est perdue dans le trafic,, ma tante qui

avait assisté à la scène et avait compris elle aussi s'est mise à pleurer. Avec mon frère nous sommes rentrés dans l'appartement. Peu après elle nous a suivi, tout aussi silencieuse que nous.

Le 20.ou27.02. 88:

Dès que maman est partie j'ai mis son journal en sûreté. Al'instant je le tiens dans mes mains et viens juste de le terminer. Je ne peux m'empêcher de penser à elle et à mon père dans cette petite chambre d'hôpital. Mon père s'y est fait installer un lit pour être à son chevet. Et je me dis que làbas, dès que la porte se ferme, comme deux enfants, ils se retrouvent à mille mille de toutes terres habités, bien plus isolés que des naufragés sur un bateau au milieu de l'océan. Peut-être veulent ils être inconscient, enlacés l'un à l'autre par le seul serment de leur désirs, que parfois aucuns mots ne viennent rompre le silence, que toutes pensées se tranforment en gestes, qu'il n'y ait d'autre barrière entre eux que celle de la peau? Peut-être que ma mère lui rappelle comme il disait que l'amour est une serrure enchassée dans une porte qui ne s'ouvre que sur l'instance d'un je t'aime; qu'elle lui dit qu'elle avait raison de lui avoir donné son monde parce qu'il avait su placer ses espérances en appesanteur, les évaporant dans l'inconscience de sa sincérité? Peut-être que lui cette chambre lui suffit parce qu'il sait que l'univers y tient tout entier, comme ils ont ouvert une porte dans le dos de la réalité, se sont enfermés dans l'infini en pénétrant dans l'au-delà, et qu'ils baignent dans l'odeur bleu de leur corps sans âme, et que lui sent que la présence de cet autre corps qu'il connaît calme sa cécité; parce que quand il aide sa femme à se mettre sur le dos ses mains retrouvent les couleurs en touchant une peau douce comme la fin de la vague? Et la nuit tombante ils se couvrent du seul manteau de l'obscurité et il suffit que l'un découvre que desire l'autre pour qu'il désire la même chose...quelle horeur, comment mon père fait-il pour supporter tout cela? lorsque nous leur avons rendu visite, maman avait beaucoup changé. ELLE était très jaune, jusque dans le blanc des yeux qu'elle avait d'effrayant. Ses ongles étaient longs et sales. Il y avait des traces de sang et de vomis sur le pyjama qu'elle portait. Des boutons s'étaient installés sur son visage. ET Lorsque se me suis PENché pour l'embrasser, ma main a effleuré sa poitrine et j'ai senti que tout son tronc était devenu dur très dur la tumeur s'était réponde...je suis triste... c'est effrayant comme elle avait jauni. Elle était sous perfusion et avait du mal à respirer...tout son corps était dur...elle faisait comprendre que vivre était cruel...

Au début le fourgon roulait lentement sur la glace, perdu au milieu des autres véhicules. Et rien ne le distinguait: il s'arrêtait comme les autres, doublait comme les autres, roulait lourdement... comme les autres. Et sans chercher à résister je me laissais cahoter de gauche et de droite à l'angle du véhicule, le corps tout mou, sans réactions, comme perdu dans un songe où la mort ne me semblait pas plus terrifiante qu'un voyage sur la glace qui durerait toujours. Maintenant le traîneau glissait sur la neige sans effort, le silence de sa mission composait un charme et imposait aux autres automobilistes un respect tout naturel qui les faisait s'écarter sur le passage du colosse ronronnant. Le messenger de la mort ne filait plus dans la ville que droit devant lui, lancé dans sa course sans jamais faillir. Avec la dignité d'une comète il continuait en plein ciel, croisait des astres, des étoiles, tout droit venu d'un rêve dont les reflets rouge, orange ou vert défilaient sur les vitres teintées et dansaient sur mes mains au milieu des fleurs qui s'imprégnaient de ces courtes rafales jetées par des mirages multicolores. Le véhicule cotoyait maintenant le haut des édifices, il pénétrait dans le bleu du ciel à une allure fulgurante qui faisait trembler les vitres. En me redressant de sur mon lit de fleur, je vis que nous n'avions pas décollé. Nous ne dominions ni l'espace, ni le temps. Le véhicule redevenait ce fourgon cahotique et banal qui me faisait horreur. J'étais obnubilé par le cercueil. Chaque fois que le chauffeur brusquait sa conduite, le corps se déplaçait à l'intérieur et cela produisait un frottement que l'on pouvait entendre. Le cercueil était fermé mais j'avais mis tellement de choses à l'intérieur, je reconstituais aussi nettement toutes les phases qui avaient mené à sa fermeture, que la boîte me semblait transparente. Il y avait eu d'abord ce quelque chose qui s'était rompu en moi, cette digue de souffrance qui avait anéanti mes facultés à l'annonce du mot "morte". Puis la scène de la morgue, dans la pièce avec tout ces tiroirs métalliques le long des murs et où il faisait plus froid qu'à l'extérieur du bâtiment. Mon frère et moi on nous y a fait pénétrer après avoir recueilli notre consentement. Le cadavre était près du seuil, étendu sur un lit à roulette et recouvert d'un drap blanc, une grande inconnue y tenait, visiblement nue sous le drap, les yeux clos et la bouche presque béante, encore toute figée dans sa dernière expression. Son râle avait du être intense parce que tout son corps tendu à l'extrême me semblait exprimer son ultime souffrance. Celle où le torse se cabre pour retenir la vie et meurt tout entier dans ce dernier effort tandis que l'âme fuit par la bouche. Je pensais à cela, mais sur le moment j'étais tout anesthésié, je ne ressentais rien que des pensées froides, mon cœur avait déjà cessé de battre douze heures plus tôt, mortellement frappé par ce mot de "morte". Et là il y avait ce cadavre qui ne disait pas, se racontait lui-même imperceptiblement et surtout n'avait pas de présence. Pour assouvir ma curiosité j'approchais ma main d'une des joues creuses. Mon geste se voulait une caresse, ce fut la constatation du froid et de la rigidité. La pensée de l'âme fuyant par la bouche me tarauda. L'atmosphère de la pièce était étrange, il devait y avoir d'autres corps dans les casiers. Une pensée irrationnelle qui relevait du senti s'imposa alors à moi avec la force d'une évidence. Maman est là! Elle est là dans la pièce! Je sens sa présence dans mon dos. Elle est en apesanteur et flotte dans un coin... mais je n'ai pas osé me retourner, le cadavre m'hypnotisait trop. Comme mon père et mon frère avaient commencé à sortir, je demandais à rester un peu, ce qu'on m'accorda. Seul dans la pièce j'eus l'impression de sentir la présence

de mamère , ainsi que d'autres présences comme des voix venues d'outre-tombe que le silence fit sortir de leur cachette. Maman se tenait près de moi. Elle n'était pas encore assimilée au groupe. Devant la netteté de cette impression, je pris peur et sorti. Je ne sus pas si ma mère avait fui également, car en remontant dans la voiture toute la scène venait de se dissoudre dans mon inconscience. Puis sur le chemin je regrettais d'être parti ainsi, d'avoir seulement prononcé un "au revoir" dans la pièce, adressé au cadavre et plus encore à son double non pas de chair, mais d'âme dont j'avais senti le flottement. J'aurais voulu rester là-bas, y dormir, m'assurer que personne ne tripoterait le corps de maman. Or je me souvenais que quelqu'un avait parlé de préparer, d'apprêter la décédée. Je savais pour l'avoir entendu à un autre moment que les cadavres des cancéreux sont tout détruits à l'intérieur, qu'après quelques heures ils se vident, et qu'il faut les bourrer de paille par le trou du culou en tous les cas on est toujours obligé de les recoudre. La pensée de cet acte transforma mon regret de n'être pas resté en remord, et un sentiment proche de celui qu'on éprouve en apprenant que la personne que vous aimez vous trompe et mêle son sexe à celui d'un autre, me déchira le ventre. Enfin ce matin il y a eu la présentation du corps dans son cercueil. Cela se passait toujours à la morgue, dans une autre pièce aménagée pour ce genre de circonstances. Mon père, mon frère, ma tante et moi, nous n'étions pas arrivés les premiers. Seul un cercle d'amis et de parents proches avaient été conviés et nous attendaient pour la fermeture. Je suis passé dans la salle sans regarder personne. En entrant, je me suis approché du cercueil, il était posé sur des tréteaux et s'offrait à une vue plongeante. Dans ce lit de soi, les plus beaux habits que nous avions fait parvenir aux gens de la morgue, ainsi portés par ce corps à la bouche close, au visage maquillé et aux bras raides, me donna l'impression que maman était déguisée, pour ainsi dire qu'elle ne s'appartenait plus à elle-même. J'eus un instant d'hésitation. Puis je senti la présence et cette émotion vive je l'attribuais immédiatement au cadavre habillé, lui prêtant des sentiments malgré moi. Aussi il advint qu'en songe, sous les paupières closes et poudrées, je revoyais ces yeux jaunes sales et viteux qui vous glaciaient, et que ma mère avait plongés pour toujours dans les miens peu avant que ne survienne la mort. Or cette vision d'effroi s'était incrustée dans mon capital mental. Elle avait déjà surgi avant et resurgirait à nouveau. Lorsque des gens sont venus rabattre le couvercle et poser des scellés sur la cercueil, je sus qu'aucun actes, qu'aucun raisonnement ne parviendraient jamais à éloigner cette image de mon esprit. La vision est trop lancinante. Elle ouvre sur un grenier mental du souvenir, un lieu où je sens que se tient l'enfance, mais plus encore: l'au-delà. Parmi les fleurs du fourgon, j'ai essayé de localiser la région intime où se trouvait cet espace, mais sans succès. Je sais qu'on doit y accéder par un chemin intérieur, chez moi, par cette faille ayant atteint la conscience. Chacunes de mes pensées s'y engouffrent pour s'abimer devant cette porte, je suis incapable d'utiliser la clef sans que la vision dévoile un océan de vide intérieur, noir, tout noir, et dont le fond me conduit invariablement à l'intérieur du cercueil... .

Le fourgon macabre ralentit. Nous arrivons devant une grande église posée là comme une apparition, sur un bord de cette grande route.

J'ai été étonné à la vue de cet attroupement devant le parvis. Un troupeau de gens attendaient un peu partout sur la place. Certains surveillaient les environs, beaucoup d'autres immobiles regardaient passer les voitures sans passions, à peine dérangés par le jeu dans un coin de quelques enfants tournant autour de leur parents mais sans réussir à rompre la tranquillité des autres groupes presque inertes, et dont les membres ne semblaient agiter la tête que pour prendre des attitudes apaisantes. Quand le fourgon glissa sur le gravier, vinrent d'autres véhicules qui nous avaient suivis. Et cette arrivée sembla stimuler l'activité du troupeau. Aussitôt les enfants s'étaient immobilisés, tout attirés par la curiosité de cette animation. Les adultes d'un même mouvement avaient levé la tête, flairant dans notre direction en remuant les oreilles. Mais personne ne s'était décidé à avancer. Au bas mot, étaient présent près d'une centaine de personnes, des adultes pour la plus part, qui maintenant piétinaient presque, dirigeant la multitude de leur yeux interrogatifs tantôt sur le fourgon, tantôt sur la voiture de mon père et de mon frère.

J'étais descendu du fourgon, ma tante se tenait à mes côtés. Mam sorti sans me regarder suivi de mon frère. D'où j'étais je devinais mal ses yeux battus presque clos n'étaient perceptibles que l'ombre de ses narines et le dessin des lèvres autour desquelles se répandaient les vapeurs d'une cigarette expulsée dans le froid par les orifices du nez. Il eut un regard circulaire comme pour chercher quelqu'un dans la meute des gens qui attendaient, puis, presque gêné d'être regardé, il jeta sa cigarette, scruta dans notre direction et comme derrière moi, on emportait le cercueil dans l'église, il marcha vers l'entrée. Il traversa la place la tête baissée, les épaules rentrées, semblable à un buffle, la peau noir et brillante, se contentant de lever la tête pour flairer les portes en animal qui ne cherche plus à fuir. Sur son passage, le troupeau s'ébranla docilement et emboîta le pas en s'organisant en rang serrés.

La chaleur des hommes se cumula devant les portes qui avaient été refermées après le passage du corps. En attendant que quelque chose se passe, je me mis à regarder les gens tout autour. Une larme glissa de mon oeil gauche: je ne savais pas très bien si je pleurais ou si ce n'était qu'une larme gauche sur ma joue. Peut-être n'était-ce que de la sueur, mon front était mouaté comme graissé par des perles de mercures... il y avait tous ces corps, pressés les uns contre les autres, dont l'allure tenait de cette cohérence de la banalité où l'existence morne se révèle limpide. Incroyablement toutes ces faces se ressemblaient. Elles composaient une collection absurde de figures déformées lesquelles avaient du être modelable à volonté, d'une souplesse de peau comparable à la patte à pain, puis l'énergie du vivant, fuyant leur traits, elles avaient pris leur expression finale, étaient simplement devenues rigides comme si la patte avait cuit. Dans la solennité de l'instant, tous charriaient leur vie comme un sac de terre sur leur dos et ils attendaient que les portes s'ouvrent. Et je le voyais, ces portes étaient immenses et sombres. Et quand elle s'entrebailleraient nous pénétrierions tous autant que nous étions en enfer. J'en eus la nausée. D'abord je crus mes cheveux poisseux et raides, sentis ma langue aigre et étouffée, mes jambes devenir revêches et granuleuses: je me transformais moi aussi. Je voulu m'en défendre, mais je sentis une pression dans mon dos, dès que dans les premiers rangs on entendit quelqu'un débloquer la porte. Dans l'agitation qui s'en suivit, mon corps illusoire s'enrubanna dans un brasier

de poussière soulevé par la marée assourdissante des autres corps mis en action. Je titubais. Alors, j'entendis le murmure doux d'une voix qui s'échappait de la porte sans être compréhensible. Quand vint mon tour, je vis par l'encadrement un homme en soutane posté à l'entrée qui saluait les gens leur annonçant naturellement quand ils passaient ce qu'il me dit aussi à moi: "tout est prêt, vous pouvez entrer". Mais je ne pouvais déjà plus entendre que le battement de mon coeur et je n'entrais pas. Je fermais les yeux cherchant à rassembler les convictions que je souhaitais emporter au cours de mon voyage. Mais je ne trouvais rien et derrière on s'impatientait. Enfin in extremis je me souvins que moi aussi je cherchais l'or sur terre et que l'enfer ne comptait pas, mais on me poussa un peu et j'entrais quand même.